



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

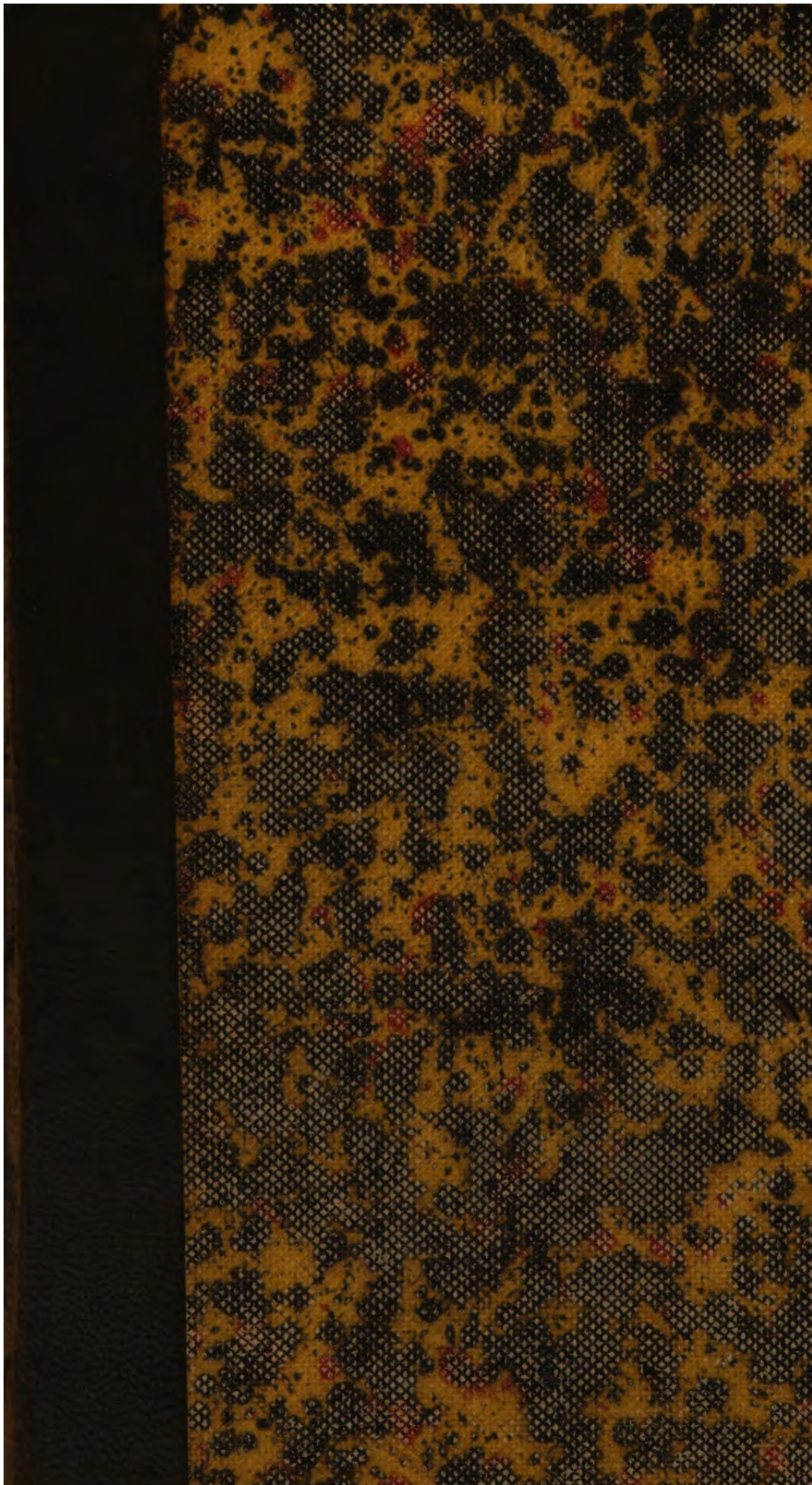
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

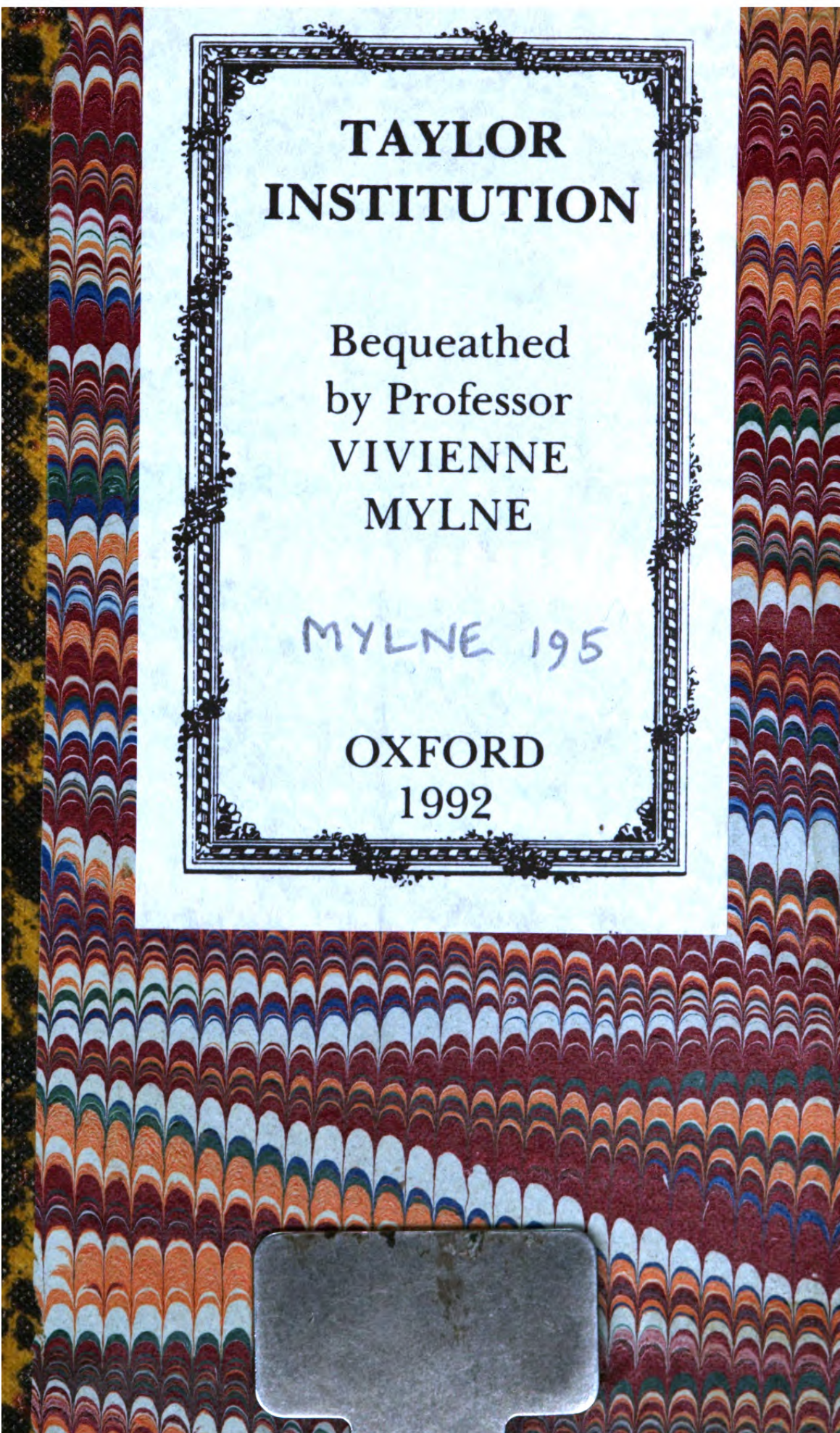
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



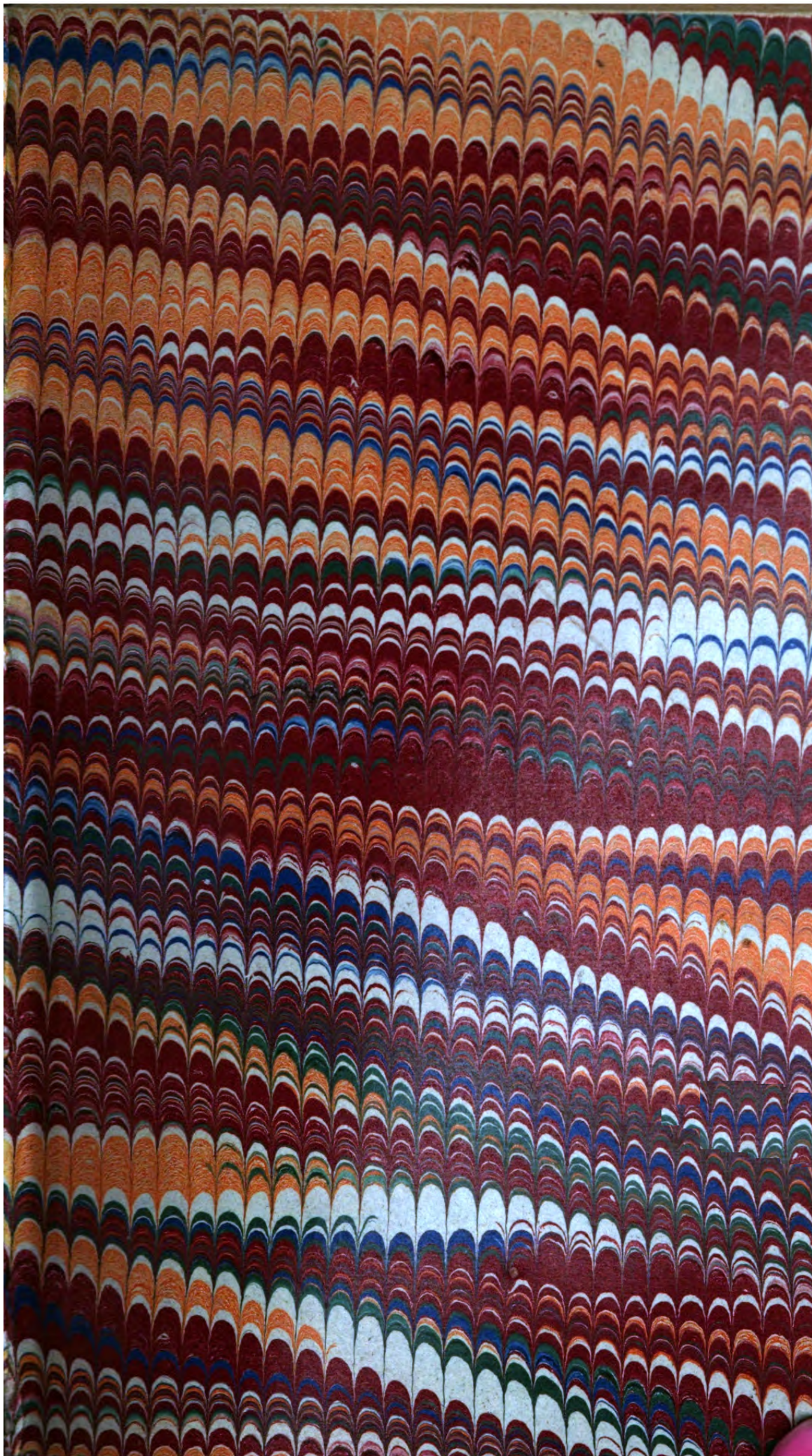


**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 195

**OXFORD
1992**



MMF 99.50

(183)

H12

pour A. J. - Bourlin

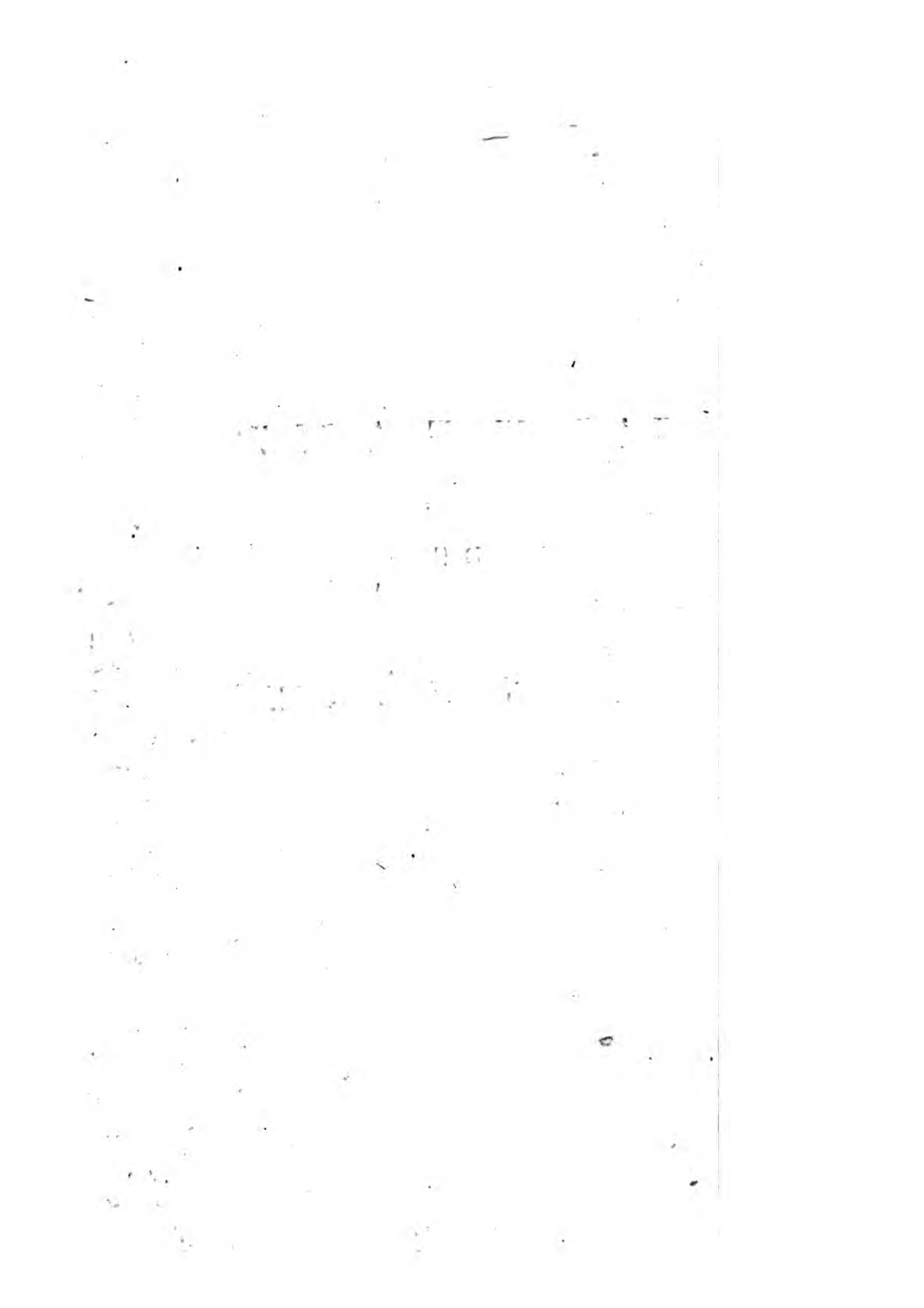
Uyline 39.50

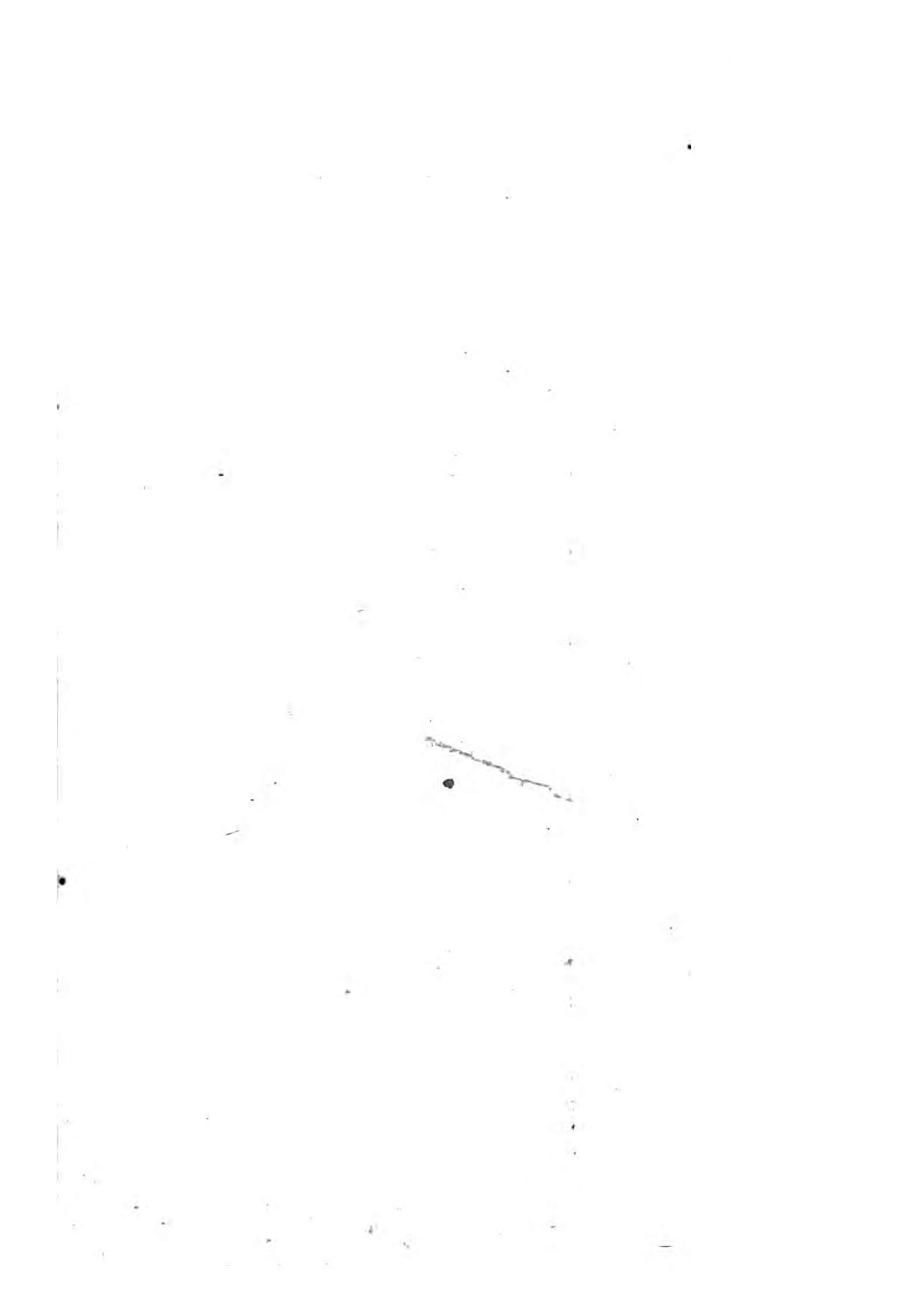
pas de fe. letre 1 2
C.C.

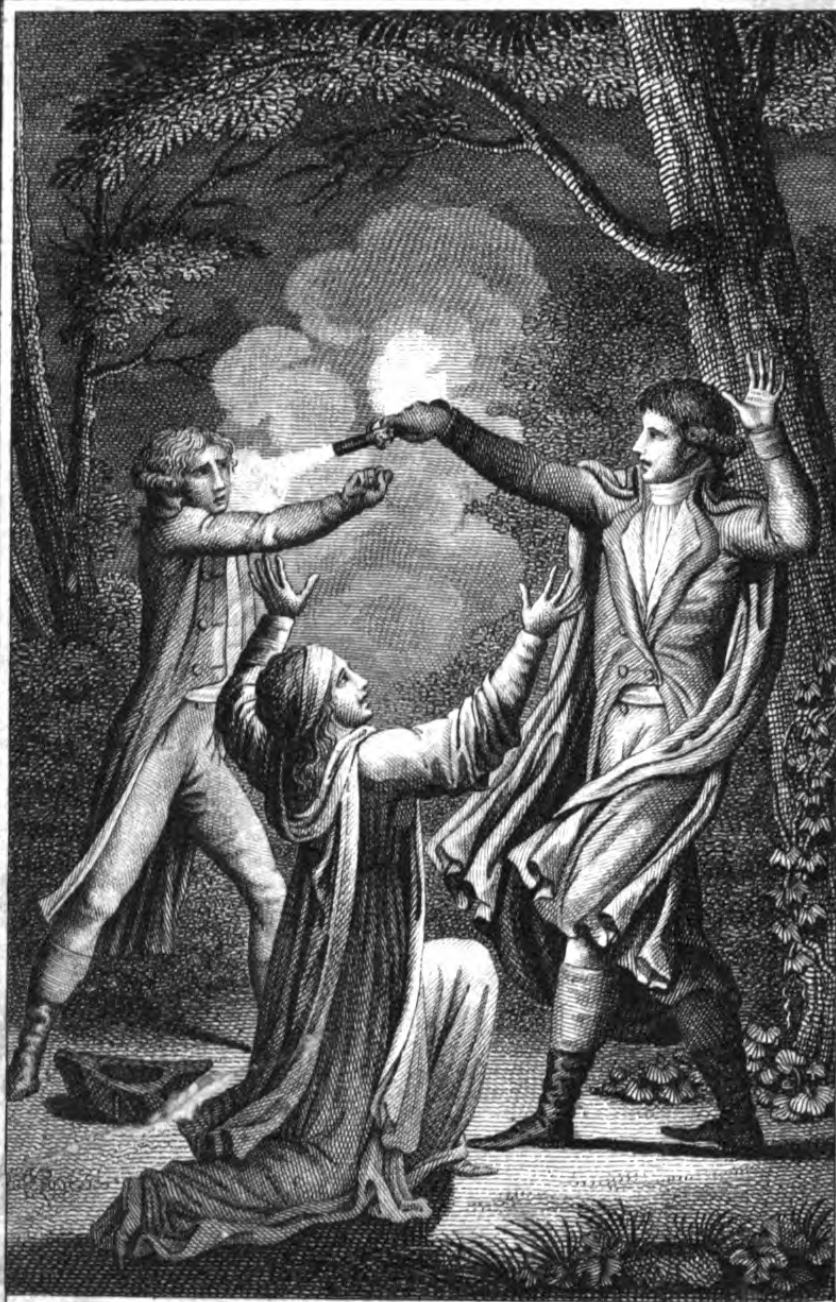
L' E N F A N T

D E

M O N P È R E.







*Je sors un de mes pistolets, le coup part.' Le feu
de l'explosion me fait reconnoître Sival.*

Challin. Del.

Jovinet. Sculp.

L' E N F A N T

D E

M O N P È R E ,

O U

LES TORTS DU CARACTERE

ET DE L'ÉDUCATION.

Par A. J. DUMANIANT, Auteur des
Aventures d'un Emigré, de Guerre ouverte, etc.

Les Airs des Romances sont de P. GAVEAUX.

T O M E P R E M I E R .

Mc. M

A P A R I S ,

Chez MARCHAND, Libraire, Palais-Egalité,
Galerie neuve, N^o. 10.

AN SEPTIÈME.



L' E N F A N T

D E

M O N P E R E.

CHAPITRE PREMIER.

Les Enfants.

LES enfans réussissent beaucoup cette année, me dit mon libraire, en m'abordant, et vous devriez m'en faire un. — Volontiers, votre femme en vaut bien la peine. — Je vous parle d'un roman. — C'est une affaire et plus longue et moins amusante. — Un auteur s'amuse en travaillant. — Cela dépend du sujet qu'il traite, et j'ai souvent éprouvé que l'accouchement d'un pauvre diable d'écrivain, est parfois bien pénible, et que les trois quarts du tems, il ne

Tome I.

A

fait rien qui vaille. — Je ne vous demande pas un chef-d'œuvre, mais un roman qui ait pour titre l'Enfant de..... qui vous voudrez. Voyez le succès qu'ont eu aux boulevards les enfans du Bonheur et du Malheur (1), Racine et Molière ont été abandonnés pour ces deux admirables productions. Bientôt les enfans sont devenus à la mode. — Il est vrai que l'on en a fourré partout; nos modernes dramatiques, ne pouvant plus ridiculiser les vices, ont peint nos faiblesses, il les ont rendues aimables. Thalie n'a plus pour épigraphe le fameux *Castigat ridendo mores*, de Santeuil. On ne voit plus au théâtre, que des enfans qui sont faits par les plus hon-

(1) L'Enfant du Bonheur et du Malheur, sont les titres de deux pièces jouées aux théâtres d'Audinot et de Nicolet, avec un succès d'affluence, long-tems soutenu. Cuvelier, auteur de la seconde, a donné plusieurs ouvrages dans le même genre, qui prouvent tous qu'il a de l'imagination et une grande connoissance de la scène.

nêtes filles, ou les épouses les plus intéressantes. J'ignore si les mœurs gagneront beaucoup à cette morale commode ; un philosophe me répondra qu'elle est utile à la propagation de l'espèce, et que le sage doit seconder de tous ses moyens les vues de la nature. — Laissons cette discussion, parlons du roman que je vous demande, et surtout du titre que je veux que vous lui donniez ; il me faut absolument un enfant. Je n'ai pas encore pu avoir la nouveauté d'un seul ; je me dépîte quand je vois le succès des *Enfans de l'Abbaye*, de *l'Enfant de la Forêt*, de *l'Enfant du Carnaval* et de tant d'autres enfans, dont les noms échappent à ma mémoire, et que le public a tous adoptés. Avez-vous un enfant nouveau, m'écrivent tous les jours les libraires des départemens ? nos lecteurs femelles en veulent à quelque prix que ce soit ; faites-leur en un, vous aurez l'avantage de le voir

sur toutes les toilettes, sur tous les comptoirs de nos jolies faiseuses de mode, et dans la poche, et sous le chevet de la jeune fille, qui le lira en cachette de sa mère, de cette jeune fille que le nom d'enfant fait toujours rêver et qui sait gré à l'auteur qui l'amuse, ou qui l'intéresse, des distractions qu'il lui procure, lorsqu'il fait doucement palpiter son sein et lui fait partager les peines et les plaisirs de ceux dont il décrit les aventures. — Le prix que vous me présentez de mon travail est trop flatteur, pour que je résiste plus long-tems à vos instances, et je vous avouerai qu'il ne m'en coûtera que la peine de nommer l'enfant que je vais confier à vos soins, pour le mettre dans le monde. — Vous auriez un enfant tout fait? — Je suis possesseur d'un manuscrit, divisé en chapitres, qui contient l'histoire ou le roman d'un individu, long-tems ballotté par le sort. — Y a-t-il des re-

venans, des souterrains? — Je ne sais pas trop. — Mettez-en, je vous en prie, cela fait le meilleur effet du monde, et des voleurs surtout. Depuis l'apparition brillante sur nos théâtres, de Robert chef de brigands, les auteurs en introduisent partout. — C'est bien assez de ceux qu'on trouve à chaque pas dans le monde, sans en rencontrer encore dans les livres; on leur donne là un air de philosophie si inconvenant; on se fatigue à inspirer pour eux un intérêt si peu moral, que c'est avec regret que je laisserai ceux que je verrai paraître dans mon manuscrit (dont je n'ai lu encore que quelques pages) si l'auteur s'est avisé de les rendre intéressans. Il m'a semblé pourtant que mon héros n'a pas toujours fréquenté la meilleure compagnie, qu'on ne peut pas le citer pour un modèle exempt de reproche; mais il convient de ses fautes, et l'aveu naïf qu'il en fait, s'il ne lui

sert pas d'excuse, dispose au moins à l'indulgence. Un personnage trop vertueux impatiente quelquefois; et le chevalier Grandisson, par exemple, est toujours si sage, si généreux, si noble dans toutes ses actions, que je lui préfère pour mon amusement ce roué de Lovelace. Je serais l'admirateur et l'ami du premier, s'il était possible qu'il existât; mais je lirai les perfidies de l'autre avec plus de plaisir, que le récit désespérant pour mon amour-propre, des sublimes vertus de l'amant de l'auguste Byron.

— Faites de votre héros ce qu'il vous plaira, mais je tiens au titre; qu'il soit enfant de quelqu'un. — Hé bien! comme c'est lui qui parle, je l'appellerai *l'Enfant de mon Père*. — J'aurais voulu un titre plus saillant, par exemple, l'enfant de la caverne, l'enfant de la montagne, l'enfant du souterrain. — Mais, mon cher libraire, les montagnes, les cavernes, les souterrains, ne font pas plus

d'enfans que les abbayes et les forêts. Mon titre est plus vrai que tous ces titres pompeux et mensongers, et je m'y tiens. Cela ne m'empêche pas de m'attendrir avec le sensible historien de l'intéressant Victor, et de raffoler de l'Enfant du Carnaval; mais en quelque lieu que je sois né; connu ou inconnu, quel que soit celui à qui je dois le jour; je puis hardiment dire, sans craindre un démenti, que je suis l'enfant de mon père.

C H A P I T R E I I.

Je nais.

DEUX choses contribuent essentiellement au bonheur de la vie, a dit Plutarque. Ce bon Plutarque, c'est mon auteur favori; mais je ne le citerai plus, parce que mon dessein n'est pas de faire des citations, quoique je les aime beaucoup, quand

elles viennent à propos. Cela montre au lecteur que l'écrivain a de la littérature, de la mémoire, qu'il a lu les bons auteurs ; cela donne un certain air d'importance, d'instruction, que l'on se plaît naturellement à prendre ; mais il est des gens humoristes qui prétendent que c'est mal-à-propos grossir un livre de l'esprit des autres, et que quand on achète des mémoires, ou un roman, c'est uniquement pour s'amuser par le récit d'aventures, qui sortent du cercle des évènements ordinaires, et que l'on vous dispense volontiers d'un vain étalage d'érudition. Je suis bien aise, en commençant mon histoire, de rassurer sur les craintes que l'on pourrait avoir, que je ne sois trop sujet aux digressions ; je ne promets pas de n'en point faire ; j'en serai sobre, si je peux le prendre sur moi.

J'en reviens à la proposition de Plutarque, puisque je l'ai annoncée

dès les premières lignes de ce chapitre. La voici donc telle ou à-peu-près que je l'ai lue dans ses traducteurs ; je ne sais pas le grec et je ne le suis pas.

Deux choses, dit Plutarque, contribuent essentiellement au bonheur de la vie : la naissance et le mariage. C'est, ne lui en déplaise, professer à-peu-près le dogme de la fatalité qui régit ce pauvre univers. Si l'on est libre quelquefois de se choisir une compagne à son gré, on ne peut pas toujours se promettre de ne pas se tromper dans son choix. quant à la naissance, il faut se contenter bénévole ou non, de celle qu'on a bien voulu nous donner. S'il eût été possible que l'on nous consultât chacun en particulier sur ce chapitre ; il n'est pas un de nous qui ne fût né sur le trône. La liberté est une belle et bonne chose, sans doute ; mais il est encore plus doux de commander aux autres, de faire des lois à sa

fantaisie, que d'obéir à celles qui sont faites, quelque justes, quelque raisonnables qu'on les trouve d'ailleurs. Je ne prétends pas dire que Plutarque n'ait pas complètement raison ; le malheureux qui naît le fils d'un nègre réduit à l'esclavage, qui s'accointe d'une négriïllonne pigrieche et méchante et qu'il n'a pas la force de quitter, souffre toute sa vie, sans avoir le moindre tort ; pendant que le fils d'un prince, dont la façon n'a pas plus coûté que la sienne, traîne son inutile existence au milieu des plaisirs ; a une épouse belle et vertueuse qui l'aime, des maitresses charmantes qui l'adorent, ou du moins qui le lui font croire ; passe quelquefois de ce monde à l'autre sans être sujet à aucune infirmité, sans avoir éprouvé la moindre contradiction, et sans avoir senti venir sa dernière heure. Qu'a-t-il fait pour tout cela ? Figaro vous répond, il s'est donné la peine de naître, ce

qui est encore lui faire trop d'honneur : son excellence est arrivée toute faite et sans le moindre soin de sa part. Ah ! lecteur, remercie-moi, si je ne te régale point de toutes les idées philosophiques , que la proposition de Plutarque fait germer en foule dans ma tête. Le beau traité à faire sur la providence ! comme il me vaudrait le glorieux avantage d'être saintement rôti par les jacobins de Goa ou de Lisbonne , si je tombais dans leurs griffes ! comme il pourrait me donner l'air d'un penseur , dans cette heureuse France , où chacun peut impunément déraisonner tout à son aise. Je m'arrête donc , puisqu'il nès'agit ici ni de Plutarque , ni de l'inquisition , ni d'un nègre , ni d'un prince , mais bien de moi qui suis l'enfant de mon père.

C'était à tout prendre , un assez bon homme que mon père , et je devais me trouver aussi heureux d'être né de lui , qu'il l'avait été de devoir

le jour à mon aïeul, qui, marquis, à ce qu'il croyait, transmettait à son fils cet auguste titre, par droit de primo-géniture, et qui joignit à tant de faveur, celle de le laisser à vingt-cinq ans, maître de ses actions et d'une brillante fortune, dont je devais hériter à mon tour.

On voit par cet exposé que j'aurais été difficile à contenter, si je n'avais pas été satisfait de la naissance que m'avait donnée le hasard. Il pouvait tout aussi bien sans que j'eusse pu y mettre obstacle, me faire sortir d'un Kamsthacale qui meurt de faim huit mois de l'année ; d'un Lapon qui passe sa vie sous la neige, ou sur la neige, sans presque jamais voir le soleil ; d'un mendiant que tout le monde rebute ; d'un voleur ou d'un bourreau que tout le monde méprise. Beau et bien fait, riche et marquis, tout présageait que je jouerais un grand rôle dans nos cercles brillans ; mais les chances

de la condition d'homme sont si variées, qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences.

• Je m'apperçois que je dérange un peu l'ordre chronologique des faits ; l'exactitude veut qu'en historien qui sait mettre chaque chose à sa place, avant de parler de moi, je parle un peu de mon père, puisque la conduite qu'il a tenue à mon égard, a singulièrement influé sur les évènements de ma vie.

Le testament de mon aïeul, en l'instituant son légataire unique, universel, lui imposait cependant l'obligation de payer à son cadet, que l'on nommait le chevalier, une année de son revenu pour toute légitime. Mon aïeul qui avait des vues solides, et les principes distingués du grand monde où il avait vécu, était persuadé que l'aîné d'une famille doit être dans l'abondance pour soutenir noblement l'éclat de son nom, et que les cadets doivent vivre

aux dépens de l'Etat, ou mourir de faim, s'ils préfèrent ce dernier parti. La belle invention que ce droit d'aînesse ! il est d'institution divine : chacun sait qu'Esau vendit le sien pour un plat de lentilles. Cela prouve irrévocablement que nos assemblées législatives n'ont su ce qu'elles faisaient, quand elles l'ont supprimé, ainsi que les substitutions qui trompaient l'espoir ridicule d'un créancier insolent. Des frères partageant également la succession de leur père ? Ah ! quelle horreur ! quelle loi mesquine et philanthropique ! cependant mon oncle à qui la nature n'avait point donné un caractère paisible, et qui avait dans l'ame des principes révolutionnaires, éclata en injures contre le testament ; il osa l'attaquer en justice. Mon père avait trop de vénération pour la mémoire du sien, pour ne pas respecter ses dernières volontés. Il défendit ce qu'il appelait ses droits ; on fit de part et d'autre

des factum superbes , où les personnalités ne furent point oubliées ; mais la victoire resta comme de raison à l'enfant respectueux et soumis. Le chevalier en fut pour ses frais , ce qui réduisit sa part à la modique somme de dix mille livres , qu'il emporta , la rage dans l'ame , dans le fond des Grandes-Indes , d'où vous le verrez revenir quelque jour pour mon bonheur ou mon malheur. Je n'aime point à anticiper sur la narration , et à lâcher indiscretement quelques mots qui lèvent un coin du voile qui cache encore les évènements futurs. Je sais mauvais gré au conteur qui me dit , je vais vous faire rire : quelque plaisante que soit son histoire , je ne ris point. J'enrage de bon cœur , quand à la représentation d'une pièce que je ne connais point , je me trouve à côté d'un de ces parleurs impitoyables , qui précédant toujours et l'acteur et la marche des scènes , m'instruit à l'avance de ce qu'on va dire ,

ou de ce qui doit arriver. Bavard sempiternel, tais-toi : j'ai payé pour entendre l'ouvrage, pour le juger, pour avoir le plaisir de la surprise ; et tu troubles ma douce jouissance ! vous-même, ami lecteur, que j'impatiente peut-être, vous jeteriez mon livre, si, dans un extrait bien sec à la manière de certains journalistes, je vous donnais en une demi-page un résumé de ce qui m'est arrivé pendant plusieurs années.

Mon père fut remercier les juges sur le gain de son procès ; ils lui répondirent qu'ils avaient prononcé suivant leurs cœurs et la justice. Quelle justice et quels cœurs ! Les honnêtes gens vinrent en foule complimenter mon père ; il tenait table ouverte trois fois par semaine. Quel dommage pour la bonne société, si monsieur le marquis, par la perte de la moitié de sa fortune, eût cessé d'avoir une table excellente ! Ses dînés lui avaient concilié l'estime géné-

rale ; son cuisinier était délicieux , ses vins de la première qualité , et il faisoit à merveille les honneurs de sa maison.

Dans la foule des complimenteurs et des complimenteuses , madame Verneuil se présenta avec sa fille. comme elles étaient d'une famille de robe , peu fortunées , mon père les honora à peine d'une inclination de tête. Il savoit trop vivre , pour ne pas nuancer les égards que l'on se doit réciproquement dans le monde. Un coup-d'œil qu'il jeta par mégarde sur la jeune personne , déranga dans un instant tout son système d'étiquette. Il s'approcha d'elle avec empressement , il la salua presque avec respect , il la loua sur sa beauté : elle répondit avec modestie et avec grace ; le son de sa voix était enchanteur. Mon père , troublé , oublia les leçons du sien , qui lui avait recommandé en mourant de ne s'unir jamais qu'à une personne dont la fortune fut

égale à la sienne , et dont la naissance surtout lui fournît les ressources de mettre ses cadets dans l'ordre de Malthe , ce qu'il n'avait pu faire , lui , parce qu'il lui manquait un degré du côté des femmes : circonstance qu'il avait connue trop tard ; aussi avait-il fait un fort mauvais ménage avec son épouse , qui en était morte de chagrin , et que sans ce défaut originel il aurait adorée. Elle était sage , douce , belle , complaisante ; mais son trisaïeul avait été dans le commerce. Sa fureur fut au comble , quand il fit cette fatale découverte. Il avait alors deux enfans , le second était destiné à grossir le nombre de ces chevaliers voués au célibat , non à la continence , il se préparait à fabriquer un abbé commendataire , parce que son cousin venait d'obtenir la feuille des bénéfices. Il était dans l'appartement de sa femme en bonnet de nuit , en robe-de-chambre , lorsqu'en feuilletant des papiers , au

moment de se mettre au lit, il découvrit cette faute d'ortographe dans la généalogie de sa moitié. Il sortit de chez elle en l'accablant d'outrages, et depuis cet instant, il n'eut plus de commun avec elle que l'hôtel et le nom, évitant avec soin de se montrer avec elle en public, et trouvant des prétextes pour l'éloigner lorsqu'il recevait du monde. Si le divorce avait été permis de son tems, on aurait vu l'orgueil le plus insensé imposer silence au cri de la nature, et rompre pour jamais l'union jusqu'alors la plus fortunée et la mieux assortie.

Mon aieul avait déjà cinq ans de mariage à l'époque que j'ai citée. Ses feux étaient amortis ; mais mon père aimait pour la première fois, quand il vit Euphrosie. Je ne sais pas s'il éprouva des combats intérieurs entre son penchant et ce qu'il devait à sa postérité ; mais il est certain que l'amour remporta une prompte victoire. Quoique mademoiselle Ver-

neuil ne fût ni noble, ni riche, il l'épousa trois semaines après cette première entrevue, et neuf mois, jour pour jour, à dater de celui de la célébration de son mariage, dans l'église cathédrale d'Aix, je fus baptisé sous le nom d'Alexandre du Tranchant, comme étant le fils très-légitime de mon père, dont les aïeux portaient ce nom du tems du roi René. Des envieux de la gloire de notre maison ont cherché à insinuer dans le public, que le premier auteur connu de notre race, était une manière de maître-d'hôtel, ou simplement même un cuisinier de ce petit souverain, qui, comme on sait, n'était pas somptueux, et que ce prince lui avait donné ce sobriquet, charmé de la grace avec laquelle il découpait une volaille. La Chronique ajoute que ce Tranchant tout court, avait été marmiton, que son fils s'enrichit dans le commerce du Levant, et que le petit-fils eut l'adresse

de se faire gentilhomme de sa propre autorité, que nous ne pouvons montrer d'autre preuve de noblesse que le contrat de mariage où il se donne le titre d'écuyer. Au reste, cela m'importe fort peu; à présent surtout, que bien des nobles voudraient ne le pas être. Aussi je me propose de faire des recherches, de rectifier mon arbre généalogique, de dénoncer à l'univers le faux de Pierre du Tranchant, troisième de nom, pour dormir désormais tranquille à l'abri d'un brevet de roture.

CHAPITRE III.

Le père Hilarion, capucin. — Quel homme était ce capucin. — Ma mère meurt. — Mon père se remarie. — Conduite de ma belle-mère à mon égard, et ce qui s'en suivit.

O TROIS fois heureux Victor, que je te porte envie! Tu as eu un his-

torien qui a pu peindre ton sourire ingénu , tes graces enfantines dans les premiers momens de ta frêle existence. Si j'en crois les récits que l'on m'a faits des tems heureux de mon enfance , j'étais passablement pourvu de tous les dons de la nature ; mais décemment ce n'est point à moi à le dire. Comme je conduis le pinceau , on pourrait me soupçonner d'embellir mon portrait ; et j'ai trop remarqué dans le cours de ma vie , que l'on écoutait sans plaisir les personnes qui faisaient elles-mêmes leur éloge , pour me donner ce ridicule. Je coulerai donc légèrement sur les bonnes qualités que j'ai cru reconnaître en moi , et je pense qu'elles eussent été plus brillantes , si mon éducation avait été plus soignée. On n'ose pas avouer que l'on a de l'esprit ; mais on se vante volontiers de sa mémoire. J'en avais une excellente. A quatre ans , je savais par cœur les plus jolies fables de Lafontaine , que

ma mère m'avait apprises. Je les récitais avec grace , quand j'étais en humeur d'obéir ou de céder aux prières. Je charmais tout le monde par mon ingénuité et mes saillies. Comme il faut convenir de ses défauts (ce qui fait qu'on vous croit quand vous dites un peu de bien de vous) j'avouerai que j'étais l'enfant le plus volontaire que l'on eût jamais vu. *Je ne veux pas* , était ma première réponse à tout ce que l'on me demandait, et ma bonne et faible mère riait ; me baisait , me donnait des bonbons que j'aimais beaucoup , et que je lui jetais quelquefois au nez par caprice. Je faisais des niches à tout le monde. Un père Hillarion , capucin , indigne et très-indigne ami de la maison , était le but perpétuel de mes espiégleries. Je n'étais jamais plus content que lorsque je pouvais arracher quelques poils de sa barbe , déchirer quelques feuilles de son bréviaire , ce qui avait l'air de l'affliger beaucoup ,

quoiqu'il ne fît semblant de le lire que lorsqu'on le regardait. Tantôt j'accrochais son capuchon au dos de sa chaise ; tantôt je lui enfonçais une épingle dans son gras de jambe , lorsqu'il relevait sa lourde jacquette. Le saint homme avait l'air de souffrir avec résignation toutes les malices que je lui faisais. Mon dieu , je vous l'offre , disait-il en baissant la tête , et en se croisant les deux mains sur la poitrine ; mais quand il me trouvait seul , il me faisait de fortes pincées ; je criais , et le patelin , avec un ton contrit , s'il appercevait venir quelqu'un , me prenait dans ses bras , me couvrait de baisers , qui me déplaisaient beaucoup , en me disant d'une voix attendrie : Pauvre petit , je t'ai fait du mal ; je t'en demande pardon ; allons , venge-toi , Fanfan ; bats-moi , je l'ai mérité ; et profitant de la permission , je lui meurtrissais le visage avec mes deux petites mains , et le dévot et patient personnage riait

riait du bout des lèvres. Quel bon caractère a ce père Hillarion, disait mademoiselle de Kersec (c'était ainsi que se nommait une cousine de mon père), quelle patience ! quelle douceur évangélique ! Le père Hillarion était son confesseur. C'était un grand homme, bien découplé, dans la fleur de l'âge, l'œil vif, le nez long, la bouche grande, les bras bien attachés, et la jambe superbe. Il avoit voulu marier ma tante Kersec avec mon père. Ce mariage alloit se conclure, lorsque l'amour que prit mon père pour mademoiselle Verneuil, déranger les projets du capucin. Mademoiselle Kersec en eut un chagrin violent ; elle était sans fortune ; mais mon père l'ayant reçue dans sa maison, où bientôt elle fut plus maîtresse que lui, grace aux soins de son sage directeur, elle supportait l'état de fille avec assez de patience.

Nous passions toujours la belle saison à la campagne ; le père Hilla-

rion venait nous y tenir compagnie. Sa chambre était voisine de celle de ma tante ; il y entraît après souper, pour discuter les points les plus intéressans de la morale chrétienne. Ma tante était forte dans la controverse, et le jour surprenait souvent le moine et sa jeune pénitente, étonnés de voir que le tems eût pu s'écouler si vite, tant ils trouvaient de charmes dans leurs entretiens spirituels. Les domestiques, race médisante, en faisaient quelquefois de mauvaises plaisanteries ; mais on n'osait pas se les permettre devant mon père ; il était si persuadé de la vertu de l'homme de Dieu, qu'il le laissait très-souvent seul avec sa femme. Le père Hilarion faisait de si beaux sermons sur l'incontinence, sa morale était si pure, ses regards si tranquilles, ses paroles si mesurées, qu'on le citait partout comme un modèle à suivre. Ma mère néanmoins ne prenait aucun goût à ces tête - à - têtes ; quelques

peines que le caffard eût prises à se contrefaire, elle se défiait de lui, par cet instinct de haine qui nous fait quelquefois deviner notre ennemi, dans le fourbe qui nous caresse. Elle le tenait à la distance où il lui convenait d'être; il n'était d'ailleurs pas homme à se compromettre; il fallait qu'on fît avec lui la moitié du chemin. Il savait dans quel siècle il vivait; il avait lu Tartuffe; il se gardait bien d'offrir un objet de comparaison. Sa dévotion n'avait rien de trop rude, rien de trop apprêté; c'était le langage de la probité dans toute sa candeur; il haïssait le vice, il plaignait le vicieux; et adroit à saisir le côté faible de celles qu'il voulait séduire, il ne profitait de ses avantages que lorsqu'on ne pouvait plus les lui disputer.

Le bonheur semblait régner dans la maison de mon père, et il y régnait en effet, lorsque ma mère fut attequée d'une maladie cruelle. Le père

Hillarion et ma tante ne quittèrent point le chevet de son lit ; ils éloignèrent son époux , qui l'aimait , sous prétexte que la maladie était contagieuse. C'était à eux , disaient-ils , à s'exposer , à eux dont l'existence était inutile au monde. Ils épouvantèrent un époux crédule , qui chérissait sa femme , mais qui craignait la mort. Ils firent tout le contraire de ce que les gens de l'art avaient ordonné , et ma mère expira après avoir pris un médicament qu'avait préparé le saint homme , et qu'elle reçut des mains de sa cousine.

Trop jeune pour sentir la perte que je faisais , je mêlai à peine mes larmes à celles de mon père et des domestiques de la maison , que l'on congédia bientôt , surtout ceux qui avaient eu de l'attachement pour ma mère. Leur présence , leurs éloges éternels de la défunte rappelaient à mon père des souvenirs trop douloureux. L'humanité du père Hilla-

tion, la tendresse de mademoiselle de Kersec pour son cousin, inventèrent tout ce qui fut capable de distraire le marquis du chagrin qui l'oppressait. Ils y réussirent en moins de six mois. Ma tante continuait de tenir les rênes de la maison, mon père ne se mêlait de rien ; le père Hillarion lui tenait fidelle compagnie. Il lui faisait remarquer de tems en tems, d'un air distrait, combien l'habit de deuil seyait bien à mademoiselle de Kersec. Mon père, inattentif d'abord, finit par la regarder ; plus il la fixait, plus il était de l'avis du père. Il s'en fit une douce habitude, cette habitude devint un besoin. Mademoiselle de Kersec baissait toujours les yeux ; un jour leurs regards se rencontrèrent, mon père laissa échapper un soupir ; ma tante rougit et s'échappa, en feignant d'essuyer une larme. Quelle créature céleste, s'écria le capucin ! rien n'égale le tendre attachement qu'elle a pour

tout ce qui vous intéresse. Combien votre fils lui est cher ! c'est une seconde mère, que ce pauvre enfant retrouve..... L'homme de Dieu était attendri en prononçant ces dernières paroles, et mon père, bien plus ému que lui, prononçait mon nom, celui de son épouse, celui de sa cousine, et se sentait pénétré de reconnaissance.

Chaque jour ma tante se parait davantage ; elle courait au - devant de tout ce qui pouvait flatter son cousin, qui insensiblement se sentit pour elle un peu plus que de l'amitié ; insensiblement on le conduisit à en faire l'aveu ; insensiblement il offrit sa main, et c'était là qu'on l'attendait. Mademoiselle de Kersec montra une répugnance presque invincible pour l'état de femme, pour cet état qui fait goûter des plaisirs qui éloignent de la route du salut. Le révérend, gagné par mon père, déploya toute son éloquence ; il

prouva à ma tante , par de si bonnes raisons , qu'une mère de famille peut être aussi agréable à Dieu , qu'une pieuse vierge , qu'enfin elle céda , après quinze jours d'une feinte résistance ; et ce fut le père Hillarion , lui-même , qui s'offrit de bénir cette sainte union.

L'année du deuil n'était pas expirée ; malgré tout son amour , mon père sentit l'inconvenance de convoquer sitôt à de secondes nœces. Il était de ces hommes timides , qui n'osent pas braver les propos d'un public médisant , qui n'épargne point les épigrammes et les sarcasmes. Le révérend approuva ses raisons ; et comme il connaissait l'art d'applanir les difficultés , il lui conseilla , pour accorder son amour et son repos , de se défaire de tous ses biens ; il lui trouva des acquéreurs , et lui fit acheter de nouvelles possessions dans une province éloignée de la nôtre , pour laquelle il se fit donner une

obédience , ne pouvant se résoudre de se séparer de deux époux qu'il aimait avec une tendresse si excessive , qu'il était plus souvent chez eux que dans son couvent. Cet expédient plut à mon père , parce que tout ce qui plaisait au moine et à sa cousine avait toujours son assentiment. Ma tante se chargea de tous les détails contentieux , auxquels mon père étoit fort étranger. On ne lui laissa que la peine d'apposer sa signature. Il ne reçut , ni ne déboursa rien. Les acquets furent faits au nom des deux futurs conjoints , qui se donnaient tout au dernier vivant , par leur contrat de mariage , que le serviable capucin prit la peine de rédiger lui-même. Excepté mes intérêts , tout fut stipulé à la satisfaction des deux époux. Mademoiselle de Kersec m'aimait si fort , que mon père eût cru proférer un blasphême , s'il eût hasardé un mot qui annonçât quelque inquiétude sur la conduite

que pourrait tenir avec moi ma belle-mère si un jour mon sort était entre ses mains.

Nous transportâmes nos pénates dans la Touraine, sur les bords rians de la Loire, aux environs d'Amboise. Jamais trois personnes ne vécurent dans une union plus intime que les deux époux et le révérend, qui faisait des absences fréquentes de son couvent, pour donner à l'amitié tous les momens qu'il pouvait dérober à la pratique de notre divine religion, et il en déroba beaucoup. J'étais heureux à mon tour, parce que l'on n'exigeait rien de moi, excepté du violon dont m'enseignait à jouer un valet-de-chambre, qui était un peu musicien ; je n'apprenais rien du tout.

Ce serait se défier de la pénétration du lecteur, que de lui dire qu'il existait entre ma belle-mère et le capucin une liaison plus que suspecte ; il sait à présent cela bien mieux que

mon père, dont l'ame ne s'ouvrit jamais aux soupçons et à la défiance. Il avait si bonne opinion de ceux qui l'entouraient, qu'il croyait être l'ami le plus chéri, et le mari le plus tendrement aimé qui existât dans toute la France. L'illusion fait le bonheur, la sienne était complète. Un nouveau fils que lui donna sa femme, vint partager la tendresse qu'il avait pour moi. J'avais déjà quinze ans accomplis, que mon jeune frère en comptait à peine dix. Tous les genres d'instruction lui étaient prodigués par le capucin, qui avait peut-être plus d'acquit, que toutes les révérences crasseuses de son ordre, qui, en général, ne se piquaient pas de science.

J'étais l'enfant gâté en apparence. Ma belle-mère me comblait de caresses. Mes moindres volontés étaient des ordres, auxquels il fallait que tout le monde se soumit. Mon père paraissait quelquefois chagrin de la

préférence marquée que l'on m'accordait souvent aux dépens de mon frère, qui valait mieux que moi. On lui faisait, chaque jour, d'injustes querelles, pour que mon père embrassât sa défense. Ces querelles étaient si adroitement ménagées, qu'elles faisaient ordinairement briller mon frère à mon désavantage. On voyait les progrès qu'il faisait dans les sciences, dont on lui applaudissait les difficultés. La comparaison m'humiliait; piqué d'émulation, je voulais parfois chercher à m'instruire. Le père Hillarion m'offrait ses soins; mais il se rendait si obscur, qu'il me dégoûtait bien vite de l'étude. Ma belle-mère me prêtait en cachette des livres qui enflammaient mon imagination, et corrompaient mon cœur. J'avais du goût pour la dépense, je ne manquais jamais d'argent. On me montrait le chemin du vice, on m'y poussait par une pente irrésistible. Je me livrais avec délices

à tous les genres de séduction que l'on employait pour me perdre. J'adorais ma belle-mère qui volait au-devant de toutes mes fantaisies. J'étais déjà libertin à cet âge où tant d'autres conservent encore les vertus de l'enfance, à cet âge où les excès détruisent les facultés physiques, et corrompent les facultés morales. Ma belle-mère avait toujours les femmes-de-chambre les plus jolies, que le père Hillarion avait placées auprès d'elle. C'étaient toujours de ses pénitentes dont il connaissait les penchans et les faiblesses, et qui ne résistaient guère à mes agaceries, à mes poursuites, aux agrémens de ma personne peut-être, et surtout aux présens que j'étais en état de leur faire. Fort avancé pour mon âge, ne sachant que ce que j'aurais dû ignorer, et ignorant tout ce que j'aurais dû savoir, on entendait quelquefois mon père parler de m'établir et de fixer mon sort. C'était là

ce que redoutait le plus ma perfide marâtre. Aussi trouvait-elle toujours des inconvenances aux partis que proposait son docile époux. Le moine charitable la secondait dans toutes ses pieuses calomnies. Ils controuvaient l'un et l'autre une foule d'anecdotes scandaleuses, tantôt sur les familles, tantôt sur les demoiselles dont il était question. Ils savaient tous les deux par expérience, qu'en me saturant de voluptés, je ne désirerais guère de porter des nœuds, qui ne m'offriraient point des plaisirs inconnus, et qui n'ajouteraient rien à mon indépendance. Ils m'avaient inspiré le dégoût de l'hymen ; j'énonçais hautement cette façon de penser qui m'était inspirée par eux ; et mon père qui l'attribuait à mon indifférence pour le sexe, attendait que mon cœur s'expliquât, pour accomplir son projet. Il me chérissait trop pour vouloir me contraindre.

Il hérita dans ces entrefaites d'une

terre de deux cents mille écus ; il me la destinait ; il ne savait rien de mes déréglemens secrets ; mais sa faiblesse pour moi ne l'empêchait point de remarquer mon penchant pour la dépense , et mon aversion pour tout ce qui pourrait m'être avantageux. J'étais ardent , impétueux , volontaire : il présageait que dans l'âge des passions , ce qui ne produisait encore que des écarts sans conséquence , me conduirait un jour à une perte infaillible. Il craignait que je ne perdisse enfin les bonnes grâces de sa femme , qu'elle n'ouvrît les yeux sur les qualités réelles du chevalier , auquel elle me préférerait par la plus aveugle des préventions. S'il mourait avant elle , comme il l'a vait rendue maîtresse de tout , il pressentait qu'irritée , dans la suite , par mes déportemens , elle finirait par récompenser le fils obéissant et soumis , et que je me trouverais sans talens , sans fortune , avant d'avoir

pu faire un retour sur moi-même. Pour la première fois, il s'avisa d'avoir une volonté à lui. Vainement on voulut le faire changer de résolution ; il prétendit régler, de son vivant, les droits de ses enfans, qui lui étaient également chers. J'ai toujours cru que cette idée lui avait été suggérée par un vieux militaire, qui n'était pas pénétré d'une profonde estime pour le père Hillarion et pour ma belle-mère ; qui avait de l'amitié pour moi, qui me donnait des conseils que j'écoutais avec docilité, et que je ne me sentais pas le courage de suivre. Il battait en ruine toutes les observations que le révérend et madame la marquise se permettaient contre les projets de mon père ; il avait une logique pressante ; il était difficile de répondre à ses argumens : on convenait qu'il avait raison. Par les avis de ce digne homme, la terre m'allait être substituée ; on allait me mettre au collège

de la Flèche, s'occuper enfin de mon éducation , jusqu'alors si négligée ; lorsque mon père mourut presque subitement.

Personne ne pénétra dans son appartement que le père Hillarion et ma belle-mère. J'ignorais l'accident qui lui était arrivé , lorsqu'en passant auprès de sa chambre, je crus l'entendre qui m'appelait. Je me disposais à y entrer, lorsque ma marâtre en sortit, l'œil hagard et les vêtements en désordre. Mon aspect sembla l'interdire ; elle me prit par la main, et m'entraîna chez elle. Le père Hillarion parut un moment après. Je crus remarquer dans ses traits l'expression d'une joie féroce ; mais en m'apercevant, il poussa les hauts cris ; ma belle-mère se tordit les bras, cria plus fort que lui ; et j'appris, par leurs exclamations, que mon père n'existait plus. Mon chagrin ne fut pas aussi bruyant que le leur. Je fondis en larmes, et quand

les pleurs , qui m'avaient suffoqué , commencèrent à couler avec moins d'abondance , que je regardai autour de moi ; je me trouvai seul. Il me sembla que j'entendais encore les accents plaintifs de mon malheureux père , qui implorait mon secours. Je courus à sa chambre ; j'y trouvai le capucin et ma belle - mère , qui causaient avec action , dans l'embrâsure d'une fenêtre. Je me précipitai sur le lit fatal où gissait le corps inanimé de l'auteur de mes jours ; j'arrachai le linceuil qui lui couvrait le visage. Ses traits étaient défigurés , sa bouche livide et sanglante : je m'évanouïs à cet horrible spectacle. Le père Hillarion m'entraîna loin de ce lieu funeste. Quand je revins à moi , mon père était enseveli ; et le lendemain je suivis son convoi , la mort dans l'ame. Tout entier à ma douleur , je ne pressentais point les suites cruelles que pourrait avoir la perte irréparable que je venais de faire.

Ma belle-mère ne s'occupait plus de moi, elle paraissait tranquille. Le père Hillarion, jusqu'alors si humble et si soumis, commandait en maître, il me parlait d'un ton dur. — C'est vous, disait-il, qui par vos déréglemens avez causé la mort de votre père, il n'a pu survivre aux chagrins que lui causait votre conduite infame. Interdit, je regardais ma belle-mère qui détournait ses yeux de moi et qui me repoussait quand je voulais la caresser. Tous les domestiques qui m'aimaient, les jeunes complices de mes erreurs furent mis à la porte, et huit jours après, ma belle-mère me signifia qu'elle voulait remplir à mon égard les intentions de mon père, qu'elle se reprochait la tendresse qu'elle avait eue pour moi, qu'une utile sévérité allait remplacer sa coupable faiblesse, et qu'elle me prouverait son amitié, en me faisant employer d'une manière utile, les années qui

allaient s'écouler jusqu'à ma majorité, et qu'alors maître de mes biens et de mes volontés, je disposerais des uns et des autres à ma fantaisie ; mais que jusques là, elle devait surveiller ma conduite, que c'était un devoir que lui imposait et l'honneur et la religion. Vous partirez demain pour le collège de la Flèche, ajouta-t-elle, votre équipage est prêt ; il est conforme à celui des camarades que vous allez avoir, que je ne souffrirai point que vous humiliez, par l'éta- lage d'un vain luxe ; égalez-les en zèle, en savoir, alors vous recouvrez mes bontés, alors vous retrouverez en moi une tendre mère, alors je vous nommerai mon fils. Je la fixais pour retrouver dans ses regards l'expression de cette tendresse, qui m'avait si long-tems séduit. Sa physionomie était froide, comme le ton avec lequel elle avait prononcé la harangue étudiée qu'elle venait de me faire. Elle ordonna, d'un air in-

différent, à un domestique de faire les apprêts de mon départ, et me quitta sans m'embrasser et même sans avoir l'air de remarquer le chagrin qui m'accablait.

Que cette transition me parut brusque et cruelle ! Moi qui naguères étais l'idole de tout le monde, dont le cœur aimant avait connu la douceur d'être aimé, j'étais repoussé avec dédain, banni de la maison paternelle, que je ne devais plus habiter, et dont je partis sous la conduite d'un messenger qui portait mon bagage dans un léger porte-manteau, sans que ma belle-mère daignât me consoler d'un mot, ni me dire un dernier adieu.

Je partis du château à la pointe du jour. Je voulus monter chez cette femme que je chérissais encore ; j'attribuais au chagrin de la mort de mon père son indifférence apparente pour moi ; mais elle avait donné des ordres pour que l'on ne troublât

point son sommeil : ce trait d'insensibilité m'arracha des larmes. Je montai à cheval , je me laissai conduire à la Flèche , sans proférer un mot , absorbé par les réflexions que je faisais sur mon sort , et présageant peut-être l'avenir qui m'attendait.

Je fus reçu par le principal du collège , d'un air qui m'annonça qu'on lui avait déjà fait prendre sur mon compte les impressions les plus défavorables. Vous avez besoin d'être moriginé , me dit-il , en m'abordant ; je remplirai les intentions du saint homme qui vous recommande à mes soins. Soyez docile , si vous ne voulez point qu'on en vienne avec vous aux moyens de rigueur. Après cette courte harangue , il me fit entrer dans une classe , la plus basse de toutes , où je n'avais pour concurrens , que des écoliers de sept à huit ans au plus , fort ignorans encore , mais qui tous étaient plus avancés que moi , qui n'avais pas en-

core reçu les premières leçons de cette langue difficile et savante , de ce latin , le désespoir des enfans , et qu'on leur enseigne ordinairement si mal.

Cette manière de vivre si différente de celle que j'avais eue jusqu'alors , le ton rogue et pédant de mes instituteurs , les espiègeries de mes jeunes camarades , leurs jeux innocens , leur bruyante gaité ne convenaient point à mon âge , à mes habitudes , à ma moralité pervertie. Pendant plus d'un grand mois , je fus inattentif aux instructions qu'on me donnait. On voulut m'infliger une de ces corrections humiliantes , qui tuent l'émulation et portent le dégoût dans l'ame. Je me révoltai , j'opposai la force à la force , et mon régent qui croyait trouver en moi , une victime résignée et docile , étonné de ma résistance , lassé et meurtri , fut obligé d'abandonner son entreprise. Je cherchai à m'é-

vader sans avoir de but déterminé dans la fuite que je projetais ; mais j'étais esclave et je voulais briser ma chaîne. Je confiai mon projet au moins jeune de mes compagnons , enfant gâté comme moi , qui comme moi s'ennuyait de l'horrible contrainte où nous assujettissaient des devoirs monotones. Il fut indiscret, il fut trahi : l'on nous enferma l'un et l'autre séparément dans des chambres grillées. J'étais au désespoir, j'écrivais des lettres pathétiques à ma belle-mère ; le préfet les décachetait à mon insu. J'ignore s'il les lui faisait parvenir , mais je ne recevais point de réponse. Je fis , dans une de ces lettres , une peinture touchante du traitement que j'éprouvais ; je n'y ménageais point mes persécuteurs , ils se vengèrent en me faisant battre de verges pendant huit jours consécutifs. Ils me signifièrent que désormais je serais au pain et à l'eau , si je refusais toujours d'étudier , et que

ma docilité seule me rendrait à la société de mes camarades : je m'obstinai, on me tint parole. Enfin, je me résignai, je fis des progrès rapides, l'espoir de ma liberté prochaine me soutenait, me donnait de l'émulation. Encore deux jours, et la porte de ma prison allait s'ouvrir. L'avant veille de ce jour si désiré, le principal du collège entra dans ma chambre, une lettre à la main ; vous n'êtes plus au nombre de nos pensionnaires, me dit-il, vous allez sortir d'une maison qui vous déplaît si fort, et où l'on n'a aucune envie de vous garder plus long-tems. — Ah ! tant mieux. — Je ne crois pas que vous ayez un grand sujet de vous réjouir si fort. — Quelque part que j'aïlle, j'y serai moins malheureux qu'ici. — Avec des inclinations pareilles aux vôtres, on est malheureux partout. — Le plaisir de vous quitter m'empêche de répondre à vos injures. — Vous faites sagement,

vous,

vous savez comment nous punissons l'insolence..... — Je me tus ; j'étais sous les verroux , je connaissais l'irascibilité de cette espèce de tyrans , et la prompte vengeance qu'ils exerçaient sur leurs malheureuses victimes. — Voilà , ajouta-t-il , ce que m'écrivit le révérend père Hillarion.

« C'est par charité chrétienne que
 » je m'intéressais au sort d'un jeune
 » orphelin , dont le père et la mère
 » sont morts insolvables. La ma-
 » nière indigne dont il répond à vos
 » soins , impose à la dame pieuse
 » que je dirige , le devoir de réserver
 » pour d'autres ses aumônes et ses
 » secours. Vous lui remettrez cepen-
 » dant de ma part ce double louis,
 » que je prends sur mes économies ,
 » pour qu'il puisse exister quelque
 » tems en sortant de chez vous.
 » Je souhaite de tout mon cœur ,
 » que Dieu l'éclaire et qu'il le con-
 » duise dans la voie du salut. Il est
 » fort , il est bien constitué , il peut

» gagner sa vie par son travail, c'est
» le conseil que je lui donne. Puisse-
» t-il en profiter.

» Je suis, avec l'humilité la plus
profonde, votre très-soumis et
obéissant serviteur.

IGNACE HILLARION,
capucin indigne. »

Il est impossible de rendre l'impression que cette lettre produisit sur moi. Dans un instant, le tableau de la conduite perfide de ma belle-mère se déroula tout entier à mon imagination. Immobile d'étonnement, je restais les yeux attachés sur la lettre du capucin; je ne pouvais en nier l'existence : l'écriture m'en était connue. Je fus tiré de ma rêverie par le principal, qui ayant réuni mes effets dans mon petit porte-manteau, y ajouta le double louis plié dans la lettre du père Hillarion, me mit mon paquet sous le bras, me conduisit à la porte du collège, qu'il

ferma sur moi , sans me dire une parole , et me laissant réfléchir à mon aise sur cette singulière et triste aventure.

CHAPITRE IV.

Je retourne au château de mon père. — De l'accueil qu'on m'y fait. — Rencontre imprévue.

IL est des circonstances dans la vie , où l'on fait plus de réflexions dans l'espace de quelques minutes , que l'on n'en avait fait dans le cours de plusieurs années. Assis sur une grosse pierre à quelques pas du collège , mon petit porte-manteau à mes pieds , je pensais tristement à ce que j'allais devenir , seul , sans appui , sans protecteur , sans aucun être dans l'univers qui daignât s'intéresser à mon sort. L'avenir m'effrayait , cet avenir qui naguères s'offrait à moi sous

un aspect si riant. C'est alors que le souvenir de mon père et celui de ma tendre mère s'offrirent à ma mémoire. Je sentis vivement leur perte, et je pleurai amèrement. Pleurer, ne remédie à rien, et le chagrin dans le malheur est la plus insignifiante des ressources. Sans me faire ce raisonnement, j'en vins au résultat ; je m'essuyai les yeux, je pris ma valise et marchai à grands pas sur la route d'Amboise. Je suis l'enfant de mon père, dis-je, avec résolution, j'ai des droits à son héritage : allons trouver ma belle-mère, elle m'a trop aimé, pour me chasser comme un inconnu, pour me repousser comme un pauvre importun. Je ne lui demanderai pas le partage de ces grands biens, qu'elle destine à son fils, j'obtiendrai de sa pitié qu'elle m'offre les moyens d'entrer au service. Ma naissance, mon nom m'y feront recevoir avec empressement. Je serai d'abord capitaine, c'est bien le moin-

dré grade qu'on puisse donner à un marquis. J'arrive à mon régiment, on livre une bataille, je me distingue, je suis fait colonel. Les ennemis, malgré leur défaite, se rallient, nos troupes plient à leur tour, notre général est tué; j'ose commander à sa place; je fais des dispositions si savantes, j'enflamme d'une telle sorte nos soldats, qu'ils se précipitent à ma suite dans les rangs des Impériaux. Je culbute, je renverse tout, je fais l'Empereur prisonnier; le roi qui me doit sa couronne, m'offre sa fille en mariage; elle est belle, je l'épouse, le roi meurt, et je règne à mon tour. — Le lecteur trouvera peut-être une ressemblance entre ce rêve d'un homme éveillé, et celui du principal personnage de la comédie des Châteaux en Espagne. Cette pièce n'était pas faite alors. Je n'aurai pas l'amour-propre de dire que les beaux esprits se rencontrent : cela prouve que dans son charmant ouvrage, l'es-

timable, l'ingénieux Colin d'Harleville a su peindre la nature. Molière a dit d'avance ce que diront les avarés et les hypocrites des races futures, il n'a même fait que répéter ce que ceux qu'il a peints avaient dit avant lui. Au reste, quoi qu'on en pense, il n'est pas moins vrai que j'arrangeai dans ma tête le roman de la fortune brillante, que je croyais m'être destinée. Pendant ce beau monologue intérieur, je marchais la tête haute, j'avancais sans regarder ni à droite ni à gauche, dédaignant de rendre à quelques villageois les saluts qu'ils me faisaient. Cependant ma majesté s'apercevant qu'elle avait faim, j'entrai dans une auberge, où j'ordonnai qu'on me servît. A peine daigna-t-on s'apercevoir de moi ; j'allais me fâcher, lorsque je réfléchis que je n'étais pas encore souverain ; mais je me promis bien, quand je le serais, de faire repentir l'aubergiste de son incivilité à mon

égard. Modeste encore par nécessité, je fis marché avec un voiturier qui s'en retournait à vide, pour me conduire à Amboise. J'étais las de la route que j'avais faite, et assis les jambes pendantes, au milieu de la longue charette qui me cahottait comme un homme ordinaire, je ne me départis point de mes projets de grandeur. Je sentis plus que jamais qu'il était désagréable d'être pauvre et surtout en voyage. Une averse qui survint et dont je ne perdis pas une goutte, me rappela que j'étais plus commodément autrefois dans la berline bien suspendue, que j'avais à mes ordres dans la maison de mon père. Il ne m'était jamais venu dans l'idée de plaindre ni les pauvres piétons qui se lassent en barbottant dans la boue, ni les malheureux qui, dans une voiture comme celle où j'étais alors, sont exposés à toutes les intempéries des saisons, aux injures du chaud, du froid, de la pluie et

du vent. Pour la première fois, j'éprouvai de la sensibilité pour les peines des autres, en pensant à la mienne. L'eau dont j'étais trempé, avait calmé l'effervescence de mon imagination, je retombais dans les premières réflexions que j'avais faites en sortant du collège ; et la phrase peu consolante du père Hillarion, *il est fort, il est bien constitué, il peut gagner sa vie par son travail*, retentissait toujours à mon oreille, avec les intonations désagréables que lui avait données le lecteur. Je ne me sentais aucune disposition à suivre le conseil salutaire du capucin. D'ailleurs, à quoi étais-je propre ? je ne savais que chasser, un peu monter à cheval, racler du violon, courtiser les jolies femmes-de-chambre de ma belle-mère, et je comprenais fort bien que tous ces talents ne me fourniraient pas les moyens de me procurer toutes mes aises, que j'aimais cependant comme un enfant

gâté. Je n'avais jamais rien fait , je n'avais jamais voulu rien faire ; je savais que je serais riche , qu'avec de la fortune on peut se dispenser d'instruction , de talens , de connaissances et de toutes ces niaiseries indignes d'un gentilhomme , et surtout d'un marquis. Telle était la morale que me prêchait sans cesse ma belle-mère , et cette morale était fort de mon goût.

Un voyage avec un roulier qui fume et jure , en hâtant ses chevaux , est peu intéressant à décrire ; je me bornerai donc à dire que nous nous quittâmes à Amboise , lui pour aller à la Rochelle , charger je ne sais quoi , moi pour aller , à pied , à ma destination.

Il était trois heures après midi quand j'arrivai , excédé de fatigue et couvert de sueur et de poussière , à la grille du château de mon père. J'y sonnai ; un laquais inconnu se présenta. Ma tournure n'était pas imposante ; mon porte-manteau était

attaché en sautoir, de l'épaule droite à la hanche gauche, mon habit était en désordre, mes pieds poudreux, et mes cheveux détachés. — Que voulez-vous, me dit-il d'un ton brusque?..... Cette espèce d'homme, sans pitié et sans commisération, ressemble à ces animaux domestiques qui veillent à la garde de nos maisons, et qui aboient après tous ceux qui portent les livrées de la misère. Son accueil me déconcerta. — Qui demandez-vous, reprit-il avec un ton plus dur encore? — Madame la marquise du Sabrant. — Elle ne demeure plus ici, ce château n'est plus à elle. — Ah, ciel! Eh! quel en est le propriétaire? — Nous. — Qui, vous? — Eh! parbleu! mon maître, qui l'a bien payé. — Savez-vous, monsieur, ce qu'est devenu madame la marquise? — Oh! j'ai bien le temps de vous raconter cette histoire! on m'attend à l'office; je vais dîner; adieu..... Et il me poussa la grille

sur le corps avec tant de rudesse, que je fus tomber à quatre pas en arrière, dans une mare d'eau bourbeuse et puante. Qui m'aurait dit, quelques mois auparavant, que je serais ainsi reçu à la porte de cette maison, où je n'entrais jamais sans être attendu, sans être accueilli par tous ceux qui l'habitaient, sans voler en entrant dans les bras de mon père, dans ceux de son épouse, qui me reprochaient quelques heures d'absence, qui me plaignaient des fatigues qu'avait pu me causer une course à cheval, qui me comblaient d'amitié, de caresses, et me conduisaient à un repas splendide, où l'on étudiait mes goûts, où l'on prévenait mes desirs ?

Je me relevai, la rage dans l'ame, du cloaque infect où j'étais tombé. Je jetai les yeux, en soupirant, sur la croisée de ma chambre. Un jeune homme y était avec une jeune personne ; ils me regardaient sans me

voir. C'est ainsi que j'avais souvent fixé de malheureux passans, qui me tendaient la main ; je m'éloignais pour ne pas entendre leurs plaintes qui m'importunaient. J'étais trop fier pour m'humilier devant des inconnus ; je ne sentis que la honte de paraître ainsi à leurs regards, et je m'éloignai, en prenant un chemin creux et solitaire qui me conduisait sur les bords de la Loire. Je m'assis sur la rive ; je regardais couler l'eau. J'eus envie de me précipiter dans la rivière. Dans quelques minutes, disais-je, mon sort sera terminé. Plusieurs fois je me penchai le corps en avant ; je n'eus point le courage d'exécuter mon projet. Si le mendiant, couvert de haillons et de plaies, dans la décrépitude de l'âge, isolé sur la terre, traînant son corps chancelant sur deux béquilles qui le supportent avec peine, souffrant encore le froid, la faim, toutes les intempéries des saisons, s'exposant chaque

jour aux rebuts , aux mépris , aux dégoûts qu'il inspire , peut redouter l'instant de sa destruction , est-il étonnant qu'un jeune homme , qui n'a point encore atteint sa seizième année , dont l'imagination active embellit pour lui , dans un instant , l'avenir de ses plus brillantes chimères ; est-il étonnant , dis-je , que l'amour de la vie dissipe rapidement les idées sombres qui l'affectent ? Je l'ai éprouvé , et bien d'autres sans doute l'ont éprouvé comme moi : on a toujours assez de force pour supporter le mal physique ; il n'y a que les peines de l'ame , les chagrins du cœur qui nous trouvent sans défense. L'homme ruiné se dégrade , il traîne le fardeau de son existence. L'ambitieux trompé , l'amant au désespoir surtout , ou l'amante trahie , sont presque seuls capables d'offrir ces terribles exemples de l'abandon de l'amour de soi-même.

Je quittai machinalement mon

habit , je le lavai dans la rivière , je l'étendis sur l'herbe pour le faire sécher , je mis un peu d'ordre dans ma coiffure , je changeai de linge ; enfin , le soin que je pris de ma toilette , annonçait que le sentiment de l'amour - propre s'était réveillé en moi , avec celui de l'amour de la vie. Que ferai-je , me disais-je ? où irai-je ? Je vais retourner au village ; j'interrogerai les habitans ; je saurai ce qu'est devenue ma belle - mère. J'irai à Amboise ; je verrai le père Hillarion ; je le prierai , je le supplierai , je lui parlerai au nom de ce Dieu de miséricorde qu'il cite toujours , de ce Dieu qui veut que l'on pardonne ; il intercédéra pour moi auprès de sa pénitente ; il m'aidera à fléchir son courroux ; il ne me refusera pas ses secours ; je ne lui ai pas fait assez de mal pour qu'il me haisse. Je l'ai plaisanté quelquefois ; je lui ai fait des malices , des espiégleries : les torts d'un enfant

s'excusent ; je le convaincrâi de l'envie que j'ai de réparer mes inconséquences. S'il se refuse à mes prières , je le menacerai , je le tuerai , et je me poignarderai après. C'était toujours en marchant que je formais mes projets , dont l'exécution me paraissait facile. Il semble que le mouvement donne plus d'activité à l'imagination. J'avais eu tort , ajoutais-je , de vouloir me noyer ; j'aurai tout le tems de mourir , quand j'aurai perdu l'espoir qui me reste , et je mourrai du moins en me vengeant de mon plus cruel ennemi.

Le soleil brillait encore sur l'horizon ; j'étais à cent pas du village , lorsque je vis venir à moi une jeune personne , dont le souvenir n'était pas effacé de ma mémoire. Nous nous reconnûmes d'abord , et nous courûmes dans les bras l'un de l'autre , avant de nous être dit un mot. Le lecteur a déjà deviné qui était cette jeune personne , qui m'abordait d'une

façon si familière ; il ne doute point que ce ne soit une des femmes-de-chambre de ma belle-mère , et il ne se trompe pas. Elle se nommait Louissette. Une tournure svelte , un minois agaçant , une bouche de rose , qui ne s'ouvrait que pour laisser voir deux rangs de perles d'une blancheur à éblouir , des formes séduisantes , un regard provocateur , tout en elle inspirait la volupté ; naïve et sensible , elle était née pour faire le bonheur d'un galant homme. Elle m'avait tendrement aimé ; je ne l'avais trouvée que jolie. La beauté n'avait encore d'empire que sur mes sens , mon cœur était muet en sa présence. L'aspect de Louissette réveilla mes desirs ; je voulus l'entraîner loin de la grande route ; elle me força de la suivre dans un chemin découvert. — Ecoutez-moi donc , me dit-elle , en prenant un ton presque sévère. — Que veux-tu me dire ? — Dans quel état vous vois-je ? A pied ,

un paquet sur le dos ! que venez-vous chercher dans ce village ? — Toi , Louisette. — Non , répondit-elle en soupirant , ce n'est pas moi ; on ne cherche point celle qu'on a oubliée. Ce n'est pas un reproche que je vous adresse ; je serais moins heureuse que je ne le suis , si je n'étais pas certaine que depuis long-tems vous ne pensiez plus à moi..... Elle disait la vérité ; je ne savais pas mentir encore avec effronterie ; je me tus. Après un moment de silence , j'ajoutai : — Je venais ici pour me présenter aux yeux de ma belle-mère , pour rentrer en grâce auprès d'elle , pour retrouver cette tendresse qui fit long-tems mon bonheur , cette tendresse que je n'ai pas mérité de perdre. — Pauvre enfant , qu'allez - vous devenir ? — M'a - t - elle abandonné sans retour ? — J'ai tout lieu de le craindre. Elle a vendu les biens qu'elle tenait de votre père , dont il l'avait laissée libre de disposer , et depuis

huit jours elle a disparu avec le père Hillarion. — Avec le père Hillarion ? — Oui, avec ce moine hypocrite. A dix lieues d'ici, il a quitté son froc, pour prendre le costume d'un homme du monde. J'ai su cette dernière circonstance de mon mari, qui l'a reconnu à une poste où ils changeaient de chevaux. — De ton mari?... Vous êtes mariée ? — Je suis adorée d'un honnête homme ; il ignore mes erreurs ; je parviendrai, peut-être, à les oublier moi-même, ou du moins à les réparer, en me rendant digne des tendres soins dont il m'accable. — Vous êtes heureuse ? — Je l'étais il n'y a qu'un moment. — Est-ce moi qui trouble votre félicité ? — Oui ; je vous vois malheureux, et pour toujours peut-être ! — Hélas ! — Vous pleurez, Fanfan. Pardon, si je vous donne encore un nom qui me fut autrefois bien cher. — Il me rappelle un tems qu'il faut bannir de ma mémoire. J'étais riche alors ; il ne me

reste plus rien que mon désespoir et mes larmes ! — Vos amis , ne les comptez - vous pour rien ? — Vous êtes le seul être qui s'intéresse à moi. — Vous êtes jeune , la nature vous a comblé de ses dons , d'autres pourront vous être plus utiles que la pauvre Louissette. Permettez-lui de vous restituer les bienfaits qu'elle tient de votre générosité , que vous la forçâtes d'accepter , lorsque ce n'était que votre cœur qu'elle ambitionnait. — Je ne t'ai rien donné. — Pardonnez - moi : voilà de l'or dans cette bourse ; il vient de vous cet or ; je le conservais comme un don de l'a.... Elle balbutia le mot d'amour , et se reprit , en disant plus haut : comme un don de l'amitié ; il faut que je m'en défasse absolument. Si vous le refusez , je le jeterai sur la grande route : sa possession me fait mal ; elle me rend injuste , coupable peut-être. — Il peut servir à vos besoins. — Jen'en éprouve aucuns. Mon

mari a de la fortune , plus qu'il n'en faut pour contenter les fantaisies d'une petite villageoise sans ambition. En m'épousant , il était convaincu que je n'avais rien ; il goûtait la douceur d'enrichir celle qu'il aimait. S'il me voyait cet or , si je l'employais à des emplètes , dont je ne pourrais lui dérober la connaissance , cela lui donnerait des soupçons qui feraient le malheur de sa vie. Il est si honnête homme , les attentions qu'il a pour moi sont si délicates , que je dois éviter tout ce qui troublerait la douce sécurité de son ame. Ce qui m'est inutile , ce qui m'est à charge , ce que je ne puis conserver sans crime , peut vous fournir les moyens de courir après les lâches ravisseurs de votre fortune. Tâchez de les découvrir ; adressez-vous alors à quelques-uns de ces hommes éloquens , dont le devoir est de protéger le faible qu'on opprime. Les lois viendront à votre secours ; et si votre héritage ne vous

est pas restitué en entier , au moins cette portion , dont un père irrité ne peut priver le fils même coupable , et vous ne le fûtes jamais , cette portion vous sera rendue , et vous mettra au-dessus de la misère , souvent , hélas ! l'écueil de la vertu..... Je l'écoutais avec admiration , avec attendrissement. Elle mit dans ma poche une bourse qui contenait à-peu-près cent louis. Je n'osai pas l'en retirer. Tout en parlant , nous avons rejoint la grande route. Elle voit venir une voiture publique , occupée par un jeune homme seul , que conduisait un cocher , qui était descendu de son siège. — Pourriez-vous , dit-elle au cocher , donner une place à ce jeune homme , qui veut aller coucher à Amboise. — Volontiers.... — Embrassez - moi , dit-elle , rendez-vous à Paris , et souvenez-vous de Louissette , qui ne vous oubliera jamais..... Je montai dans la voiture sans dire une parole ; les larmes me

suffoquaient. J'étais désespéré de la quitter si vite ; j'aurais voulu , dans cet instant , passer ma vie auprès d'elle. J'étais pénétré de l'action qu'elle venait de faire , et je lui voulais du mal de s'être mariée. Voilà le cœur de l'homme ; jaloux quelquefois sans amour , il est fâché qu'un autre jouisse d'un bien qu'il a dédaigné. Je n'avais aucune idée de ce que l'on nomme vertu , délicatesse. Louissette infidelle à son époux , Louissette avec des principes moins austères , m'aurait plu davantage. Je ne m'étais pas séparé d'elle , depuis un quart-d'heure , qu'il me prenait envie de revenir au village qu'elle habitait , de l'épier , d'abuser de mon ascendant sur elle , de la faire manquer à ses devoirs , pour satisfaire un instant de caprice.

CHAPITRE V.

Quel était le jeune homme qui était dans la voiture publique.

LE jeune homme , à côté de qui j'avais pris place , gardait le silence ; mais ce silence était une preuve de son honnêteté. Je voyais dans ses regards pleins d'expression , que je lui inspirais un intérêt dont il ne cherchait point à se défendre. Il paraissait me dire : Vous avez des chagrins , ouvrez-moi votre cœur , le mien est sensible , il compâtra aux peines que vous éprouvez. Je le regardais sans parler ; j'avais besoin d'épancher mon ame , et je commençai l'entretien par une réflexion que je laissai échapper , sans la lui adresser directement. — Hélas ! dis-je , que le spectacle de la nature est enchanteur pour les cœurs heureux ! — Quand l'ame est exempte de remords , me

répondit-il, quand ce témoin secret ne nous reproche rien, pourquoi ne pas se livrer au charme qu'inspirent les objets qui nous environnent ? Regardez ce soleil, qui dore ces côtes qu'il a fertilisés ; voyez ce fleuve majestueux qui porte dans les villes les trésors de la campagne, entendez les chants des laboureurs qui regagnent leur chaumière, et qui semblent rendre grâce à l'être inconnu qui créa l'univers. Tout atteste et ses bienfaits et sa puissance ; le méchant qui le méconnaît, qui ne l'admire point dans ses ouvrages, qui croit que tout fut produit par un aveugle destin, éprouve le vide le plus effrayant, lorsque ses sens flétris ne sont plus réveillés par ses jouissances mensongères. L'homme de bien, dans l'infortune, tourne ses regards vers le ciel, il les reporte sur la terre, tout l'avertit qu'il ne l'habitera pas toujours : un instinct secret semble lui dire que cette ame qui souffre, fut
crée

créée pour une félicité qu'il ne peut pas se peindre, que ses vagues desius lui indiquent et pressentent pourtant, il se sent consolé, il n'est plus malheureux. Jeune homme, ajouta-t-il, en me prenant la main, en vous voyant j'ai senti la douce pitié qu'inspire à toute ame honnête le spectacle d'un être intéressant que l'on voit dans la douleur. Les larmes de la jeunesse touchent, j'en ai versé aussi, les vôtres m'ont fait de la peine; puissiez-vous n'en jamais répandre d'aussi amères que moi. — Ah! vous n'êtes pas aussi à plaindre que je le suis; il vous reste peut-être l'espérance, et moi je n'en ai plus. — Celle que vous aimez vous a donc été ravie pour toujours?... — Cette réplique qu'il me fit avec vivacité et sentiment m'étonna; je restai quelque tems sans répondre; je n'avais jamais connu d'amour, j'ignorais encore combien sont poignans et terribles les tourmens d'un cœur sensible à qui l'on

arrache l'objet de tous ses vœux , l'amante qu'il idolâtre , l'ame enfin de sa vie. Je crus le convaincre que j'étais le jeune homme le plus malheureux qui existât , en lui racontant mes aventures. Il m'écoutait sans rien dire ; l'action de Louissette parut l'affecter. — Bonne Louissette , dit-il , tu méritais un autre sort !..... Je crus entendre qu'il avait ajouté à voix basse : et un autre amant. Je le fixai , il le remarqua. — Vous êtes à plaindre , reprit-il , plus que vous ne le pensez peut-être. — Connaissez - vous ma belle-mère ? — Non. — Ne dois-je jamais la retrouver ? — Je l'ignore. — Quel autre malheur ai-je donc à redouter ? — Votre belle-mère vous a peut-être fait un tort irréparable ? — Elle me ravit toute ma fortune. — Nous ne nous entendons pas , elle a négligé votre cœur , vous êtes fort avancé pour votre âge. Vous l'êtes trop peut-être ; les impressions que l'on vous a fait prendre seront diffi-

ciles à effacer. Puissiez-vous tomber dans les mains d'un guide sûr qui vous éclaire. Tout va dépendre des premiers pas que vous ferez dans le monde. Vous regrettez votre fortune ; il est possible que sa perte fasse plus pour votre bonheur qu'une l'eût fait sa possession. Vous allez entrer dans une carrière nouvelle pour vous, le travail est désormais votre unique ressource. Forcé d'acquérir des connaissances utiles, de mériter l'estime et la bienveillance de tout le monde ; vous finirez peut-être par acquérir la vôtre, et c'est un bien que vous saurez apprécier un jour. Les ressources qui vous restent, que vous tenez des mains de la tendre Louissette, sont suffisantes pour vous faire embrasser une profession honorable et lucrative. Je puis vous fournir les moyens d'entrer dans une maison de commerce. J'ai un de mes amis à Orléans, qui, à ma recommandation, voudra bien se charger de vous.

J'ai acquis quelques connaissances dans cette partie , je me ferai un plaisir de vous instruire , de vous aider de mes faibles conseils ; et si j'arrache un jeune homme aimable à une perte infaillible , si je donne à la patrie un citoyen utile , je recueillerai le fruit le plus doux de ma sollicitude.... — Il y avait dans son accent et dans ses manières je ne sais quoi de si onctueux , de si persuasif , que sans lui répondre , je jetai mes deux bras autour de son cou ; il me serra dans les siens ; nous nous tînmes quelque tems embrassés. Il vit que j'avais les yeux humides. — Vous êtes sensible , me dit-il ; vous cédez facilement aux impressions que l'on vous donne , et je répons de vous pour l'avenir , si vous écoutez les avis des gens de bien , dont je prétends vous rapprocher , et si des méchans ne parviennent point à vous égärer de nouveau. Je dois aller incessamment à Paris , j'y ferai toutes les démarches qui pourront

me faire découvrir votre belle-mère. Si son séducteur et elle ont choisi cette grande ville pour leur asile, ils n'échapperont point à mes recherches. L'opulent vicieux n'y peut longtems demeurer inconnu. Alors dans la crainte d'un éclat, je saurai les forcer à vous rendre ce qu'ils ne peuvent vous retenir. S'ils se refusaient à un accommodement, que je tâcherais de vous rendre avantageux, je les traduirai devant les tribunaux. Jamais cause ne fut plus belle à défendre que la vôtre ; les hommes les plus éloquens se disputeront la gloire de l'embrasser, et le succès n'est pas douteux. Ne vous bercez point cependant d'un chimérique espoir. Vos cruels ennemis ont dû s'attendre que vous ne resteriez pas dans l'inaction, que vous trouveriez partout des protecteurs ; ils ont fui peut-être vers des climats lointains. C'est à vous, en attendant, à travailler à votre fortune : celle que l'on gagne honore,

lorsque l'on ne la doit qu'à des moyens honnêtes : un emploi sage du tems éloigne des distractions dangereuses. Pardonnez ce langage austère à un jeune inconnu , dont l'âge est si rapproché du vôtre. Elevé à l'école du malheur , j'ai de bonne heure senti la nécessité de m'instruire ; j'ai vaincu ce qu'on appelle l'adversité. Heureux si j'avais pu de même commander à mon cœur. Né dans la classe honorable et dédaignée des cultivateurs , ce tort du hasard , dont jamais je n'eus la faiblesse de rougir , ce tort pourtant m'a rendu le plus infortuné des hommes. Ce qui ajoute à ma peine , c'est qu'un être bien intéressant en fut la victime , et l'est peut-être encore.... — Ces derniers mots piquèrent ma curiosité ; je le priai de m'instruire de son sort , s'il ne me croyait pas indigne de sa confiance. — C'est un besoin pour moi , me répondit-il , d'épancher mes chagrins ; j'aime à

m'en entretenir. Mon histoire aura peu d'attraits pour vous , sans doute ; votre curiosité sera mal satisfaite ; mais je ne me refuse point à la contenter.

Je suis fils d'un laboureur des environs de Blois , que l'on nommait le père Sinval , et que sa probité , son caractère obligeant rendaient cher à tous ceux qui le connaissaient. Le pasteur de notre village , qui l'aimait beaucoup , et qui avait cru remarquer en moi quelques dispositions , se chargea de les développer. J'eus le malheur de faire des progrès rapides dans les sciences , pour lesquelles on me crut plutôt né que pour la profession de cultivateur. Mon père , consultant bien plus sa tendresse pour moi , que ses facultés , m'envoya pour finir mes études dans un des collèges les plus célèbres de Paris. J'y acquis quelque réputation parmi mes camarades ; mais ce qui me flatta plus que mes succès , ce fut

l'estime générale de mes jeunes amis et de mes professeurs. Je venais de terminer mon cours d'humanités, lorsque mon bon père me fut ravi à un âge où je ne devais pas craindre de le perdre. Sa mort fut affreuse, et bien peu méritée ; le feu du ciel tomba sur sa ferme au milieu de la nuit. L'incendie fut si rapide, que mon malheureux père fut consumé dans les flammes, à la vue de ses voisins qui accouraient de toutes parts pour voler à son secours. Ses bestiaux, son mobilier, tout ce qu'il possédait périt dans ce désastre. Le digne pasteur, qui m'avait élevé, m'apprit cette horrible catastrophe. Je le dis sans orgueil, je ne fus sensible qu'à la perte de l'auteur de mes jours ; j'aurais donné ma vie pour prolonger la sienne. Infortuné ! je n'étais pas là pour m'élancer au milieu des tourbillons d'un feu destructeur. Quel autre qu'un fils pouvait entreprendre sa délivrance ? Ah ! men-

cœur me le dit, je l'aurais sauvé, ou j'aurais du moins expiré dans ses bras. Je sortis du collège où je n'avais plus le moyen de rester. En vain l'on m'offrit de m'y garder sans pension, en me faisant jouir d'une bourse qui était vacante. Ma mère dans l'abandon réclamait mes soins et mes secours. Je ne cherchai point à la consoler, je pleurai avec elle. Les connaissances que j'avais acquises m'étaient inutiles pour la faire exister. L'honnête curé l'avait recueillie dans son presbytère ; mais ce bon curé n'était pas riche, sa bienfaisance allait souvent plus loin que ses moyens ne le lui permettaient. Il se dépouillait de tout pour les pauvres dont il était et le père et l'appui. Dans l'intention de cesser de lui être à charge, car je logeais aussi chez lui, je fus trouver un fermier, ami de mon père, qui m'avait témoigné de l'intérêt dans mon enfance. Je lui offris d'entrer à son service ; je ne

lui cachai point le motif qui me déterminait à prendre ce parti. Il en fut touché ; il accueillit ma demande en me promettant de ne point exiger de moi des travaux au-dessus de mes forces. Il me promit aussi de recevoir ma mère , et d'avoir égard à son âge et à ses infirmités ; mais mon respectable protecteur , à qui j'étais devenu plus cher depuis mon infortune , qui s'était occupé de mon sort sans m'en prévenir , m'annonça qu'il avait disposé de moi en me plaçant chez un honnête négociant , qui s'offrait de m'instruire , et à qui mes talens pouvaient être utiles. Ce généreux ami me déclara en même tems qu'il ne prétendait point se séparer de ma mère , qu'il la regardait comme une sœur tendre et chérie , que le ciel lui avait envoyée pour le consoler dans sa vieillesse.

Je vins me fixer à Orléans , chez M. Duplant , auquel je suis attaché depuis cette époque. Grace à ses

soins, je fus bientôt au fait du commerce. J'employai le peu d'intelligence que m'avait donné la nature, et tout le zèle dont j'étais capable à le secondet dans ses travaux. Il m'a depuis long-tems associé à ses bénéfices, je suis en état de fournir aux besoins de ma tendre mère, et si l'aisance donnait le bonheur, je n'aurais rien à désirer.

Un soir je me promenais sur les bords de la Loire, et je regardais les nombreux bateaux qui descendent continuellement, en suivant le cours de cette rivière; un gros coche, attelé de plusieurs chevaux, la remontait. La corde qui servait à le tirer, était cachée dans l'eau, les chevaux font un effort, et la corde, en se relevant par une secousse rapide, fait chavirer un batelet, dans lequel étaient deux femmes. Le marinier, qui était bon nageur, en sauve une, le courant emportait l'autre, les spectateurs poussaient des cris lamenta-

bles ; je me débarrassai de mon habit ; je me précipitai dans la rivière , je saisis cette infortunée par ses vêtemens , que l'on appercevait encore , et je la conduis à terre. Elle était sans connaissance ; je m'opposai aux soins cruellement officieux d'une populace ignorante ; je la déposai doucement sur le sable , je lui prodiguai ces secours si simples , et que le vulgaire ignore. Non , jamais joie n'égalait la mienne , lorsque je sentis sous ma main , qui le pressait , le premier battement de son cœur. Jusque-là je ne l'avais point fixée , c'était une malheureuse victime dont je déplorais le sort ; mais quand elle ouvrit ses beaux yeux , qu'ils s'arrêtèrent sur les miens , ce fut moi seul qui fus à plaindre. Je fus saisi d'un frémissement involontaire ; hardi pour la sauver , je devins tremblant quand son danger n'existait plus. Elle était honteuse de l'état où elle se trouvait , en présence de tant de témoins , et

sur tout devant un jeune homme qui lui était inconnu, qui la serrait dans ses bras, qui avait presque encore ses lèvres collées sur les siennes, et qu'elle semblait accuser de témérité. Ses mains, bien faibles, me repoussaient, la pudeur colorait ses joues et ranimait ses sens. J'étais honteux, interdit; sa mère, qui avait repris toute sa connaissance depuis quelques minutes, interpréta ce qui se passait dans le cœur de sa fille. — Sophie, dit-elle, remerciez ce jeune homme; c'est votre libérateur. Il a exposé ses jours pour sauver les vôtres. Sophie, rassurée par la présence et les discours de sa mère, jeta sur moi un regard plein de douceur et de bienveillance. Ah! quelle était belle alors! quelle impression profonde ce regard produisit sur moi! jamais ce moment ne s'effacera de ma mémoire. Je l'ai vue depuis entourée de tout le prestige de la toilette, toujours enchanteresse, toujours adq-

nable ; mais elle avait , dans cet instant , un je ne sais quoi de si touchant , que l'homme le plus insensible aurait cessé de l'être. Le premier mouvement de l'amour que j'éprouvais lui prêtait ces charmes qui parlent à l'imagination encore plus qu'aux yeux. Il est des sensations uniques dans la vie , il est impossible de les éprouver deux fois.

Je vis arriver à toute bride un carrosse et plusieurs domestiques à la livrée du marquis de Bellecour. Cette livrée m'était connue. Instruits du triste accident arrivé à leurs maitresses , tous les gens de l'hôtel étaient accourus. Leurs transports de joie furent extrêmes , quand ils les trouvèrent hors de danger. Je remarquai avec un plaisir inexprimable , combien ils s'intéressaient à Sophie. On les porta l'une et l'autre à leur voiture , madame la marquise m'invita à y prendre place ; je les accompagnai jusqu'à leur hôtel. Elles

avaient besoin de changer de vêtements, de prendre du repos : ma présence ne pouvait qu'être importune, et je pris congé de ces dames. Madame la marquise me fit promettre de la venir voir, je n'aurais pas osé en demander la permission. Je crus appercevoir dans les yeux de Sophie, que l'invitation que sa mère m'avait faite, obtenait son aveu. Je fus reconduit chez moi ; je sortis de l'hôtel rempli de cette douce émotion, qu'inspire le plaisir d'avoir fait une action louable et agité par des sentimens qui étaient nouveaux pour moi, et dont je ne démêlais point encore la nature.

Le bruit de cette aventure s'était répandu dans toute la ville. En arrivant chez monsieur Duplant, je le trouvai sur sa porte, il m'attendait avec impatience, il m'embrassa en me félicitant sur mon courage et mon humanité. Je ne répondais rien, j'étais distrait et rêveur ; l'image de

Sophie m'occupait tout entier. Le moment où je l'avais vue rouvrir ses yeux à la lumière, où j'avais arrêté les miens sur des beautés que je ne contemplerai plus, le battement de son cœur que je croyais encore sentir, sa douce haleine que j'avais respirée, tout se retraçait à ma mémoire pour n'en jamais sortir. Ce qui m'entourait, n'existait plus pour moi, je n'existais moi-même que par la pensée. Ah ! qu'on me fit de mal en troublant cette rêverie enchantée !

Mes habits s'étaient séchés sur moi ; on m'avertit qu'il serait dangereux de négliger les précautions que la prudence exige. Je me retirai dans mon appartement, et la première chose que j'aurais dû faire en y entrant, fut précisément celle que j'oubliai. Je me repaissais de chimères, la réflexion les détruisait, et, pour la première fois, je rougis de n'être que le fils d'un simple labou-

reur, et de ne pouvoir suppléer à la naissance par l'éclat de la fortune. Je savais qu'elle a souvent rapproché les distances, qu'ont mises entre deux êtres aimans, les cruelles distinctions de la société.

On vint m'avertir de descendre pour souper. En quittant la chaise sur laquelle j'étais resté immobile, je sentis que mes membres avaient perdu leur flexibilité; j'éprouvai un grand mal de tête et un frisson considérable. La fièvre me prit: je me couchai.

Je ne me rappelle point que j'aie souffert pendant le tems que dura ma maladie; je n'avais qu'une idée, cette idée me charmait, et la douleur ne pouvait m'en distraire.

Inquiète de ne pas me voir revenir le lendemain, comme je l'avais promis, madame la marquise de Bellecour envoya un de ses gens pour savoir de mes nouvelles. L'aspect de ce domestique, la livrée qu'il

portait , le nom de Sophie qu'il prononça me tirèrent de ma létargie. Je n'avais pu répondre à toutes les questions que l'on m'avait faites : on ne me parlait que de moi ; mais on m'entretenait alors de Sophie et je recouvrai pour un moment la parole et toute ma raison. — Mon sort l'intéresse , dis - je au domestique ? — Vous méritez cet intérêt , vous vous êtes exposé pour elle. — Oh ! pas du tout , c'est moi qui lui dois le bonheur d'avoir pu lui être utile. — Elle sera bien fâchée quand elle apprendra quelle a été la suite de votre dévouement. — Dites - lui que je ne souffre point. — Pauvre jeune homme ! il a une fièvre brûlante qu'il a gagnée en volant au secours de ma jeune maîtresse , et il ne se plaint pas ! Ayez bien soin de lui , ajouta-t-il à ceux qui étaient autour de moi ; madame la marquise et sa fille seraient inconsolables , s'il lui arrivait un malheur..... — Il sortit , et je

retombai dans mes rêveries ; il fut impossible de m'arracher une parole.

Le lendemain , ces deux dames vinrent me rendre une visite , je ne les reconnus point , j'étais dans le délire. — Sauvez-là , m'écriais-je , elle échappe à mes tremblantes mains , les flots l'entraînent : les flots l'ont engloutie.... — Je faisais des efforts impuissans pour m'arracher des bras de ceux qui me retenaient. — Barbares ! leur disais-je , vous la laissez périr sans secours ! laissez-moi , du moins , laissez-moi , m'ensevelir dans les ondes. — La voilà , me disait madame la marquise de Bellecour , la voilà !.... — Les traits de Sophie me frappèrent ; je poussai un cri de joie. L'émotion était trop forte , je n'étais pas en état de la supporter , je m'évanouis ; on me crut mort dans le premier moment. — Ah ! c'est pour moi qu'il expire , dit Sophie , en pleurant. Hélas ! maman , pourquoi l'ai-je connu ? Je ne l'oublierai jamais....

— Sa bonne mère pleurait aussi ; elle me fit respirer un flacon de sels très-actifs , qu'elle portait sur elle ; mes esprits se ranimèrent. La fièvre était sur son déclin , mes sens plus calmes , j'étais faible ; mais plein de connaissance. Je fus pénétré des attentions de madame la marquise de Bellecour , de l'intérêt que me témoignait son adorable fille ; je les remerciai en termes respectueux. — Vivez pour vos amis , me dit la respectable mère de Sophie , pour vos amis qui vous sont attachés par les liens de la reconnaissance.

Cette visite fit plus pour mon rétablissement , que toutes celles des médecins ; je fus bientôt en état de la rendre , je reçus de ces dames l'accueil le plus flatteur et le plus amical. L'intimité la plus grande s'établit entre nous ; j'étais le seul homme qui fût admis chez elles , en l'absence du marquis de Bellecour , qui était alors en Flandres , à la tête

d'un régiment qu'il commandait, en qualité de colonel. J'adorais Sophie, sans le lui dire, sans même entrevoir dans l'avenir le moment où je l'oserais. Elle céda elle-même à l'amour, lorsqu'elle ne croyait céder qu'à la reconnaissance. J'avais pour elle ces attentions, ces soins délicats, que la décence approuve ; mais à qui le sentiment qui les dicte, donne une nuance qui n'échappe point à l'objet aimé, lorsqu'ils ont son aveu. Deux cœurs qui s'entendent ont un langage particulier, qui, pour être expressif, n'a pas besoin du secours de la parole.

Monsieur le marquis de Bellecour, que l'on attendait depuis long-tems, arriva de sa garnison. Il était instruit du danger que sa fille avait couru ; il savait que j'étais son libérateur : il ne fut point surpris de mes fréquentes visites ; j'en reçus un accueil distingué. Il m'offrit sa protection et l'avance d'une somme con-

sidérable, pour former un établissement avantageux ; il ne fixait point de terme pour le remboursement : c'était un don qu'il voulait me faire, il évitait de lui en donner l'apparence. Je devinai son intention ; et je n'en fus que plus sensible à son procédé. C'eût été vendre mes faibles services, c'eût été m'enlever tout le plaisir que je goûtais d'avoir mérité l'estime de cette famille respectable ; je lui fis accepter mes refus, sans blesser son orgueil. Je lui fis part de ma position, je le convainquis que je n'éprouvais aucun besoin, que ma fortune était assurée, qu'elle était même au-dessus de mon ambition. Ma délicatesse le flatta, il ne m'en témoigna que plus d'égards. — Vous ne refuserez pas au moins mon amitié, me dit-il, en me tendant la main. Je la baisai, il la retira doucement en me serrant avec affection dans ses bras ; il ajouta. — Pourquoi faut-il qu'un obstacle invincible,

s'oppose à ce que je vous offre une récompense que vous n'auriez point refusée peut-être ? Je vous dois la vie de ma fille ; si vous étiez né dans une autre condition , si vous étiez mon égal , fussiez-vous même sans fortune , je vous l'aurais donnée. Vous êtes généreux et sensible , vous auriez fait son bonheur. — Je ne rougis point de ma naissance. — C'est un tort que les préjugés n'excusent point. — Fusses-je né sur le trône , j'aurais également volé au secours de l'être faible , que j'aurais vu luttant contre une mort certaine. L'humanité parlait , j'ai entendu sa voix ; tout autre l'eût entendue de même ; une action aussi simple , porte sa récompense avec elle. Né votre égal , je n'aurais point voulu devoir la main de mademoiselle Sophie , à un hasard heureux sans doute : c'est d'elle seule que j'eusse voulu l'obtenir. Je me suis rendu justice , je sais ce que je suis , je sais ce que vous êtes , je

sais me soumettre aux conventions de la société. Votre fille est faite pour mériter l'hommage de tous les hommes qui seront sensibles à la réunion touchante des vertus et de la beauté. Il est possible que je ne l'aie pas vue avec indifférence, nos penchans ne dépendent pas de nous ; mais un honnête homme est toujours le maître de renfermer ses sentimens, et les miens m'ont paru jusqu'à ce jour, que comme un tribut du respect et de l'admiration que j'ai pour elle....

— Le ton avec lequel je prononçai ce discours, trahissait malgré moi le secret de mon cœur. J'étais animé, mon œil était humide ; le marquis m'avait parlé de Sophie, il avait touché la fibre sensible de mon ame ; je cherchais à me mentir à moi-même : je ne pouvais pas en imposer aux autres. Monsieur de Bellecour était trop clairvoyant pour ne pas deviner ce qui se passait en moi ; il crut peut-être me rendre service en m'ôtant

un

un espoir inutile. — Je vais, me dit-il, vous parler avec plus de franchise encore ; le mariage de ma fille est arrêté, je l'unis à un galant homme, qui a toute mon estime et toute mon amitié, et je crois que vous êtes assez généreux, pour apprendre avec satisfaction, que ses jours que vous avez conservés sont destinés au bonheur. — Je pâlis, mes genoux furent sur le point de se dérober sous moi ; je fis un effort, j'imposai silence à la douleur qui allait éclater, et je parvins à appeler le sourire sur mes lèvres, quand la mort était dans mon ame. Je n'aurais pas long-tems soutenu cette situation pénible ; je balbutiai quelques mots de félicitation : je pris congé du marquis, pour aller m'enfermer dans ma chambre et me livrer sans témoins à tout mon désespoir.

Ah ! combien j'éprouvai que la raison est impuissante contre l'amour ! je m'exhalai en plaintes et en reproches contre le marquis, j'osai

l'accuser de tyrannie : je maudis ces préjugés chimériques, ces traités bisarres de l'orgueil en démence. — J'ai sauvé sa fille, disais-je, elle m'appartient par les droits de la nature, par ceux de l'amour peut-être, et l'on va la donner à un autre qui n'a rien fait pour elle, qu'elle haïra sans doute ! Eh ! pourquoi la lui donne-t-on ? parce qu'il est issu de je ne sais quel aventurier, qui osa tracer une ligne de démarcation entre un autre homme et lui. Lui ? qui ne fut peut-être qu'un brigand heureux, et dont le titre qui le rendit si vain, fut un outrage à la nature, le prix de la bassesse, ou celui des forfaits.... — C'est ainsi que l'on est injuste quand on prononce avec prévention. Que la nuit qui survint me parut longue et cruelle ! enfin des larmes humectèrent ma paupière, et mes yeux fatigués se fermèrent. Le sommeil calma mon effervescence. Rendu à moi-même, je n'accusai plus le

naïfquis, il m'avait tenu le langage d'un honnête homme lié par des engagements antérieurs. Savait-il d'ailleurs, si sa fille m'aimait? le savais-je moi-même? m'avait-elle dit un mot qui pût me faire soupçonner qu'elle partageait mes sentimens? Plus sage que moi, elle savait ce qu'elle devait à ses parens, ce qu'elle se devait à elle-même. Qui étais-je, pour lui plaire? parce que je l'aimais, devait-elle m'aimer? dans les rêves d'un espoir insensé, n'avais-je point attribué à un sentiment plus tendre, ce qui n'était que l'effet de la reconnaissance qu'elle croyait me devoir?

Je pris la ferme résolution de vaincre ce que je nommais ma faiblesse, de ne plus revoir un objet dangereux pour mon repos. J'éprouvai une sorte d'orgueil à combattre mon penchant, à lui disputer au moins la victoire, si je n'en triomphais point. — Sophie, disais-je, soupçonnera tout ce qu'il va m'en

coûter pour me priver de sa vue, elle m'en estimera davantage ; mais si elle me croyait capable de l'oublier, si elle allait m'oublier à son tour?..... Ah ! si elle pouvait être instruite des sentimens qui m'agitent, de mes combats douloureux, j'obtiendrais au moins sa pitié. La pitié de ce qu'on aime verse un baume consolateur dans les plaies d'un cœur passionné. Fidèle à ce que je m'étais promis, je n'allais plus dans la maison du marquis de Bellecour ; mais entraîné par l'amour qui me consumait, j'errais la nuit autour de l'enceinte qui renfermait mon amante ; je passais des heures entières sous ses fenêtres. — Elle est là, disais-je, elle goûte les douceurs d'un sommeil innocent et paisible. Dors, intéressante créature ! je t'aime assez pour souhaiter que tu ne partages point les tourmens qui me dévorent ; et cependant je mourrais à l'instant même, si je ne me repaissais pas de l'idée

que la mienne t'occupe quelquefois.

Une nuit, les éclairs sillonnaient la nue; l'atmosphère était enflammé, la chaleur étouffante. Sophie ouvre sa croisée pour respirer le frais.

A la lueur rapide des feux du ciel, je pus distinguer tous les traits de son visage; il me semblait y voir l'impression de la plus tendre mélancolie. Je desirais et je craignais qu'elle ne m'aperçût; j'aurais voulu lui parler, l'instruire des motifs qui me faisaient fuir sa présence: un sentiment délicat me retenait. Je me cachai derrière une voiture qui se trouvait là par hasard, et les yeux fixés sur la croisée, j'attendais avec impatience le retour fréquent d'une clarté passagère, dont mes vœux impuissans ne pouvaient prolonger la durée.

Sophie prend sa guitare, prélude, et chante, à demi-voix, une romance qui m'était inconnue, et qu'elle composait sans doute en la chantant. Ses vers n'ont point cette tournure élé-

gante que l'art sait donner aux productions de l'esprit ; ils partaient, tout faits, de son cœur ; ils allaient jusqu'au mien. Voici deux couplets qui lui échappèrent ; je ne les ai entendus qu'une fois, mais je ne les oublierai de ma vie.

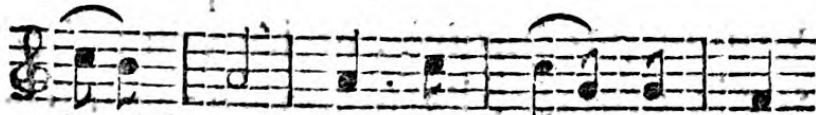
Andantino espressivo.



Tout re - - pose dans



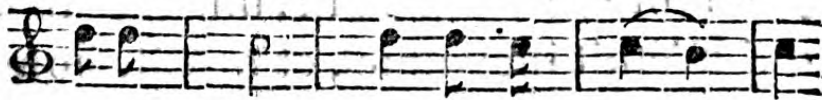
la na - - tu - re, la tendre a - - mante veille



hélas ! et l'au - - teur des maux



qu'elle endure, est loin d'elle et ne



l'entend pas. Que t'ai - je fait quel

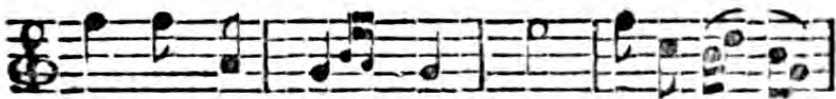
DE MON PÈRE. 103



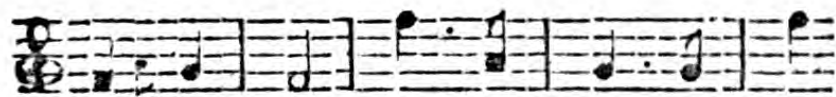
est mon crime, qui te force à



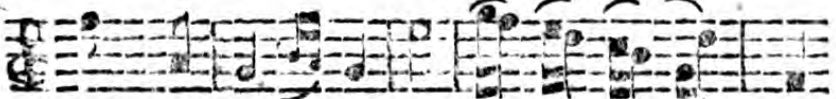
m'abandonner? Quand c'est moi qui



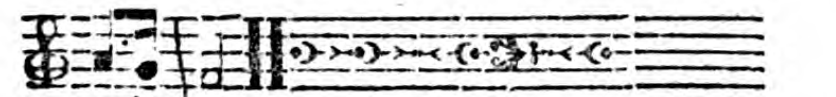
suis ta vic-ti-me, c'est moi qui voudrais



par--donner, quand c'est moi qui suis



ta vic-ti-me, c'est moi qui voudrais par-



don-ner.

Ta bouche ne m'a pas dit j'aime;
 Mais tes yeux me l'ont dit cent fois.
 Ah! lorsque l'amour est extrême,
 On n'a pas besoin de la voix.
 Si je devais être trahie,
 Pourquoi vins-tu me secourir?
 Ne m'as-tu donc sauvé la vie,
 Ingrat! que pour me la ravir? (*bis*)

Il m'était impossible de croire que cette romance ne fût pas son ouvrage. Le second couplet était trop analogue à notre aventure pour m'y méprendre. J'étais aimé, sa bouche venait de m'en instruire ; mais elle doutait de ma foi. Ses reproches si doux me pénétrèrent ; j'oubliai mes sermens de ne plus lui parler, et je chantai, sur le même air, les rimes suivantes :

Lindor sans nom, aimait Silvie,
 Un père fier les désunit ;
 Lindor jure de fuir sa mie ;
 Mais souvent il chantait la nuit :
 O toi ! que j'aime pour la vie,
 Toi qui causeras mon trépas ;
 Si l'honneur veut que je le fuie,
 Plains-moi, mais ne m'accuse pas. (*bis.*)

J'achevais à peine de chanter ce couplet, que je me sens saisir par le bras. — Suivez-moi, me dit-on, en m'entraînant avec violence..... Je repousse mon agresseur. — Qui êtes-vous, répons-je?.... Sophie, qui avait

reconnu la voix de son père, pousse un cri, et disparaît. J'avais également reconnu le marquis à sa seconde interpellation. Tremblant, je me laissai conduire, comme si j'avais commis un crime. Hélas ! j'en avais commis un bien grand ! je l'avais irrité contre la malheureuse et tendre Sophie. — Jeune homme, me dit-il, quand nous nous fûmes éloignés, je vous avais cru honnête, je vous avais cru vertueux ; vous n'êtes qu'un lâche suborneur. J'aurais pu vous pardonner d'oser aimer ma fille ; on ne commande point à son cœur : ce tort est involontaire ; je ne vous pardonne point de chercher à la séduire, en compromettant sa réputation..... Cette accusation, que je ne croyais point mériter, me rendit toute mon énergie. — Egaré par vos préjugés, vous pouvez, lui répartis-je, me mépriser ; mais vous n'avez pas le droit de m'avilir. J'adore votre fille ; je sais que le hasard de la naissance, qui

ne m'a point favorisé, ne me permet pas d'aspirer à sa main. J'ai fait tout ce qu'un faible mortel peut faire pour vaincre une passion malheureuse. Vous ne m'aviez point interdit l'entrée de votre maison, et je me suis imposé moi-même la privation la plus douloureuse. J'errais, je vous l'avouerai, dans le silence des nuits, autour de votre hôtel : non, comme il est possible que vous le pensiez, pour chercher à entretenir l'intéressante Sophie, pour lui faire partager une flamme que vous désapprouvez ; mais j'étais sans cesse ramené vers les mêmes lieux, par un ascendant plus fort que mes résolutions ; je cherchais à m'en éloigner, j'y revenais toujours. Gardez-vous d'accuser votre fille d'être complice d'une entrevue innocente que le hasard seul a produite. Je l'ai vue, quand je ne pensais pas à la voir. Ma tête s'est un moment égarée. — Ma fille vous aime. — Je viens de l'apprendre pour

la première fois , et ce n'est point à moi qu'elle le disait. Mettez-vous à ma place ; transportez-vous à l'âge des passions , à cet âge où les impressions d'un premier amour sont si violentes ; rappelez-vous si vous étiez le maître alors de consulter toujours les lois de la prudence. — Je ne m'en suis jamais écarté. — Vous n'avez-donc jamais aimé ? — Pardonnez-moi , monsieur. — Ah ! jamais comme moi. — Il est plaisant que vous veuillez me rendre confident d'un amour qui m'offense ; il ne vous manquerait plus que d'avoir le projet de m'attendrir en faveur de vos feux. — Non , monsieur , je ne l'ai pas. Je sais trop que chez les grands , l'orgueil du sang fait taire la voix de la nature. — Vous m'outragez. — Ce n'est pas mon intention. — Je me souviens toujours que je vous dois de la reconnaissance , et c'est à ce souvenir que vous devez la modération que je montre en cet instant. Tout autre

eût payé de sa vie l'outrage fait à ma fille. — Moi ! l'outrager ? je mériterais la mort , et je me la donnerais à l'instant , si je m'en soupçonuais capable. Je l'avoue , elle serait un bienfait pour moi , si je pensais que vous pussiez faire un crime à la vertueuse Sophie , de l'imprudence d'un jeune homme dont la tête est perdue , dont la raison est égarée ; mais qui ne sera jamais étranger aux sentimens de l'honneur et de la vertu. Vous êtes le père de Sophie ; vous êtes pour moi le plus respectable des hommes , quelqu'injuste que vous puissiez être à mon égard. Parlez ; qu'exigez - vous de moi ? je suis prêt à vous satisfaire. — Donnez-moi votre parole d'honneur. — Je vous la donne. — Hé bien ! si vous pouvez vous éloigner d'Orléans pendant trois mois. — Je partirai à l'aube du jour. — Si vous me promettez de ne point écrire à ma fille , pendant tout le tems de votre absence , à laquelle je ne mets

pas un plus long terme, je vous donne à mon tour ma parole d'honneur, de ne point parler à Sophie de la scène de cette nuit, et de vous rendre toute mon estime. — Vous serez ponctuellement obéi. — Adieu, me dit-il, en me serrant la main ; adieu, jeune homme ; puissiez-vous trouver une autre Sophie. — Jamais ! — Vous en trouverez. Plaignez - moi, de faire involontairement votre malheur. Ma parole est engagée depuis long-tems, je ne puis disposer de la main de ma fille. J'ai moins d'orgueil que vous ne le pensez ; je ne porte point un cœur inflexible ; il est sensible à l'amitié, à la vertu, à la reconnaissance. Je dois la vie à celui qui sera mon gendre ; il est jeune aussi, aimable, vertueux comme vous, d'une famille illustre : ces nœuds sont assortis. Il finira par plaire à ma fille. La nature a voulu que l'absence fût le tombeau de l'amour ; que l'objet présent effaçât celui qu'on

ne voit plus : ma fille vous oubliera. — C'est un vœu que je forme avec sincérité ; elle serait trop à plaindre , si le trait qui m'a blessé était entré aussi avant dans son cœur. — Vous l'oublierez à votre tour. Vous avez des sentimens au-dessus de votre état, la raison se fera entendre, vous ne serez point sourd à sa voix. Quelque part que vous soyez, écrivez-moi, je vous en conjure. — Ne l'exigez pas ; je veux, s'il est possible, oublier tout ce qui a rapport à Sophie. — Vous m'écrirez quand vous serez plus calme. Souvenez-vous que je suis votre meilleur ami, et que, dans toutes les circonstances de votre vie, vous me trouverez disposé à vous donner des preuves de l'intérêt que vous m'avez inspiré.

Il me quitta que le jour commençait à poindre. Je voulus mériter l'estime d'un galant homme, qui avait employé auprès de moi le langage de la raison. Il m'apprit, dans le long

entretien que nous eûmes ensemble, et dont j'ai supprimé une partie, qu'il m'avait observé, qu'il n'avait voulu s'en rapporter qu'à lui, du soin d'éclaircir une aventure qui le touchait de si près.

En entrant dans ma chambre, je fus étonné d'y trouver l'honnête monsieur Duplant, chez qui je demeurais, assis dans un fauteuil, où il s'était assoupi en m'attendant. Le bruit que je fis le réveilla. — Ah! mon cher fils, me dit-il en m'embrassant, pouvez-vous laisser vos amis dans des alarmes aussi cruelles? Que signifient ces absences pendant la nuit, auxquelles je ne pouvais pas croire, et dont il m'est impossible à présent de douter? Je vous estime trop pour soupçonner rien qui puisse être à votre désavantage, qui puisse nuire à la tendre affection que je vous ai vouée pour la vie; c'est elle seule qui cause mon inquiétude. Je n'ai aucun reproche à vous faire;

jamais vos livres , votre correspondance ne furent tenus avec plus d'exactitude ; mais vous avez des chagrins , vous les dérobez au bon père qui vous a adopté. Vous changez à vue d'œil ; vous avez perdu votre gaîté , votre repos , cette douce sécurité d'un cœur honnête. — Il l'est toujours. — Je vous aime trop pour ne pas en être certain. — Mais il souffre ce cœur , il est en proie aux orages de la passion la plus malheureuse qui fut jamais..... Alors , je lui racontai tout ce qui m'était arrivé , et dont il savait une partie aussi bien que moi. — Vous le voyez , lui dis-je en finissant , la fuite seule peut me sauver ; j'ai promis de m'éloigner pour trois mois ; je le dois , je le desire même. Votre aveu seul me manque. — Ne me sachez pas gré de vous l'accorder , mon dessein était de vous proposer ce que vous me demandez avec tant d'instance. Les intérêts de mon commerce exigeaient que je fisse

une tournée de quelques mois. A mon âge, un voyage est pénible. Mes intérêts gagneront, confiés à vos soins. Vous partirez dans quelques jours. — Non, mon digne bienfaiteur, je partirai aujourd'hui, à l'instant; je ne veux pas que l'on m'accuse de manquer à la parole que j'ai solennellement donnée. Si je vous suis cher, évitez de me parler de Sophie dans vos lettres. Je n'ai point promis de cesser de l'aimer; mais je fuirai tout ce qui pourrait me rappeler son souvenir. Je sens bien qu'il reviendra sans cesse en traits de flamme porter le désordre et le ravage dans mes sens bouleversés. Ah! oui, Sophie existera toujours pour moi, puisse-t-elle croire que je n'existe plus pour elle. J'ai commis une imprudence impardonnable en répondant cette nuit à sa romance: c'est une action que je me reprocherai toujours. Elle était heureuse avant de me connaître. C'est sans artifice de

ma part, sans chercher à la séduire, que je lui ai inspiré un amour qui paraît coupable. Je n'en puis accuser personne, ni moi-même : ce fut l'effet irrésistible de la sympathie qui nous entraînait l'un vers l'autre, quand la fortune et les préjugés élevaient entre nous une barrière insurmontable. Je crains de dévoiler l'avenir ; je juge de son cœur par le mien : nous sommes malheureux à jamais ! Oh ! s'il était possible qu'elle pût trouver le bonheur dans les bras de celui qu'on lui destine, je me sens le courage de m'immoler à sa félicité, de conduire moi-même cet amant à ses pieds, et d'aller ensuite loin d'elle expirer de douleur. — Le tems calmera cette effervescence. — Le croyez-vous, mon respectable ami ? — J'en répons. — Si je cesse d'aimer Sophie, je tomberai donc dans le néant de l'insensibilité ? Ce cœur qui bat avec tant de violence sera donc glacé comme les marbres

qui couvrent les tombeaux ? Ces yeux qui s'enivraient du plaisir de la voir, ne trouveront donc plus de charmes au spectacle ravissant de la nature, dans l'appareil de sa fécondité ? Insupportable à moi-même, je ne serai donc plus qu'un triste objet de pitié pour les autres ? — Vous oubliez que vous parlez à votre ami, qui compatit à vos peines, qui n'insulte point à vos tourmens, et dont les sentimens ne changeront jamais..... Je me jetai dans ses bras ; je disposai en hâte ce qui m'était le plus nécessaire ; je le priai de m'envoyer le reste de mes effets et ses instructions à Paris, où j'allais me rendre à franc étrier. Il m'embrassa encore, et je partis à l'instant.

J'avais promis au marquis de Bellecour d'être absent pendant trois mois ; voilà un an entier que je voyage. Je n'ai point entendu parler de Sophie depuis l'époque de mon départ ; je n'ai jamais demandé de ses nouvelles,

mais son idée m'a suivi partout. La prophétie de l'honnête monsieur Duplant s'est cependant accomplie à quelques égards. Ma douleur est calme et tranquille. Je reviens à Orléans, avec la certitude d'apprendre que celle que je ne puis cesser d'aimer, est l'épouse d'un autre. Ah ! si je sais qu'elle est heureuse, on n'entendra de moi ni plaintes, ni soupirs. J'avais résolu de prolonger mon absence, une lettre de monsieur Duplant me force de revenir. Sa santé paraît s'altérer ; tout cède à l'impérieux devoir de lui prodiguer mes secours : les soins de l'amitié ne se remplacent pas ; si les miens peuvent adoucir ses maux, je sens que je ne serai point étranger au bonheur. Je jure bien de ne point entretenir mon ami d'un chagrin dont la cause me sera toujours également chère ; je me plais dans ma mélancolie ; me la ravir à présent, ce serait me ravir l'existence ; mais je saurai du moins ne

la point rendre insupportable aux autres.

Comme cet intéressant jeune homme achevait cette dernière phrase, la voiture qui nous conduisait s'arrêta à la porte d'une grande auberge, qui est à main droite sur la route de Paris, et dont le nom m'échappe; ce qui, au reste, est peu intéressant à savoir. Nous mîmes pied à terre, nous entrâmes dans une salle où nous trouvâmes un inconnu, qui nous salua d'un air aisé. Le lecteur apprendra dans le chapitre suivant quel était cet inconnu, qu'un hasard bien fatal nous faisait rencontrer. Tout est lié dans le monde par une chaîne imperceptible; on est entraîné par des circonstances qu'on n'a pu ni prévoir ni éviter. On va à droite, plutôt qu'à gauche; on s'arrête là, plutôt que d'aller plus loin; cela paraît indifférent. Hé bien! changez de direction, ne vous arrêtez pas encore, et les événemens qui

vous surviennent resteront dans la classe des possibles. Votre vie entière, vos affections, vos mœurs seront changés; vous serez vertueux ou coupable, au comble du malheur, ou dans l'adversité la plus cruelle, parce que vous trouvez dans votre chemin un homme que vous n'attendiez pas, parce qu'il n'existe rien dans la nature qui vous instruisse une minute d'avance des décrets de cette destinée, dont sans cesse nous sommes les favoris ou les victimes.

CHAPITRE VI.

L'Etranger.

Si joindre à une taille avantageuse, une physionomie spirituelle, à des connaissances étendues et variées, le don heureux de rendre ses pensées avec grace, de leur donner une tournure piquante et philosophique; si,

réunir à tous ces avantages, ceux de la naissance et d'une fortune considérable ; si tout cet assemblage, rare sans doute, constituait le mérite, personne n'en aurait eu plus que l'étranger que nous trouvâmes dans le salon de l'auberge d'Amboise. Il nous demanda avec tant d'instance et de politesse, ce qu'il appelait l'honneur de souper avec nous, qu'il eût été, je ne dis pas malhonnête, mais impossible de le refuser. Assis chacun dans un coin de l'appartement, nous gardions un profond silence, l'inconnu nous observait ; il ne lui fut pas difficile d'apercevoir que nous n'étions pas plus gais l'un que l'autre. Le jeune Sival rêvait à Sophie, et j'étais préoccupé de l'impression qu'avait produite sur moi le récit de cet amant malheureux. Je pensais en moi-même que j'aurais tenu une conduite bien opposée à la sienne ; je n'étais pas fait encore pour apprécier la délicatesse de ses sentimens. A sa

place , me disais-je , sûr d'être aimé de Sophie , j'aurais trompé la surveillance de son père ; j'aurais été heureux malgré lui. Je lui rendais intérieurement justice , je convenais qu'il valait mieux que moi ; mais je ne me sentais ni la volonté ni le courage de l'imiter jamais , si je me trouvais dans les mêmes circonstances. L'inconnu , qui nous examinait l'un et l'autre , m'aurait bien vite embrassé , s'il avait pu lire dans mon cœur , et pénétrer ce qui s'y passait ; j'étais digne déjà de devenir son élève. Il rompit le premier le silence ; il adressa la parole à mon compagnon de route , qui lui répondit avec honnêteté , mais toujours par monosyllabes. Quelques réflexions singulières que l'étranger avait faites , quelques expressions hardies qui lui étaient échappées , dénonçaient le pyrrhonisme d'un athée audacieux. Ses discours , auxquels je ne comprenais rien , avaient rendu le jeune

Sinval très-circonspect. Insensiblement il s'approcha de la fenêtre, eut l'air d'examiner ce qui se passait dans la rue, et ne prit plus aucune part à la conversation. L'étranger jeta sur lui un regard dédaigneux, qui ne m'échappa point, et que je crus être d'abord l'expression de l'intérêt que lui inspirait le ton mélancolique de mon ami. Oui, mon ami; il m'était déjà bien cher. Ce fut donc avec moi que l'étranger, qui aimait à parler, chercha à renouer l'entretien; il avait envie de savoir qui j'étais. Je n'avais aucun intérêt à cacher ni mon nom ni mes aventures; j'étais sans défiance. Ses questions furent si adroites et si multipliées, qu'avant que l'on vînt nous avertir que nous étions servis, sa curiosité fut entièrement satisfaite. Il me connut mieux que je ne me connaissais moi-même; il ne me sembla plus faire aucune attention à mon compagnon de route, avec lequel il conserva cependant

ce ton de politesse que donne l'usage du grand monde. Il m'amusa beaucoup pendant le souper ; il savait une foule d'anecdotes , qu'il racontait avec grace. Toutes cependant n'avaient qu'un but , qui était toujours de peindre la vertu malheureuse et le crime triomphant. Il ne blâmait jamais le scélérat dont le succès couronnait les entreprises , et versait à grands flots le ridicule sur les cœurs simples et naïfs qui sont sans cesse les victimes de ce qu'il appelait les préjugés de l'enfance.—Ce jeune homme, ajouta-t-il , en parlant de moi , a été le jouet du couple le plus perfide , et à qui l'on ne peut refuser le tribut d'éloges que mérite son adresse. Hé bien ! reprenait-il , s'il existait une providence , sa belle-mère et le capucin , en proie à de longs remords , termineraient leurs derniers jours dans le désespoir et la misère. Cependant je crois pouvoir prophétiser , avec assurance , qu'ils jouiront toute

leur vie des agrémens que donne une grande fortune, pendant que cet infortuné, qui n'a aucun tort à se reprocher, éprouvera les rebuts, les dégoûts, les humiliations qui suivent l'indigence. — Ce triste pronostic m'affligea ; il s'en aperçut.--On peut, dit-il, changer votre destinée, et j'en fais mon affaire.— Il déclama encore long-tems contre ce qu'il nommait l'injustice du sort, pour se conformer, ajoutait-il, à la façon de voir et de s'exprimer, adoptée par l'imbécille vulgaire. Captieux dans sa manière de présenter les objets, on pouvait, à la première entrevue, le prendre pour un philosophe humoriste, qui faisait avec énergie la satire des mœurs corrompues d'un siècle perverti. En le suivant dans ses raisonnemens perfides et tortueux, on ne voyait bientôt plus en lui, que l'apologiste déhonté des passions les plus basses et les plus viles. Il mit assez d'art dans le commencement de l'en-

retien , pour ne pas révolter l'amant de Sophie , qui sut plus d'une fois combattre avec avantage ses paradoxes dangereux. Il lui fallait des complices de ses goûts dépravés , des cœurs prêts à recevoir ses impressions funestes , à adopter sa morale perverse , et non pas des antagonistes éclairés , et qui se fussent faits des principes invariables , fondés sur la raison et la vertu. Il ne discuta plus ; il raconta ; il épargna même les réflexions ; il n'en allait pas moins à son but , et d'une manière plus sûre peut-être. En toutes choses , les exemples persuadent bien plus que les discours. La jeunesse est curieuse ; j'avais du plaisir à l'entendre. Sans tirer aucun résultat de ses récits , je n'éprouvais que de la pitié , pour tous les cœurs vertueux dont il nous retraçait les infortunes. Il venait d'Orléans ; il savait toutes les anecdotes scandaleuses de cette ville ; il en cita plusieurs ; il parla de Sophie de Belle-

cour. A ce nom, le jeune Sinval, distrait depuis quelques instans, le fixe avec un regard enflammé. — Je me flatte, lui dit-il, que vous épargnez la réputation de cette fille céleste ! — Y prendriez-vous quelque intérêt ? — Oui, monsieur ; celui qu'elle inspire à tous les cœurs honnêtes. — Elle m'en inspire beaucoup, je vous le jure. — Hé bien ! voulez-vous la citer comme une nouvelle preuve de cette fatalité, qui, selon vous, s'attache à la vertu, et contre laquelle, à défaut de la méchanceté des hommes, vous armez les foudres du ciel, comme s'il n'était que le protecteur du crime impuni, et toujours triomphant ? — Ce n'est pas ma faute, si cet aveugle destin, qui régit l'univers, nous montre cette vertu, qui me plaît comme à vous, sans cesse opprimée et plaintive. Louis XI meurt dans son lit, Henri IV est assassiné ; ai-je controuvé ces faits, ai-je forgé ces histoires ? Brûlez donc tous les

livres , et mettez à la place le roman de l'univers. Je gémiss sur les effets , et j'en cherche les causes ; j'ai porté un œil observateur sur tout ce qui m'entourne ; j'ai voulu deviner l'énigme du cœur humain ; je crois en avoir trouvé le mot ; c'est l'égoïsme. C'est parce que l'on rapporte tout à soi , que ce qui nuit à d'autres nous devient utile , qu'on leur fait du mal , qu'on est leur ennemi. On ne les hait pas souvent ; mais ils gênent , et l'on s'en débarrasse. L'égoïsme est la plus corrosive de toutes les passions : toujours agissante , elle se développe suivant le degré de force ou de puissance de chaque individu. L'un devient un conquérant , l'autre m'assassine au coin d'un bois ; et ces deux hommes ont obéi au même instinct ; ils voulaient de l'or et répandre du sang. Mettez - les l'un à la place de l'autre , vous aurez toujours un héros et un brigand ; ils furent jetés dans le même moule. — Le besoin de vous

répondre, reprit Sinval, l'emporte sur une curiosité, que je crois déplacée. Oui, monsieur, l'égoïsme est, sans contredit, la passion la plus active ; mais cet égoïsme, dans une belle ame, enfante des prodiges. Il est le levier puissant qui remue l'univers ; c'est parce que la probité seule rend heureux, qu'on est honnête homme ; c'est parce qu'il n'existe pas de supplice plus cruel que le remords, qu'on a horreur du crime. La vraie punition d'un scélérat, c'est sa conscience ; est-il de plaisir plus grand que celui que procure une bonne action ? C'est pour jouir de l'estime de ses contemporains, de celle de la postérité, qu'on s'impose les privations les plus douloureuses. Régulus, retournant à Carthage pour y recevoir la mort, était plus glorieux de lui-même, plus content, j'oserai le dire, que s'il eût consenti à vivre dégradé à ses propres yeux, et l'objet du mépris de ses concitoyens.

toyens. Le grand homme séduit, si vous le voulez, par cette chimère, qu'on appelle renommée, conçoit un projet vaste, qu'il croit utile à la nation qu'il gouverne; mille exemples fameux l'encouragent, il réussit, et la gloire l'absout. Le brigand que vous lui comparez n'a que l'instinct de la bête féroce; aucune idée généreuse ne fermente dans son sein. Placé sur le trône, il sera Tibère, Néron ou Caligula; jetés par le sort dans la classe commune, Camille, Scipion ou Tærenne mourront pour leur pays, ignorés peut-être, mais dignes toujours d'être connus et cités pour modèles. Le délire de l'imagination peut enfanter des systèmes monstrueux; mais malheur à l'esprit faible qui s'en laisse éblouir, malheur plus grand encore pour le cœur sans énergie qui les adopte! Des exemples funestes, accumulés par une coupable recherche, ne sont point des preuves. La nation la plus

sauvage et la plus barbare repousserait avec horreur le code qui ne serait basé que sur ces épouvantables principes ; et s'il était possible qu'elle l'adoptât , plus de rapport d'homme à homme. Tous les liens seraient dissous ; il n'y aurait plus ni accord , ni paix , ni ordre , tout serait bouleversé , anéanti , et le dernier habitant de cette partie du globe , serait bientôt assis sur le cadavre sanglant de son frère , aussi dénaturé , mais plus faible que lui.

Il est possible que l'on s'étonne de ce que mon jeune compagnon de route , qui avait tant d'intérêt à savoir ce qu'était devenue cette Sophie qui lui était si chère ; au lieu de laisser l'étranger l'instruire du sort de son amante , se fût amusé à combattre des sophismes. C'était la réflexion que je faisais , je m'impatientais contre lui ; mais il m'apprit , quand nous fûmes seuls , que son dessein avait été de détourner la con-

versation sur un autre sujet. Il tremblait que l'indiscret narrateur n'eût remarqué l'émotion qu'il avait laissée paraître malgré lui, lorsque le nom de celle qu'il aimait avait frappé son oreille. Il appréhendait d'entendre proférer quelque calomnie contre la femme la plus vertueuse et la plus sensible : il sentait qu'il ne serait pas le maître de réprimer son indignation ; enfin, comme cet homme ne savait offrir que le tableau de la vertu luttant contre l'adversité, il voulait différer d'apprendre des infortunes, qui, annoncées par un ami compâtissant, pourraient être présentées sous un jour moins affreux. Je ne lisais point dans l'ame de mon ami ; Sophie m'intéressait, j'étais impatient de connaître la fin de ses aventures, et je fis par une question brusque, cesser une dispute qui m'ennuyait beaucoup. — Cette Sophie dont vous nous parliez tout-à-l'heure, qu'est-elle devenue ? —

Folle. — Folle ! s'écria avec un accent douloureux , l'intéressant Sival. — Folle , ou peu s'en faut , répondit froidement l'étranger. Elle est entrée dans un couvent de nones , pour y prendre le voile.... — La sérénité reparut dans les yeux de mon ami. L'étranger continua ainsi ; elle s'est passionnée pour je ne sais quel aventurier..... — J'ouvrais la bouche pour répondre et faire l'éloge de l'amant de Sophie ; lorsque celui-ci , devinant mon intention , m'imposa silence d'un coup - d'œil. — Oui , répéta l'inconnu , un aventurier , un homme de rien , un courtaud de boutique , dont tout le mérite est de savoir assez bien nager pour voler au secours des filles qui se noyent. Celle-ci croit lui devoir une grande obligation , pour l'avoir arrachée à la mort. Insensée ! elle ignore que le néant absolu est préférable à l'existence , lorsqu'on ne sait point surtout faire usage du présent fugitif

de la vie ; c'est par le plaisir seul qu'on se distrait de l'ennui d'être. Cette Sophie et son amant , sont deux imbécilles dignes des Petites-Maisons. On les a laissés tête-à-tête , ils se sont amusés à soupirer , sans oser même se dire qu'ils s'aimaient. Oh ! que j'aime bien mieux cette Espagnole , qui , lisant un de nos insipides romans , où tout se passe en conversation , s'écria avec cette naïveté qu'inspire la nature : ils étaient seuls , et ils perdaient leur tems en d'inutiles discours ! Mon espagnole , à coup sûr , n'aurait jamais eu la fantaisie de se faire religieuse ; et nouvelle Héloïse , d'un Abeilard volontaire , d'offrir à Dieu le sacrifice de ses jeunes années. Encore Héloïse avait-elle connu le bonheur , et cette pauvre Sophie se sacrifie à un fou , qui court le monde , qui n'aura ni l'esprit , ni le courage de l'arracher à ce cloître qu'elle déteste dans le fond de son cœur. Il lui laissera pro-

noncer des vœux que des fanatiques ont rendus indissolubles ; elle se repentira ; il sera trop tard. J'ai voulu la sermoner , mais la tête est perdue , la raison est égarée : il n'y a qu'un objet qui l'occupe. — Vous la connaissez donc ? — Le desir de voir une jeune personne dont l'aventure a fait du bruit , qui a refusé les partis les plus avantageux , m'a rappelé que la supérieure de la communauté , où cette tendre Sophie a pris le voile , était ma parente. Je lui ai rendu visite , j'ai su de la béguine toutes les particularités de cette histoire ; j'ai facilement obtenu ce que je souhaitais. Je l'avouerai , je n'ai pas vu de plus piquante créature que cette petite fille. Il m'a fallu toute ma philosophie , pour n'être point ému de pitié à son premier abord ; mais bientôt je n'ai apperçu que ses graces. Quelle taille élégante et svelte ! ses vêtemens de laine , ne sauraient en dérober les moëlleux

contours à l'œil qui les devine. Une main blanche et digne d'exercer le pinceau de David , fait maudire la longue manche qui cache un bras , que l'on aimerait à contempler sans voile. Ses soupirs , en s'exhalant par intervalles , agitent un sein qu'un triple fichu retient captif , malgré l'amour qui le reclame. Ses grands yeux noirs baissés vers la terre , s'en éloignent quelquefois ; c'est avec lenteur qu'ils se lèvent vers ce ciel d'airain , qu'elle implore et qui ne l'entend pas. Quelle éloquence dans leur langage ! quel feu ! quelle tendresse ! dans le premier moment de mon enthousiasme , j'aurais donné la moitié de ma fortune , pour la posséder un quart - d'heure , et le charme durerait encore , si elle n'eût pris le soin de le détruire par ce ton sentimental que je déteste. Une belle femme , fidelle , peut faire ce qu'on appelle le bonheur d'un sot et désespérer vingt honnêtes gens. La beauté

est comme la rose , celui qui la cueille court le danger de l'épine ; mais la fleur , en passant de mains en mains , conserve encore sa fraîcheur , et ce parfum qui nous enchante.

Ce discours avait produit une impression bien différente sur Sival et sur moi ; la peinture des appas de Sophie avait enflammé mon imagination. Son amant , les coudes appuyés sur la table , la tête penchée sur ses mains , laissait échapper quelques larmes. La présence de l'étranger l'embarrassait , il tremblait qu'il ne remarquât sa douleur , il prit un flambeau et sortit en se couvrant le visage avec son mouchoir. — Ce jeune homme est singulier , me dit l'étranger , quand nous fûmes seuls. — Ah ! vous avez porté la mort dans son ame , en lui parlant des malheurs de la belle Sophie. — Quoi ! ce serait ? — Son amant. — Aurait-il mieux aimé , que je lui eusse appris

qu'elle est l'épouse d'un autre ? — Oui , si cet époux la rendait heureuse. — Voilà une façon de penser bien originale ; il mérite , parbleu ! qu'on lui en donne la satisfaction ; si j'avais votre âge , votre figure..... Il me passe par la tête une singulière fantaisie. — Quoi donc ? — Il faut du tems pour débrouiller ce cahos d'idées , qui se présentent en foule , pour y mettre de l'ordre , pour mûrir mon projet. — Je ne vous comprends point. — Vous n'êtes point en état encore de vous élever à ces conceptions sublimes ; mais vous m'intéressez , et je veux me charger de votre éducation. Votre ame est neuve , elle peut recevoir les impressions les plus favorables. Jadis , les prêtres Egyptiens , dépositaires de toutes les connaissances humaines , initiaient à leurs mystères les mortels qu'ils en croyaient dignes ; ils leur enseignaient , pour arriver au bonheur , les routes cachées , inconnues au

vulgaire. Je vous apprendrai de même à devenir heureux , en vous éloignant des sentiers battus. Je vous élèverai au-dessus de ces préjugés , qui ne sont jamais d'accord avec les lois de la nature , avec nos passions qui parlent plus haut qu'eux. Une fausse philosophie apprend à les combattre ; la mienne apprend à les satisfaire : je remonterai avec vous à l'origine des choses , nous décomposerons la morale , les principes erronnés qu'on en tire. Vous serez étonné d'admirer alors ce que le commun des hommes blâme , et d'avoir en mépris tous ces ridicules objets de leur culte et de leur estime.

Je me garderai bien de transcrire toutes les maximes infames qu'il me débita ; j'ai plutôt cherché à affaiblir ses expressions , qu'à les rendre avec ce talent perfide , dont il colorait ses odieux sophismes.

J'étais trop jeune encore , pour appercevoir les risques où je m'ex-

posais en me liant avec l'étranger ; je ne lui donnerai jamais d'autre nom. Oui, l'étranger, il l'est à la nature humaine. Que ne me l'a-t-il toujours été !

La fatalité qui me poursuivait alors , voulut que je l'intéressasse : non qu'aucun sentiment d'humanité , ou de pitié pût entrer dans son ame ; mais il voulait me rendre le complice et l'agent de ses goûts dépravés. Il ne lui fallut qu'une heure d'observation , pour pressentir qu'il trouverait en moi un élève docile , et qu'il m'entraînerait aisément dans le précipice en le couvrant de fleurs. J'aimais l'indépendance , il me l'offrit ; le plaisir avait des attraits pour moi , il m'en montra la route. — Les propositions que vous a faites ce jeune homme , me dit-il , sont une preuve de son bon cœur , mais non pas de son discernement. Vous êtes né pour briller dans le monde , et non pour végéter dans la poussière d'un

comptoir ; ne craignez point de manquer de ressources , beau comme vous l'êtes , les femmes les plus distinguées se feront une gloire de réparer les injustices du sort à votre égard. Votre nom et votre figure , sont des titres de recommandation , qui vous feront accueillir partout. Je m'offre de vous placer au service , et bientôt le marquis du Sabrant , paraîtra à la cour , avec l'éclat qui lui convient. Je vous garderai quelque tems avec moi , pour former votre esprit qui a besoin d'être développé. Je retourne à Orléans , vous y cultiverez l'amitié de ce jeune homme , pour qui j'éprouve un intérêt bien naturel. Reconciliez - moi avec lui ; qu'il ne prenne point au pied de la lettre quelques discours qui ont effarouché sa naïve candeur ; s'il vous aime , il approuvera ce que je desire faire pour vous. Je le répète , il m'intéresse , c'est un malheureux dont la tête est exaltée , son état exige des ménage-

mens, je ne lui parlerai point, comme je vous parlerais. Loin de le heurter, il faut le plaindre, et je ne desespère point d'opérer sa guérison. Adieu, jeune homme, dit-il, en m'embrassant, nous nous verrons demain.

Je le quittai enchanté de ses promesses, et du destin brillant qui m'attendait. Il m'avait ramené aux premières idées que j'avais eues en sortant du collège de la Flèche, et ses idées me plaisaient infiniment. Je revoyais encore la route des plaisirs et de la fortune s'ouvrir devant moi. Je ne me berçais plus de chimères, un ami puissant allait me protéger ; j'étais dans le ravissement et l'enthousiasme. Je ne trouvais point Sinval aussi favorablement prévenu que moi en faveur de l'étranger. — Malheur à vous, me dit-il, si vous cultivez cette fatale connaissance. Le cœur de cet homme est gangrené, aucun sentiment honnête ne peut plus y germer ; je l'ai

assez entendu , pour que tout de lui me soit suspect , jusqu'à ses bienfaits. — Je n'aimais point à entendre ainsi parler de mon protecteur , j'embrasais sa défense ; mais mon éloquence fut inutile. Je m'endormis , en plaignant ce jeune homme de son entêtement , et lui sachant mauvais gré des conseils sévères qu'il me donnait. Sa morale était bien moins attrayante pour moi , que celle de mon nouvel ami.

Le lendemain matin , lorsqu'on nous fit descendre pour monter en voiture , nous fûmes fort étonnés de trouver l'étranger qui nous attendait à la portière. Je commençais à craindre qu'il n'eût oublié ses promesses ; je fus ravi de le voir. Je m'apperçus bien que Sinval ne partageait pas mon plaisir ; il éprouvait un sentiment pénible , il était contraint et mal à son aise. Nous prîmes place tous les trois. La conversation roula d'abord sur des objets indifférens. Bientôt l'étran-

ger sut lui faire prendre le tour qu'il désirait qu'elle prit. Il voulait en imposer à mon jeune ami, dont il redoutait l'ascendant qu'il lui croyait sur moi. Il l'avait révolté la veille par la hardiesse de ses idées, il employa alors tout son art à lui faire prendre de lui une opinion moins défavorable. Tout doucement il regagnait ce qu'il avait perdu le jour précédent. Je lisais avec plaisir dans les yeux de Sinval que l'étranger ne lui inspirait plus aucune aversion. Il était étonné de la variété de ses connaissances; il était charmé, malgré lui, par cette éloquence entraînante et rapide, et toujours adaptée au sujet qu'il traitait. L'étranger convint, avec une bonne foi apparente, que souvent son esprit s'abandonnait à des écarts dangereux, que la fausse gloire de soutenir une proposition légèrement avancée, l'entraînait toujours plus loin qu'il ne le voulait; mais qu'il était le premier, après la cha-

leur de la dispute , à avouer ses erreurs , et à les rétracter. Il fut tour-à-tour philosophe , spirituel , sensible ; mais toujours aimable , et toujours séduisant. Il parla de l'amour , comme un homme fait pour en connaître tous les charmes , pour en sentir les peines , et pour les plaindre dans les autres. Il entretint Sinval de la belle Sophie ; il le consola ; il l'enivra d'espoir. — Je suis bien , lui dit-il , avec le marquis de Bellecour. Son opposition au bonheur de sa fille est ridicule , elle est barbare , elle blesse également et la nature , et l'amour. Vos vertus vous rendent son égal ; il vous doit tout , vous ne lui devez rien. Sans vous , il n'aurait plus de fille : et le cruel aime mieux la voir périr dans un cloître , où son agonie sera lente et douloureuse , que de l'accorder à l'homme vertueux et sensible , qui seul , dans l'univers , peut arracher à la mort cette victime intéressante de l'orgueil et des préju-

gés. Ce n'est pas vainement , jeune homme , que je vous aurai connu , que vous m'aurez fait sentir le besoin d'assurer votre félicité. Le marquis aura beau se retrancher derrière les fausses maximes des conventions sociales , je lui apprendrai que le premier devoir qu'impose le titre sacré de père , est celui de faire le bonheur de ses enfans : que nous ne leur donnons pas la vie pour être leurs tyrans ; et que ce Dieu , dont nous sommes pour eux l'image sur la terre , ne créa point nos distinctions frivoles ; que le souverain et la bergère sont égaux à ses yeux ; que s'il les forma pour être heureux ensemble , celui qui les désunit outrage sa bonté , insulte à sa puissance , et mérite sa colère.... Que les hommes sont faibles quand on parle à leurs passions , quand on leur présente les moyens de les satisfaire ! Sinval , interdit , regardait cet homme étonnant. — Hélas ! lui dit-il , les yeux humides , que vous seriez

seriez méchant , si vous vous faisiez un jeu inhumain de bouleverser l'imagination d'un malheureux qui ne vous a point offensé ! Rappelé à la raison , par un an d'absence , je n'oubliais point Sophie ; je m'accoutumais à nourrir son idée avec calme , et vous portez au comble et mon espoir et mon délire.— Vous avez pu me mal juger hier au soir , et c'est en faisant votre bonheur , que je veux conquérir votre estime.

Jusques à Orléans , où nous arrivâmes le lendemain à midi , nous n'eûmes pas d'autre entretien. J'étais jaloux , je l'avouerai , de la préférence marquée que l'étranger accordait à Sinval. Il ne me parlait plus des promesses qu'il m'avait faites ; je souffrais intérieurement , et sans oser le dire. Ce fut avec beaucoup de joie que je vis arriver l'instant où mon premier compagnon de route nous quitta , pour se rendre chez le négociant Duplant , dont il était le pre-

mier commis. Il ne se sépara pas de nous, sans nous assurer qu'il viendrait nous voir à l'auberge où nous devions loger. Cet étranger, qu'il avait haï dès les premiers mots qu'il lui avait entendu prononcer, cet étranger contre lequel il s'était armé de défiance, hé bien ! il en était charmé, et le malheureux jeune homme lui donnait, en l'embrassant, le nom de son ami et de son protecteur.

Hé bien ! dit l'étranger, quand nous fûmes rendus dans son appartement, croyez-vous que ce jeune imbécile conserve encore dans son cœur un reste des premières impressions que j'y avais jetées. — Je le crois pénétré de reconnaissance pour l'appui que vous lui promettez. — J'ai voulu essayer mon empire sur un de ces êtres qui s'imaginent qu'ils sont philosophes, qui ont l'orgueil de se croire inaccessibles à la séduction ; et vous voyez qu'il ne m'a pas fait l'honneur d'une longue résistance. — Est-ce que votre



intention n'est pas de le servir?—Jusqu'à un certain point, selon les circonstances; mais vous me pardonnez peut-être de prendre un intérêt plus vif à ce qui vous concerne. Vous verrez cette Sophie, vous en serez ébloui.—Quelle joie j'éprouverais si vous la réunissiez à son amant! tout ce que vous m'en avez dit l'un et l'autre pique ma curiosité; je brûle d'envie d'admirer cette belle personne.—Eh! si vous alliez l'aimer?—Moi? jamais!—Tant mieux! Je veux aller un de ces jours rendre une visite à ma parente. La crainte que cette intéressante Sophie ne produisît trop d'impression sur vous, m'aurait déterminé à m'y rendre seul; ce que vous me dites me rassure. Je ne serai pas fâché cependant que vous la trouviez jolie.—Je ne vous conçois point; vous voulez qu'elle me plaise, et vous craignez que je ne l'aime?—Ah! mon jeune ami, que vous êtes encore loin des premières

idées de cette perfection où je veux vous conduire. L'amour est le tyran des âmes faibles. Laissons les cœurs vulgaires en savourer les délicieux tourmens, pour me servir de leurs expressions ; mais nous, mon ami, n'en connaissons jamais que les plaisirs et les charmes : que la volupté soit votre idole, comme elle sera toujours la mienne. C'est sur les autels de cette divinité chérie qu'il faut brûler l'encens dont la fumée nous enivre et nous donne ces extases enchanteresses, qui rendraient l'homme trop heureux, si la nature jalouse n'en eût point borné la durée.

Tels étaient sans cesse les discours de ce mortel pervers. Il enflammait mon imagination, irritait mes desirs, il embrasait mes sens ; je volais moi-même au-devant de la séduction. Il avait pour toutes les femmes en général cette espèce de mépris que donne la satiété du libertinage ; ils les regardait comme ces bijoux que l'on

recherche , et qu'on brise quand la fantaisie en est passée. La beauté, dans sa jeune saison , était rarement deux fois l'objet de son culte , et cependant il poursuivait avec fureur , souvent même avec toutes les démonstrations de l'amour et du sentiment , l'infortunée qui était assez à plaindre pour mériter son odieux hommage , et qui n'avait plus rien à perdre , si elle céda à ses desirs.

Il avait vu Sophie ; ses graces , que le voilé rendait plus piquantes , lui présentèrent l'attrait d'un plaisir nouveau. Tel que le tigre enchaîné qui rugit dans les fers , sans pouvoir s'élaner sur sa proie ; de même ce Satyre impur frémissait de l'impossibilité de compter l'intéressante novice au rang de ses victimes. Il s'était éloigné d'Orléans pour chercher à se distraire ; il y revenait , en roulant dans sa tête les projets les plus sinistres , lorsque le hasard nous conduisit , le jeune Sival et moi , dans

l'auberge d'Amboise. N'ayant aucun intérêt à se contraindre, il se montra d'abord dans sa honteuse difformité. Mes yeux étaient fermés encore, je ne le vis point. Sival plus formé, plus vertueux que moi, en eut horreur. La confiance que je fis à l'étranger, en trahissant le secret de mon ami, lui fit concevoir de coupables espérances. Il résolut de nous sacrifier l'un par l'autre. Eh ! que lui importait que la nature pérît, pourvu qu'il pût un seul instant satisfaire ses horribles desirs ! Ses réflexions furent rapides, et son génie fécond lui traça dans une minute tout le plan qu'il devait suivre. Sival fut séduit par l'art perfide qu'il avait de se contrefaire, de donner à son langage l'accent persuasif de la vertu dans toute sa pureté, de l'amitié sans intérêt, et du dévouement sans borne. Il ne me laissa rien de ces sentimens honnêtes que je devais à la nature, dont une mauvaise éduca-

tion n'avait point hâté le développement, mais qui n'étaient pas encore éteints en moi. J'étais né pour être bon, sensible, généreux ; il m'enseignait la fausseté, la dissimulation, le mépris de la vertu, l'amour du vice ; et je ne savourai que trop le poison qu'il me faisait boire à longs traits dans la coupe enchantée des plaisirs.

Le développement que j'ai cru devoir donner à la peinture du caractère de l'étranger, a fatigué ma plume ; mais je l'ai jugé nécessaire. J'ai besoin de l'indulgence du lecteur pour les égaremens de ma première jeunesse. Puisse l'aveu que j'en fais lui donner pour moi plus de pitié que de haine. Si j'inspire contre un méchant qui m'a perdu, une salutaire indignation ; si j'arme un seul jeune homme contre de dangereux corrupteurs, le récit de mes fautes ne sera pas sans quelque utilité.

Au bout de huit jours passés à

Orléans, dont l'étranger avait réglé l'emploi, nous nous rendîmes au couvent où Sophie avait pris le voile. Il nous eût été impossible de la voir durant l'octave d'une fête solennelle, où les religieuses ne quittaient point le chœur, et ne recevaient aucunes visites des gens du monde.

La supérieure du couvent avait conçu pour Sophie l'amitié la plus tendre. Cette estimable religieuse avait une piété douce et compatissante. Sans avoir jamais connu l'amour, elle plaignait les tristes victimes de cette passion funeste. Elle avait été témoin des longs regrets de plusieurs professes, qui avaient cru trouver dans le cloître l'oubli de leurs penchans; que le désespoir avait soutenues pendant l'année d'épreuve de leur noviciat; et qui, rendues par le temps au calme de l'indifférence, arrosaient de leurs pleurs leur couche solitaire, regrettaient la liberté qui leur était ravie pour

toujours , traînaient une existence douloureuse , et mouraient souvent avant le terme , consumées par l'ennui et le dégoût de leurs devoirs insipides. Elle se souvenait d'en avoir vu d'autres qui , perdant la raison , sans avoir pu triompher de leur faiblesse , offraient ce spectacle si touchant et si pénible à supporter , ce spectacle d'un être souffrant qui se survit à lui-même ; qui , dans son égarement , redemande à toute la nature l'objet de sa douleur ; qui le voit , qui l'entend , quand il n'existe plus , et qui souvent ne le reconnaît pas quand il existe encore ; lui parle sans que sa voix le frappe , et le repousse avec horreur en l'adorant toujours. La bonne supérieure n'avait l'esprit occupé que des malheurs qu'elle redoutait pour sa jeune amie. Quoique heureuse dans son état , qu'elle avait embrassé par choix dans cet âge où la raison est formée , dans cet âge où l'on réfléchit sur les suites

d'un parti que l'on prend pour la vie ; elle ne peignait à l'aimable novice que les dangers d'une chaîne éternelle ; sans cesse elle exagérait les souffrances et les combats intérieurs qu'elle disait éprouver. Elle lui faisait une peinture séduisante des plaisirs innocens que goûte dans le monde une épouse vertueuse. — Il n'est plus, madame, disait Sophie, il n'est plus celui pour qui j'aurais voulu vivre. Son silence ne le prouve que trop ; il ne devait être absent que trois mois. S'il existait encore, ne serait-il pas venu consoler sa Sophie. Il m'a précédée dans la tombe, où bientôt je descendrai avec joie. — Vous voulez quitter votre amie, cette amie qui partage vos peines, qui les soulage ; qui veut que vous viviez pour cet amant, que des circonstances que nous ignorons, éloignent malgré lui des lieux où vous respirez ; qui, tendre et généreux, s'impose par délicatesse la plus affreuse privation ;

qui vous aime assez pour vous immoler son bonheur ! — Hé bien ! je serai digne de lui ; je ne serai jamais son épouse , puisque mon père inflexible a prononcé mon arrêt ; mais je ne serai jamais l'épouse d'un autre. Je suis heureuse ici , madame , autant que je puis l'être ; vous me permettez d'épancher mes larmes dans votre sein. Vous me parlez de lui , vous m'en parlez toujours. En sortant d'auprès de vous je sens ma tête plus calme , mon cœur plus tranquille. Le tems appaisera ma douleur. Ces devoirs de votre état , que vous me peignez quelquefois si terribles , vous les remplissez pourtant avec sérénité. Votre humeur est égale , et votre vie paisible. Un jour , je le sens , je serai comme vous ; les pratiques de la religion sont douces pour un cœur pur. Le mien l'est , madame. Je demanderai tant à Dieu , aux pieds de ses autels , qu'il cicatrise les plaies de ce cœur aimant , qu'il aura pitié de

mes larmes. Je parviendrai à n'aimer plus que lui. Il est trop clément pour me faire un crime de ma faiblesse ; elle est son ouvrage. Serais-je si sensible , s'il ne l'eût pas voulu ? C'est de lui que j'attends et ma félicité et mon repos. — La supérieure n'avait rien à répondre ; elle embrassait Sophie , et ne renonçait pas à l'espérance de la rendre à la société. Elle la menait au parloir chaque fois qu'elle y était demandée ; elle forçait , en quelque sorte , son amie de l'y suivre. Elle eût bien désiré qu'il s'y présentât quelqu'un qui fût digne d'aspirer à la main de l'aimable novice , qui parvînt insensiblement à la faire changer de dispositions. Cependant elle n'osait confier ce secret à personne. L'étranger , qui était son parent , était le seul à qui elle en eût fait confidence. L'art qu'il possédait si bien , de prendre toutes les formes , de se montrer de l'avis de ceux qu'il voulait captiver , avait convaincu

L'honnête supérieure, qu'elle ne courait aucun danger en l'instruisant de son projet. Il lui promit de la secourir dans ce louable dessein. Le fourbe ne songeait qu'à tirer parti pour lui-même d'une aventure qui piquait son génie infernal, par la singularité et la difficulté de l'entreprise. Quoiqu'il fût bel homme, quoiqu'il s'exprimât, quand cela lui convenait, avec le ton du sentiment, il n'avait inspiré à Sophie que celui de l'estime. Il avait voulu l'enlever, il avait songé à brûler le couvent pour la ravir au milieu du désordre; la crainte d'échouer dans cette tentative hasardeuse, l'avait seule arrêté. Les projets de ce genre ne se confient guère; il lui fallait des complices, et quand il crut m'avoir assez démoralisé pour étouffer en moi jusqu'à l'idée du remords, ce fut en riant qu'il me fit ces inconcevables aveux.

Je n'en suis point encore à cette époque, et je reviens à Sophie et à

la digne supérieure. L'étranger, qui avait quitté Orléans, indigné d'éprouver quelque chose qui ressemblerait à de l'amour, y revint tout de suite dès qu'il m'eut rencontré. Il devina que je pouvais être son Séide, et dût-il ne pas réussir, il tramait un crime ; les accessoires qui devaient le consommer l'occupaient délicieusement. L'honnête homme sourit à la pensée des heureux qu'il peut faire, le scélérat jouit d'avance des forfaits qu'il espère commettre.

Un mot qu'il écrivit à la supérieure, la disposa à me faire un accueil distingué. « J'ai trouvé, lui mar-
» quait-il, le médecin qu'il faut pour
» guérir le cœur de notre intéressante
» malade. C'est un jeune homme
» d'une famille distinguée, et qui
» joint aux dons de la fortune tous
» ceux de la nature, qui l'a formé
» pour plaire. Son ame est neuve ;
» elle est faite pour la vertu. Je me
» plais à cultiver cette jeune plante.

» Un regard de Sophie fera éclorre
 » dans son cœur des sentimens qui
 » lui sont inconnus. Peut-être fera-
 » t-il une diversion heureuse dans
 » l'esprit ou dans l'ame de votre
 » charmante amie ».

Il m'avait donné, sur la supérieure et sur Sophie, tous les détails que j'ai racontés plus haut. Je brûlais de la voir cette Sophie ; elle m'intéressait. Il me communiqua le billet qu'il avait écrit, et me prescrivit la conduite que je devais tenir dans cette première entrevue. Il avait eu soin, dès la veille, de me faire habiller convenablement. Il avait du goût, j'étais déjà d'une taille assez avantageuse ; et, en me considérant au miroir, je ne pus me défendre d'un mouvement d'amour-propre. Je ne doutais presque pas de l'effet de mes charmes, et déjà rabaissant Sophie au niveau des femmes complaisantes que j'avais connues, je me berçais de l'espoir d'effacer Sinyal, de le faire

oublier. J'étais plus jeune que lui, et je me trouvais bien plus beau ; ce qui pourtant n'était pas exactement vrai. Je crois qu'il était naturel de le préférer quant au physique. Eh ! qu'il valait bien mieux que moi du côté du cœur ! Mais j'étais marquis, et lui, il n'était qu'un simple commis marchand. Était-il presumable qu'avec un peu de discernement et de goût, une jeune personne bien élevée pût balancer entre nous deux ? Il lui a sauvé la vie, disais-je, c'est une bagatelle ; le dernier batelier du port en aurait fait autant ; mais moi, je la rendrai heureuse, voilà l'essentiel. Elle est faite pour moi, et je suis fait pour elle. — Si l'étranger cherchait à me rendre sa dupe, déjà je formais la résolution de le tromper lui-même, et de ne pas travailler pour son compte.

Que je trouvais Sophie au-dessus de l'idée que je m'en étais formé ! Que son air de langueur la rendait

intéressante ! Elle tourna doucement sur moi ses grands yeux noirs et mélancoliques. Elle semblait implorer la pitié ; il me fut impossible de lui refuser la mienne ; ma paupière devint humide. Qu'une victime de l'amour est touchante ! que la beauté, dans la douleur, a d'empire ! Il fallait être l'étranger pour ne point compatir à sa peine. Elle remarqua l'impression qu'elle produisait sur moi ; un sourire fut ma récompense. Il était tems de me rendre à la vertu, mon ame s'ouvrait aux sentimens honnêtes. Oui, si cela eût dépendu de moi, je l'aurais unie à son amant à l'instant même, et j'aurais été heureux de leur bonheur. Mais il était là le génie malfaisant qui avait conjuré ma perte. Je n'étais point vil et méprisable encore ; il avait décidé que je le deviendrais. La conversation roula sur des sujets indifférens ; je parlai peu, mais je parlai à propos. Là supérieure m'enchantait ; tout ce

qu'elle disait peignait la sensibilité de son ame ; elle animait doucement ses gestes , son regard , son sourire , et donnait à sa diction je ne sais quoi d'enchanteur , qui prêtait un charme inexprimable aux détails les plus simples. Sophie imprimait souvent ses lèvres de rose sur la main de sa bienfaitrice ; c'était le tableau de la confiante amitié dans sa candeur et dans son innocence. J'avais passé deux heures au parloir , et ces deux heures me parurent les plus courtes de ma vie.

L'idée de Sophie m'absorbait , j'étais distrait et rêveur. L'étranger me parlait , je ne l'entendais pas , je gardais le plus profond silence. Il devina ce qui se passait en moi ; il me laissa seul dans mon appartement ; cette solitude me fit plaisir. J'étais étonné des sentimens qui m'agitaient ; ce n'étaient plus ces desirs impétueux , cette ivresse brûlante que faisait naître en moi l'aspect d'une belle

personne. Un mot flatteur de Sophie, un seul de ses regards aurait fait ma félicité. Hardi avec toutes les autres femmes, je n'aurais su que tomber à ses pieds; je ressentais avec une douce violence l'empire de l'amour et de la vertu. Je portais envie à Sival, il était privé du bonheur de la voir; mais il était aimé. Je lui rendais intérieurement justice; il méritait mieux que moi de plaire à Sophie; mais je formais le projet de me rendre digne d'elle, sans oser concevoir l'espoir d'y réussir.

L'étranger connaissait trop l'empire des passions qui parlent au cœur, il savait trop qu'en devenant sensible, j'échapperais à ses séductions, pour qu'il ne se hâtât point de me rendre à mes premiers égaremens. L'idée d'une femme vertueuse inspire du respect pour toutes les personnes de son sexe; comme l'habitude de ne voir que des femmes sans mœurs, détruit toute estime, tout sentiment

délicat, pour cette belle moitié du genre humain. Il arrangea, pour le soir même, un souper, avec deux de ces beautés faciles, qui, pour un peu d'or, se prêtent à jouer tous les rôles qu'on leur distribue. Il me persuada qu'il me conduisait chez une jeune veuve de qualité, qui demeurerait seule avec sa cousine, dans une petite maison hors de la ville. Présenté par lui, je fus accueilli de ces dames, avec un empressement qui me flatta. La plus jeune qui était la plus jolie, ingénue en apparence, folâtre et spirituelle, me fit mille agaceries enfantines. Je ressemblais, disait-elle, à son frère ; elle m'en donnait le nom, me permettait d'innocentes caresses. Je la prenais dans mes bras, elle s'en échappait, pour s'y précipiter ensuite en riant. Elle jouait avec moi, et toujours sans le faire exprès, elle découvrait des charmes qu'elle dérobaient trop tôt à ma vue. L'idée de la touchante Sophie s'ef-

façait insensiblement ; je n'y pensais presque plus quand on servit le souper. Des vins liqueureux , les saillies de ma piquante voisine , ses regards expressifs , son langoureux abandon , ses seize ans surtout , embràsèrent mes sens. Je ne vis plus qu'elle , je ne pensai plus qu'à elle. Nous nous trouvâmes , je ne sais comment , tête-à-tête dans un charmant boudoir. Ambrosine devint plus tendre , je devins plus audacieux ; plus j'osais , plus sa résistance était faible. La volupté m'enivra ; l'aurore naissante ne dissipa point le prestige. Je sortis enchanté de ce lieu de délices , en me promettant bien d'y revenir souvent.

Allons-nous voir Sophie , me dit l'étranger , quelques heures après ? — Oh ! non , Ambrosine ; c'est elle seule qui me charme , qui me ravit , qui m'enchanté. — Point de sentiment exclusif , mon ami , si vous ne voulez pas être bientôt le plus mal-

heureux des hommes. L'amant qui s'attache à un seul objet, en est bientôt l'esclave ; le sexe est impérieux et fier. Né pour obéir au nôtre, il veut usurper l'empire ; il n'en a que sur les esprits faibles. Je vous garantirai d'une illusion dangereuse. La possession au bout de quelques jours, détruit l'enchantement ; toutes les femmes, à quelques nuances près, se ressemblent par les faveurs ; c'est toujours les mêmes données, le même dénouement. C'est par la variété des choix, qu'on échappe à l'ennui de la satiété. Il est d'autres secrets encore, pour étendre le domaine de la volupté ; mais ils sont le résultat savant de l'expérience. Il faut que vous soumettiez cette orgueilleuse Sophie. — Elle ne m'aimera jamais. — Cela se peut ; mais nous l'aurons. . . . — Je ne réfléchis point alors à toute l'atrocité de ce mot, *nous l'aurons*. — Elle se perd dans son cloître, il faut l'arracher à

sa passion ridicule. Il ne faut point que celle que l'amour forma pour être une des plus jolies prêtresses de son temple , échappe à sa destinée ; elle la remplira : je l'ai résolu. — Mais ce Sinval qu'elle adore ?... — Le projet que je vais vous confier , effraiera d'abord votre jeune imagination ; mais , avant de vous en instruire , songez que les charmes de Sophie , ses caresses séduisantes doivent être la récompense de votre docilité à suivre mes conseils. Peignez - vous - la d'avance , plus passionnée cent fois que l'aimable Ambroisine ; déjà elle vous enlace de ses bras amoureux ; vous respirez l'haleine suave qui s'échappe de cette bouche de rose ; vous voyez ses regards languissans attachés sur les vôtres ; vous entendez cette voix touchante prononcer votre nom avec ces accens si doux , et que le délire de ses sens rend plus éniivrans encore. Plaintive , abandonnée , elle vous

devra l'existence ; elle vous devra plus, elle vous devra sa félicité... — Mon œil était enflammé, ma tête était perdue, j'avalai à longs traits le poison séducteur qu'il faisait circuler dans mes veines. Je lui promis une obéissance aveugle. — Quel est donc le genre d'intérêt que vous m'inspirez, me dit-il, pour que rien ne me paraisse difficile, pour vous conduire au dernier période du bonheur ? En vous quittant ce matin, j'ai été rendre une visite au marquis de Bellecour, j'ai trouvé en lui un père facile, prêt à se rendre aux larmes de sa fille. Il ignore le retour de Sival, il voulait s'informer des lieux qu'il habite, lui écrire de revenir à Orléans. Je l'ai décidé à partir pour sa garnison, sans compromettre ainsi son autorité. — Je m'éloigne, a-t-il dit ; mais si, à mon retour, ma Sophie persiste encore dans sa résolution, je vais chercher moi-même son amant, je le conduis
dans

dans ce cloître , pour qu'il en arrache son épouse et lui fasse abjurer le funeste projet d'abandonner le monde. Jusqu'à cette époque , je conserverai mon apparente inflexibilité. Il m'en coûtera de renoncer à l'espoir de l'établir comme elle mérite de l'être ; mais j'aime mieux faire le sacrifice de mes prétentions , que de voir s'ensevelir vivant cet unique objet de ma tendresse... — Je l'ai vu monter en voiture , nous n'avons point à craindre de sa part un retour de faiblesse ; son absence me laisse tout le tems de mûrir mon projet et d'en assurer l'exécution.... — Tous les sentimens de l'honneur et de la pitié n'étaient pas anéantis dans mon ame. Je blâmai sa démarche , j'eus envie d'aller prévenir Sinval des dispositions du père de Sophie. Si ce jeune homme était venu nous voir , comme il nous l'avait promis , il m'aurait été impossible de me taire. La possession d'Ambrosine , le plai-

sir surtout de faire le bonheur de deux personnes qui avaient su m'intéresser, l'emportaient sur la peinture des jouissances que l'étranger avait offertes à mon imagination, qu'avait bien refroidie la pensée de cette horrible perfidie. L'étranger ne me quitta pas un instant ; il me maitrisait avec force , il me subjuguait malgré moi. — Vous n'avez plus aucune fortune à attendre, me disait-il avec l'air de la compassion ; parvenez à plaire à Sophie ; et l'immense héritage de son père répare toutes vos pertes, et vous met en état de paraître dans le monde , avec l'éclat qui convient au nom que vous portez.... — Je dois l'avouer à ma honte ; l'intérêt personnel , le vil amour de l'or, ou plutôt des plaisirs qu'il procure, eut plus d'empire sur moi , que tous ses raisonnemens, pour étouffer les remords que j'éprouvais de tromper mon ami.

Je balançais pourtant encore ;

j'allai pour voir Ambrosine : elle avait disparu. L'étranger me ramena au parloir de Sophie, j'avais besoin d'aimer, sa présence m'enflamma de nouveau ; je ne parlais que de la beauté de son ame, l'étranger ne m'entretenait que de ses charmes. Par ses tableaux voluptueux, il irritait mes desirs trop prompts à s'allumer. Bientôt je ne desirai plus le cœur de cette touchante victime de la plus noire scélératesse, je ne rêvai qu'à sa possession, et je devins capable de tout entreprendre, pour calmer la fièvre brûlante qui me dévorait.

Cependant je ne faisais aucune impression sur Sophie. — Cruel ! disais-je à l'étranger, puisque vous avez porté l'incendie dans mes sens, procurez-moi donc les moyens de l'éteindre. Mon imagination embrasée s'indigne des froideurs de cette femme, qui, selon vous, devait partager mon délire. Apprenez-moi

à l'oublier , ou sachez porter dans son ame cette ivresse qui dévore la mienne. — Calmez cette effervescence ; laissez - vous guider , et vous triompherez de cette beauté farouche. — Elle ignore que je l'aime. — Vous l'aimeriez vainement. — Que prétendez-vous ? — La conduire dans vos bras. — Vous me proposez un rapt ? — Voilà les remords , les craintes ; rassurez-vous , il ne s'agit point de lui faire aucune violence. — Expliquez-vous ? — Il faut la mettre dans le cas de ne pouvoir refuser votre main. Le projet que j'ai conçu , dont j'ai différé de vous instruire jusqu'à ce moment , parce que je craignais vos irrésolutions.... — Oh ! je suis capable de tout pour la posséder ! — Ce projet est bizarre , singulier ; mais j'en garantis la réussite , si vous savez imposer silence à vos desirs , si vous vous sentez en état de ne jouer pendant quelque tems auprès de Sophie , que le rôle d'un ami

délicat qui la plaint et qui veut la rendre heureuse. — J'aurais pu le faire cet effort les premiers jours que je la vis ; mais il est trop tard à présent, il faut qu'elle soit à moi, ou que je meure. — Cette chaleur me plaît, j'en blâme l'explosion. Soyez calme, écoutez-moi, c'est Sival seul qu'elle aime, en vain vous attaqueriez son cœur ; excepté un seul homme, il est fermé pour vous et pour tous les autres. Elle ne se doute point que la nature lui a donné des sens : ils sont assoupis : hâtez leur réveil. Qu'elle vous doive des plaisirs inconnus ; et cette beauté si fière, honteuse sans être fâchée, reconnaissante malgré elle, irritée en apparence, finira par vous adorer. — Expliquez-vous, que faut-il faire ? — Sophie n'a pas remarqué la nature des sentimens que vous avez pour elle ; aucun mot de votre bouche n'a pu l'en instruire. — Elle m'interdit, elle m'en impose. La cruelle ne

daigne pas même arrêter sur moi ses regards indifférens. — Hé bien ! placez-la dans un point de vue , qui l'accoutume à vous voir , sous un jour favorable. En caressant sa chimère , obtenez son amitié ; le jeune ami d'une femme sensible , peut , sans qu'elle s'en doute , la conduire plus loin qu'elle ne le croit , plus loin qu'il ne l'espère lui-même. Les sentimens tendres se touchent dans le cœur de ces petits êtres que j'ai su définir. L'intervalle de l'amitié à l'amour est si imperceptible , qu'avec de l'adresse , on le leur fait franchir avec facilité. Demain nous retournerons au parloir ; la supérieure qui croit Sinval éloigné pour toujours , auquel elle vous préfère , parce qu'elle ne le connaît pas , qui sent que vous obtiendriez l'aveu du marquis , s'intéresse en secret à votre amour ; elle souhaite que vous puissiez insensiblement en inspirer à Sophie ; elle vous facilite les moyens de causer

avec l'intéressante novice. Profitez demain des instans qu'elle vous ménage , dites à Sophie : vos malheurs m'ont ému , mademoiselle , j'ai désiré les adoucir. Sans vous en prévenir , j'ai cru ne point vous déso-bliger , en cherchant à découvrir ce qu'était devenu le vertueux amant à qui votre ame s'est donnée. Ce début la rendra attentive ; cessez , ajouterez-vous , de pleurer sa perte , ou de craindre son infidélité. Il existe , il est digne de votre tendresse. Alors ses beaux yeux se tourneront sur vous avec complaisance. Entendez ses exclamations ; voyez l'agitation de son sein , l'incarnat du plaisir colore ses joues ; elle attend avec impatience que vous continuiez de l'instruire. Vous êtes pour elle l'ange du bonheur ; pour la première fois , elle examine vos traits , elle vous fixe. Vous faites sur elle une impression flatteuse , et déjà vous occupez la seconde place dans son cœur. Vous

ajouterez timidement ; j'ai commis une imprudence , peut-être ; je n'oserai plus paraître devant vous , si je n'en obtiens le pardon. Elle desire que vous ayiez été bien coupable , elle ne se l'avoue pas encore , elle hésite , elle tremble , la curiosité l'emporte : elle vous interroge enfin. J'ai osé , repartirez-vous , forcer cet infortuné à vous écrire : voilà sa lettre. Sa main est hors de la grille , vous la serrez dans les vôtres , vous y glissez un billet que sa bouche refuse , lorsqu'il est déjà sur son sein. — Quel effet pouvez - vous attendre de cet écrit , elle le rejettera avec horreur , quand elle n'y reconnaîtra pas la main de son amant ? — Enfant que vous êtes ! avez-vous pu penser que je vous engagerais dans une démarche imprudente ? Cet écrit sera de son amant. — De lui ? — Oh ! laissez-moi donc achever. Sophie n'a jamais connu l'écriture , ni le style de Sinval. J'ai

avec adresse obtenu cet éclaircissement de la supérieure ; c'est vous qui écrirez sous le nom de cet amant préféré ; elle répondra , n'en doutez point , nous ferons prendre à la correspondance le tour que nous voudrons. Cette ame neuve et passionnée , que la tyrannie prétendue de son père accable , sera facilement exaltée et séduite. Cette solitude qui nourrit sa douleur , ne lui offrira plus qu'un cachot funeste. Sa chaîne lui deviendra chaque jour plus pesante ; elle envisagera avec effroi le moment de s'arracher d'un monde où le bonheur la rappelle ; elle souhaitera de voir tomber ses fers. Vous présenterez avec précaution l'espoir de les briser , celui de fléchir le courroux d'un père : la tête exaltée se perdra. Un rendez - vous se propose , on l'accepte après bien des combats ; le silence et l'ombre de la nuit vous favorisent , et je vous laisse alors , le soin du dénouement...

— Le croirait-on, cet épouvantable projet de la plus horrible perfidie n'eut rien qui me révolta ? j'en pressai l'exécution avec cette joie coupable d'un scélérat consommé dans le crime. La passion m'aveuglait et l'idée du remords ne glaça pas ma main, lorsque l'étranger, en riant aux éclats, me dicta la lettre qu'on va lire, cette lettre dont le style offre un si étonnant contraste, avec le caractère de celui qui l'imaginait.

« Belle Sophie, pardonnerez-vous à un malheureux qui n'a plus que quelques jours à vivre, d'oser troubler cette solitude, où vous goûtez un repos qui n'est plus fait pour lui ». — Rien ne touche une femme, dit l'étranger, comme ces résolutions désespérées d'un amant qui veut mourir pour elle. — Continuez. — « J'ai pu, pendant un an, m'imposer la privation la plus cruelle : éviter tout ce qui pourrait vous rappeler mon souvenir;

» votre père me l'avait ordonné. Je
 » ne l'accuse point d'injustice, vous
 » lui devez le jour, il est pour moi
 » le plus respectable des mortels. Il
 » veut votre félicité, il ne m'a pas
 » cru digne de la faire. Oh ! s'il ne
 » vous accorde qu'au mortel qui vous
 » mérite, jamais ma Sophie, jamais
 » vous n'aurez d'époux. Où est-il
 » l'homme, dont l'ame soit aussi
 » pure, aussi belle que la vôtre ? S'il
 » en existait un, j'irais le trouver ; je
 » lui dirais : le ciel te forma pour cette
 » créature céleste ; embellis sa des-
 » tinée, connais tout le prix du tré-
 » sor que je te donne, et le spectacle
 » du bonheur de Sophie, adoucira
 » l'horreur de mes derniers momens.
 » Insensé ! qu'ai-je dit ? moi ! vous
 » savoir dans les bras d'un autre ?
 » Ah ! cette idée horrible a boule-
 » versé mes sens ; elle me rend in-
 » juste peut-être ; mais l'amour, le
 » brûlant amour, ne connaît point
 » les traités d'une fausse délicatesse ;

» la bouche les prononce, le cœur
» les désavoue. Combien je suis faible
» et peu digne de vous intéresser !
» Le croirez-vous ? ô ma Sophie ! il
» est des instans où j'ose me réjouir
» de la résolution que vous avez prise.
» J'ai l'orgueil de croire que vous
» m'aimez, que c'est pour moi seul
» que vous vous arrachez à la ten-
» dresse de ce père qui vous réclame
» en vain. Hélas ! nous avons perdu
» notre appui ; le ciel vous a ravi cette
» tendre mère qui l'aurait fléchi, cet
» époux irrité. Eh ! pourquoi ne le
» fléchirions-nous pas ? l'espoir de
» l'attendrir nous est-il interdit ?
» Votre naissance, votre fortune,
» élèvent une barrière entre nous
» deux ! mais l'amour, plus fort que
» les conventions des hommes, rap-
» proche les distances. Si le ciel
» m'eût fait naître sur le trône, mon
» cœur vous y eût placée près de
» moi, et j'aurais cru encore ne point
» vous honorer assez. Pardonnez au

» délire d'un infortuné, dont la rai-
 » son s'égare, qui vous offense par
 » l'audace de ses vœux, et qui bien-
 » tôt expiera ce crime involontaire.
 » Oubliez - moi, Sophie, oubliez-
 » moi ; dites-moi que vous m'avez
 » oublié. N'en doutez point, ce mot
 » terrible sera l'arrêt de ma mort ;
 » elle est préférable aux tourmens
 » qui me désespèrent. Faible et dé-
 » solé, j'erre auprès de ma tombe ;
 » ayez la générosité de m'y faire
 » descendre. Je suis trop malheu-
 » reux de vivre, abrégez mon sup-
 » plice. Que vous en coûtera-t-il
 » pour me donner la paix du néant ?
 » Cette simple phrase, *je ne vous*
 » *aime plus* ; mais non, ma Sophie,
 » ne me répondez pas : j'interprè-
 » terai votre silence ; c'est mon es-
 » poir en vous écrivant. Adieu, vous
 » que je ne verrai plus, que j'idolâ-
 » trerai jusqu'au dernier soupir. »

L'étranger s'était plusieurs fois in-
 terrompu en me dictant cette lettre,

soit pour me faire remarquer l'intention de chaque phrase, et l'effet qu'elle devait produire, soit pour détourner mon attention sur ce que j'écrivais. J'avais par intervalle des mouvemens de sensibilité. Ce sentiment en moi lui déplaisait toujours, il mettait tous ses soins à l'anéantir. Il me fit ajouter à la lettre un *post-scriptum*, dont chaque mot était un mensonge. Sinval était censé y raconter la peine que j'avais prise pour découvrir sa retraite; j'étais un ange consolateur, et le mortel le plus compatissant et le plus généreux. L'étranger n'oublia pas non plus de glisser pour son compte un petit mot d'éloges.

Nous allâmes au parloir comme nous l'avions projeté. Jamais Sophie ne m'avait paru plus rêveuse et plus intéressante. Je lui parlais, elle ne m'écoutait pas. Je prononçai le nom de son amant, ses beaux yeux s'animèrent. Je lui montrai la lettre sup-

posée de Sinval ; elle ne la prit pas ; elle l'arracha de mes mains , par un mouvement si rapide , qu'il m'eût été impossible de la retenir. — Ma bonne amie , s'écria-t-elle , en s'adressant à la supérieure , le ciel l'a conservé à mon amour ; il le rend à mes vœux , à ma tendresse. — Eh ! qui ? dit la supérieure. — Lui ! eh ! quel autre dans le monde pourrait m'intéresser ? Ah ! permettez - moi de lire cette lettre. Voyez votre Sophie craintive et suppliante embrasser vos genoux , et solliciter une grace à laquelle sa vie et attachée. — Avez-vous besoin de mon aveu ? — Hé bien ! maman , pardonnez-moi cette expression , elle peint ma tendresse et mon attachement. — Hé bien ! mon aimable fille , lisez cette lettre , puisse-t-elle enfin calmer ces chagrins que je n'ai pas eu la puissance d'adoucir. — Non , ma bonne maman , lisez - la la première , je vous en conjure ; et si elle renferme une seule expression dont

votre Sophie ait à rougir, si Sival n'est plus digne d'elle, déchirez-la, et ce cœur qui souffre tant cessera de gémir. — Je m'en rapporte à votre ame délicate et sensible. Allons, cédez à votre impatience ; je vous permets de briser ce cachet, que vous respectez avec peine..... Ces mots étaient à peine prononcés, que Sophie dévorait la lettre ; de douces larmes coulaient de ses yeux. Elle la remit ensuite à la supérieure ; et, placée derrière elle, cette tendre amante lisait une seconde fois, par dessus l'épaule de son amie, cet écrit imposeur qui lui faisait éprouver tour-à-tour l'excès de la joie, et celui du chagrin. Elle ne pouvait se lasser de cette lecture. — Il est aussi malade que vous, ma pauvre enfant, dit la supérieure. Ses sentimens sont exaltés, mais ils partent d'une ame honnête. Un méchant homme n'eût point écrit une pareille lettre.... L'étranger sourit malignement ; je souris aussi ;

mais mon sourire était une épigramme. Quoique égaré et séduit par l'étranger, je lui rendais intérieurement justice ; et tout en le blâmant, je ne résistais point à l'empire qu'il avait pris sur moi. — Ma bonne amie, dit Sophie, n'est-ce pas que je dois lui répondre ? — Oh ! sans doute. — Lisez. Il écrit qu'il interprètera mon silence. — Vous ne devez pas le laisser mourir faute d'un mot. — Vous riez ; mais je le connais, il mourrait, j'en suis sûre, si je ne le rassurais pas sur les sentimens de sa Sophie. — Lui manderez-vous que dans six mois vous prononcerez des vœux qui lui raviront à jamais tout espoir ? — Oh ! non, non, je ne lui écrirai pas cela. — Vous lui mentirez donc ? — Mention à ceux que l'on aime ? Vous ai-je jamais menti ? Je l'ai retrouvé, je ne veux plus être religieuse..... Je cours faire ma réponse..... Elle sortit sans prendre garde à moi, en dépit du beau *post-scriptum* de la lettre.

Sinval seul l'occupait. La supérieure m'en fit ses excuses. Je répondis assez gauchement. J'étais intérieurement piqué, et je portais envie au bonheur de Sinval. La supérieure me fit, sur la délicatesse de ma conduite, des éloges qui me firent rougir. Elle attribua à ma modestie l'effet d'une honte que je savais mal dissimuler. Il fallut lui raconter comment j'avais découvert Sinval; elle voulait apprendre tous les détails de cet événement. L'étranger, qui vit mon embarras, prit la parole à ma place. Sa tête était calme, et il imagina un roman assez vraisemblable, qui satisfit la bonne religieuse, et qui souvent l'attendrit.

Sophie rentra au bout d'une petite demi-heure, avec un air ouvert et riant. Elle était belle dans sa douleur, elle était ravissante dans sa joie. Pour cette fois, elle daigna se souvenir qu'elle me devait de la reconnaissance. Son ton affectueux, ses ex-

pressions naïves, ses regards presque caressans, me troublaient, m'emchantaient tour-à-tour, et me désespéraient. Elle présenta sa lettre toute ouverte à la supérieure, qui la cacheta sans la lire. — Je n'ai pas mis l'adresse, dit Sophie. Il ne m'indique pas les lieux qu'il habite. — Je les connais, répondis-je. — Je n'ai mis qu'à *Sinval*, à mon bien-aimé. J'ai voulu que les premiers mots, qu'il verrait écrits de ma main, le rassurasent. J'aurais désiré pouvoir, dans une seule phrase, lui dire tout ce que je pense, et qu'il la reçût de suite. — Il l'aura dans deux jours. — Deux jours, c'est bien long; et deux jours pour avoir sa réponse; mais c'est un siècle d'attente. — S'il m'est possible d'abrégér ce terme. — Oh! je vous en prie, partez tout de suite, et je vous aimerai, non pas autant que lui; mais je vous aimerai comme un bon frère, et comme un bienfaiteur..... L'étranger, qui craignait que je ne

me trahisse par quelques réponses qui ne seraient pas d'accord avec ce qu'il venait de dire à la supérieure, m'avertit qu'il était tems de nous retirer. Je saluai Sophie, qui me rendit mon salut avec grace, et qui me supplia bien fort de revenir au parloir, aussitôt que j'aurais une lettre à lui apporter.

Voyons donc, quand nous fîmes dehors, me dit l'étranger, comment écrit cette belle enfant, dont je raffole de plus en plus..... Cette dernière partie de sa phrase me déplut; mais je me gardai bien de le faire paraître. Je lui remis la lettre. En voici la copie :

« Vous voulez mourir, et vous savez que votre Sophie existe! Elle » serait morte aussi depuis long-tems, » si elle avait pu soupçonner que vous » fussiez capable de l'oublier jamais. » Pourquoi, méchant que vous êtes, » ne lui rendez-vous pas la justice, » qu'elle a tant de plaisir à vous

» rendre ? Vous ne l'aimez donc pas
» autant qu'elle vous aime , puisque
» vous doutez de son cœur ? Depuis
» un an que vous êtes parti , je n'ai
» pas eu une pensée qui n'eût rap-
» port à vous. Personne ne m'avait
» dit le motif de votre absence si
» longue. Hé bien ! Sinval , je l'avais
» deviné , et j'en suis glorieuse. C'est
» que nos ames s'entendent , c'est
» qu'elles sont faites l'une pour l'au-
» tre. Que me parlez - vous de ma
» naissance et de ma fortune ? Je ne
» les connais que pour les haïr et
» les détester ; elles font le malheur
» de ma vie. J'ai un pressentiment
» secret que nous serons unis. Je sais
» que mon père vous estime ; je sais
» aussi qu'il m'aime : et quand il fait
» cas de l'un , et qu'il chérit l'autre ,
» un honnête homme , un père sen-
» sible , ne les rend pas malheureux
» pour des préjugés qu'il méprise. Il
» reviendra dans trois mois. Hé bien !
» nous irons ensemble nous jeter à

» ses pieds ; et s'il nous faut mourir
» sans connaître le bonheur , c'est là
» que nous expirerons. Ce n'est point
» un barbare , il ne le voudra pas. Je
» suis si heureuse à présent , que je
» vous sais moins éloigné de moi !
» Cette joie ne sera que d'un mo-
» ment , si vous ne m'apprenez pas
» que vous la partagez. Mais pour-
» quoi vivre ainsi éloigné ? Qu'im-
» porte que mille lieues ou une seule
» nous sépare ? c'est être également
» privés du bonheur de se voir. Re-
» venez à Orléans , revenez , je vous
» en conjure , je vous l'ordonne. Je
» vous l'ordonne ? Enfant que je suis !
» je déraisonne à mon tour. Quel
» droit ai-je de commander ? Vos
» visites n'auront rien de suspect ;
» je vais quitter ce voile , que le
» dépit , le désespoir m'avait fait
» prendre. Je dirai à toute la terre
» que je vous adore ; je veux que
» tout le monde le sache. Puisque
» ma bonne amie approuve ma ten-

» dresse , c'est que cette tendresse
» n'est point un crime , c'est que c'est
» le ciel lui-même qui me l'a inspi-
» rée. Elle me le dit tous les jours :
» on ne peut aller contre sa volonté.
» Elle a combattu ce vain desir de
» m'ensevelir dans un cloître ; elle
» a voulu que je vécusse pour vous.
» Sans son amitié , votre Sophie
» n'existerait peut-être plus. Si elle
» croit qu'il y aurait du mal à ce
» que vous vinssiez au parloir , vous
» n'y viendrez pas. Vous pourrez au
» moins m'écrire vingt fois , cent fois
» le jour. Il y a au haut de la mai-
» son une fenêtre qui domine sur la
» rue ; j'y passe , depuis six mois , des
» journées entières , dans l'espoir de
» vous reconnaître de loin. Hélas !
» mes desirs ont toujours été trom-
» pés. En vain j'y regardais ; je n'ai
» jamais cru vous voir ; je ne m'y
» serais pas méprise. Aucun autre n'a
» votre démarche , votre taille , et cet
» ensemble qui n'est qu'à vous. Te-

» nez, vous entrevoir une minute
» effacera le souvenir de cette année
» si longue et si douloureuse. Venez,
» mon ami, venez, si vous voulez
» que je vive : l'impatience peut me
» causer la mort ».

Au diable la petite sotte, dit l'étranger, en achevant de lire cette lettre, comme elle a les passions vives ! comme son esprit travaille ! il est facile de lui faire faire bien du chemin en peu de tems. Sans sa confiance dans la béguine, nous l'aurions déterminée, avant huit jours, à escalader les murs de ce couvent, que, grace à nous, elle déteste. Qui se serait imaginé qu'elle irait confier une épître amoureuse à la supérieure d'une communauté ? Une proposition hasardee effraierait la nonne ; un rendez-vous nocturne la révolterait. Utile jusqu'à présent, elle nous est maintenant nuisible. Il faudrait éloigner cette femme incommode..... L'éloigner ? Impossible !..... Ah ! qu'une
mort

mort subite lui viendrait bien à-propos..... Cette idée me révolta. Il s'en aperçut. — Rassurez-vous, me dit-il en riant, mes vœux ne la feront pas mourir : c'est pourtant ce qu'elle aurait de mieux à faire pour l'intérêt de votre amour. Je la connais, elle est si complaisante, qu'elle se prêtera sans peine à recevoir à la grille l'intéressant Sinval, et à nous enlever ainsi tout le piquant de l'intrigue la plus singulière. Pour qu'une jeune fille fasse une étourderie, il lui faut des contrariétés, et celle-ci n'en éprouvera d'aucune espèce, si nous n'y mettons ordre. Qu'imaginez-vous pour nous tirer de là? — Rien. — Ni moi non plus en vérité..... Quelqu'habile que fût l'étranger à trouver des expédiens, son génie, ordinairement si fécond, ne lui en fournit aucun dont il jugeât à propos de me faire part. Il rêvait, il se promenait à grands pas, il était furieux. Quelques mots isolés, qu'il prononçait par intervalle,

me décélérent ses projets sur Sophie. C'était pour la livrer entre ses mains qu'il voulait que je la ravisse. Il me fit horreur. Presqu'aussi coupable que lui, je le condamnais, et j'osais m'absoudre ! J'eus un instant de retour sur moi-même. Il me prit envie d'aller trouver Sinval, de lui avouer ma faute, de lui remettre le billet de Sophie, et de le conduire soudain aux pieds de son amante. Une fausse honte, ou plutôt la passion qui m'égarait, arrêta ce mouvement honnête. Il brilla comme un éclair, et s'évanouit de même. L'idée importune de la jeune novice me poursuivait partout. Mon cœur corrompu n'aspirait pas à régner sur le sien, c'étaient les charmes de sa personne qui me faisaient délirer.

Deux jours entiers se passèrent dans cette agitation. L'étranger n'était pas plus tranquille. La jalousie me le rendait odieux, et je ne pouvais me séparer de lui. J'attendais

que son génie vint à mon secours ; j'applaudissais à tout ce qu'il pouvait me dire ; il me crut avili sans retour ; il ne prit plus la peine de se contraindre avec moi , et je connus son ame toute entière. O dieux ! quels étaient ses projets sur l'innocente victime de nos coupables desirs ! Il consentait à la voir dans mes bras , pourvu qu'elle passât ensuite dans les siens. La fille la plus modeste , la plus vertueuse , flétrie , mourante , déshonorée , lui promettait le spectacle le plus délicieux. Pardonne , lecteur , si je présente à ton imagination une esquisse de l'épouvantable tableau dont il se repaissait d'avance. Ah ! si tu avais connu cet homme affreux , tu ne m'accuserais pas de le calomnier.

Impatiens de revoir Sophie , nous fûmes l'un et l'autre à son couvent dans la matinée du troisième jour depuis notre dernière visite. Nous demandâmes la supérieure. — Hélas !

nous dit la tourrière, depuis hier au soir elle est dangereusement malade. Elle a été attaquée d'une fièvre, qui s'est déclarée avec les symptômes les plus alarmans. — Cette bonne supérieure m'intéressait ; la nouvelle de sa maladie m'affecta.

Hé bien, me dit l'étranger avec un air triomphant, lorsque nous fûmes dans la rue, la voilà cette protection que le ciel accorde à l'innocence ! La victime ne peut nous échapper ; son sort est dans nos mains. A présent nous pouvons écrire ; créateurs du roman, nous pouvons arranger l'intrigue, en disposer les fils, et les faire aboutir au point où nous voudrons. Nous sommes débarrassés de cette confidente incommode. Sophie, livrée à elle-même, ne prenant conseil que de son amour, se prêtera à toutes les inconséquences que nous lui dicterons. Je connais la trempe de son âme, et dans huit jours, au plus tard, nous l'enlevons

à la nature entière. — Comment ? — Demain elle aura la réponse qu'elle attend avec impatience ; sa lettre nous en fournit les motifs. Elle ordonne à son amant de se présenter au parloir ; il sollicite cette faveur. Cela, vous le sentez, n'est plus possible. On instruit ce malheureux Sival de la maladie de la bien aimée. On ne peut confier son secret à un autre ; une autre, d'ailleurs, n'aurait pas les mêmes complaisances que la supérieure ; c'est là que nous l'attendons. On lui propose un rendez-vous au jardin ; elle estime trop son amant pour le craindre. Elle s'y rend, la porte en est ouverte par elle, une chaise de poste est placée à l'écart, on l'y conduit, on l'y traîne, on étouffe ses cris, elle s'évanouit, on ne s'évanouit pas ; mais avant l'aurore naissante, elle est à dix lieues d'ici, dans un réduit charmant, où je commande en maître, et dont l'accès est interdit aux pro-

fanés humains. — De quelle manière lui faire rendre cette lettre, sans qu'elle tombe entre les mains des nombreuses surveillantes dont le couvent est rempli ? — On va savoir des nouvelles de la supérieure, on remet à la tourrière un livre de piété pour la sœur Sophie, on glisse un billet sous la reliure, entre le carton et la peau qui le couvre. Sophie sait l'italien ; sur l'enveloppe du livre vous écrirez ces trois mots : *Sotto el coperschio*. Elle trouvera bientôt cette lettre si désirée, vous lui dites d'attacher sa réponse à un fil qui partira de cette fenêtre dont elle parle, et qui donne sur la rue. A minuit son amant, que nous avons ramené à Orléans, vient le prendre ; l'obscurité vous permet de le remplacer, la correspondance s'engage et se continue. Comme la petite personne a la tête exaltée, il est facile de la lui tourner tout-à-fait, et d'arriver plutôt que nous ne l'espérons, sans doute,

à l'heureux résultat de nos combinaisons.

Je suivis de point en point les instructions de l'étranger, pour faire parvenir la lettre qu'il me dicta encore ; mais je me permis à son insu une variante pour l'abuser lui-même. J'indiquais à Sophie un autre lieu pour recevoir ses réponses ; c'était de les mettre, dans la journée, sous une grosse pierre, qui servait de seuil à la porte du jardin, qui donnait sur une rue peu passagère. L'étranger n'eut aucun soupçon de ma ruse : il en fut complètement la dupe. Il vint plusieurs nuits de suite avec moi, sous la fenêtre que nous avions indiquée. Il se désespérait de la timidité de cette petite bégueule ; c'est ainsi qu'il nommait l'intéressante victime, qu'il rugissait de ne pouvoir immoler à sa lubricité. Mais moi, valais-je mieux que lui ? A présent que j'y pense de sang-froid, je rougis de ma conduite infame. La passion qui m'égarait

n'était pas une excuse ; je le sentais et je n'eus jamais la force de revenir sur mes pas.

Dès que l'étranger était retiré dans son appartement , je sortais du mien. Le valet de l'écurie de l'auberge où nous logions , m'ouvrait la porte de la rue , et , moyennant quelques petites sommes , il m'attendait et gardait le silence sur mes courses nocturnes.

Chacune des lettres de Sophie augmentait ma passion pour elle. Comme elle y faisait souvent mon éloge , j'allais jusqu'à me persuader qu'elle me pardonnerait une supercherie , que je m'accoutumais à regarder comme très-innocente.

Un jour je rencontrai Sival ; il était pâle et défait ; il me fit pitié. Si l'étranger n'eût point été avec moi , je crois que dans le premier mouvement de ma sensibilité , je lui aurais fait l'aveu de mon horrible perfidie. Nous lui demandâmes pourquoi il n'avait pas tenu la promesse qu'il

nous avait faite, de venir nous voir à notre auberge ? — Hélas ! nous répondit-il, mon bienfaiteur touchait à ses derniers momens, ma présence calmait ses douleurs, pouvais-je l'abandonner ? Hier j'ai eu le malheur de le perdre ; je reste seul sur la terre. Il m'a légué tous ses biens ; mais je cherche à découvrir s'il n'a point quelque parent qui ait des droits plus légitimes à son héritage. Je ne veux pas d'une fortune qui me serait à charge, si quelque infortuné dans la misère souffrait de l'amitié qu'eut pour moi cet ami généreux. — Mais à présent que vous êtes riche, répliqua l'étranger, le père de Sophie ne rejeterait plus vos vœux. — Je ne devrai jamais celle que j'aime à des moyens honteux. Je la connais, un lâche spoliateur ne lui inspirerait que du mépris. — Vous outre la délicatesse. La fortune de M. Duplant est en partie votre ouvrage ; il ne l'a due lui-même qu'à ses travaux. Le

collatéral éloigné, qui ne pensa jamais à lui, a moins de droit à ses biens, que l'ami qui lui aida à les augmenter, qui ne l'abandonna point à son heure suprême, et ne craignit point d'exposer sa santé pour veiller sur la sienne. Songez que Sophie vous aime, songez que j'ai favorablement disposé le marquis de Bellecour en votre faveur, et que la circonstance de cette succession inattendue rapprochera la distance qui vous sépare. — Cruel ! pourquoi cherchez-vous à me rendre injuste ? — Je cherche à vous rendre heureux, à faire cesser les larmes de la femme la plus intéressante qui exista jamais. Accordez votre amour et votre probité ; faites les recherches que votre cœur vous indique. Venez au secours de l'honnête homme dans le malheur ; mais ne vous dépouillez pas du moyen d'obtenir votre amante. Dans la suite vous serez libre de faire pour ces parents inconnus, s'il en existe, ce que

votre générosité vous dictera ; ils vous sauront gré de penser à eux dans cet instant ; ils n'exigeront pas plus que vous ne leur offrirez. Ils apprécieront même un sacrifice qu'ils n'obtiendraient pas de tout autre. Enfin , si vous échouez dans votre louable entreprise , souvenez-vous que je suis l'ami du marquis de Bellecour , que j'ai quelque ascendant sur son esprit , et que je m'en servirai pour réunir les deux êtres les plus touchans de la nature. — Sival l'embrassa , et lui promit de le revoir dans quelques jours.

J'étais interdit de la conduite loyale de l'étranger. Je ne concevais rien au changement qui s'était si subitement opéré en lui , et j'avais la bassesse de le maudire intérieurement d'un procédé généreux , qui , en détruisant mon coupable espoir , ne me laissait que la honte de ma perfidie. J'avais fait bien du chemin dans le sentier du crime , je fus assez maître

de moi pour complimenter l'étranger sur le projet estimable qu'il avait formé. — Il est conforme, me répondit-il, à mon système ; il me fera parvenir à mon but plus facilement encore, j'aurai la gloire d'amener un dénouement qui se ferait sans moi. Il est impossible d'arracher Sophie à son couvent ; il ne le sera pas de l'enlever à un époux sans défiance. Introduit dans sa maison, choyé, caressé, je saisirai le moment le plus favorable. — Et ces lettres supposées ? — Je m'en ferai honneur. C'était une ruse permise pour entretenir Sophie dans ses sentimens pour Sival, et la préserver de la séduction des nones. — Ce raffinement de scélératesse me laissa dans une stupeur, que je ne puis décrire. Tout l'odieux de cette intrigue allait donc retomber sur moi. J'étais honteux, désespéré ; je voulais fuir, et malgré moi je restai à Orléans. Ma tête était perdue ; je fus malade pendant trois jours ; le

quatrième je sortis la nuit à mon ordinaire. En arrivant auprès de la porte du jardin du couvent, je crus appercevoir un homme enveloppé dans un manteau, qui s'éloignait à mon approche. Je trouvai une lettre au même endroit où j'en trouvais toujours. En me retirant, je vis au coin de la rue l'homme au manteau. Il paraissait vouloir m'aborder ; je pris une autre route. Il me suivit quelque tems, je doublai le pas, il me perdit de vue. Il ne me vint pas dans l'esprit d'autre idée que celle de croire que c'était quelque brigand, dont les projets étaient suspects. Rendu dans ma chambre, où j'avais laissé une lumière dans une veilleuse, je lus la lettre de Sophie ; elle était ainsi conçue :

« O mon ami, je suis au comble
» du désespoir, et vous m'aban-
» donnez ! Elle n'est plus cette inté-
» ressante amie, qui me consolait
» dans mes peines. Sa belle ame s'est

» exhalée sur ma bouche ; son der-
» nier mot fut pour mon ami. Faites
» son bonheur, dit-elle, vous vous
» perdriez dans le cloître ; quittez
» un séjour qui n'est pas fait pour
» vous. — Hélas ! Sinval, vous ne
» savez pas tout l'excès de mon in-
» fortune ; celle qui lui succède
» connaît ma tendresse pour vous,
» elle m'en fait un crime. Elle m'ob-
» serve, elle me traite avec cette
» dureté qui caractérise les faux dé-
» vots. L'entrée du jardin m'est in-
» terdite. Quand tout repose, je m'y
» rends dans l'obscurité et le silence.
» Hier j'ai été sur le point d'être dé-
» couverte par le jardinier ; j'ai resté
» cachée trois heures derrière une
» charmille. Enfin j'ai regagné ma
» cellule, transie de froid et d'épou-
» vante. Que deviendrais-je, si l'on
» me privait de l'unique consolation
» qui me reste ? celle de recevoir
» vos lettres. Depuis deux nuits j'erre
» dans les ténèbres le long des cor-

» ridors obscurs du couvent pour
» me rendre au jardin. Je suis obligée
» de passer devant les chambres de
» toutes les religieuses. Si l'on me
» surprenait avec la lettre que je
» vous porte, je serais punie avec
» rigueur, enfermée dans un cachot,
» sans doute, et ravie à la nature
» entière. Depuis deux nuits j'ai fait
» ce pénible voyage, et je n'ai jamais
» que retrouvé les lettres que je vous
» adressais. J'y porterai encore celle-
» ci ; que deviendrai-je si celle que
» je vous écrivis hier est encore à la
» même place ? Ma tête s'égaré ; êtes-
» vous malade ? Avez-vous cessé
» d'aimer votre Sophie ? O dieu ! fais
» que cet écrit parvienne dans les
» mains de mon Sinval ! Je roule
» mille projets dans mon imagina-
» tion, je n'ose les confier au papier.
» J'en dis trop, si ce billet tombe dans
» d'autres mains que les vôtres ; je
» n'en dis pas assez s'il vous parvient.
» Ayez pitié, Sinval, d'une infor-

» tûnée , que trop de chagrins acca-
» blent à-la-fois. Dût la colère de
» ces femmes insensibles s'appesan-
» tir sur moi , il faut que je m'en-
» tretienne avec vous , que vous me
» guidiez , que vous me conseilliez !
» Non , Sinval ne peut rien me pro-
» poser que d'honnête et de digne de
» son ame. La circonstance où je suis
» excuse seule ma témérité ; n'allez
» pas blâmer votre Sophie de desirer
» un moment d'entretien avec vous.
» On ne peut pas tout dire dans une
» lettre. Venez demain à minuit ; je
» me suis emparé d'une seconde
» clef de la porte du jardin ; elle ne
» sert jamais ; j'espère qu'on ne s'ap-
» percevra pas qu'elle manque. Ve-
» nez , je me confie à vous sans
» crainte ; vous me direz le parti
» qu'il faut prendre. Ce que je vous
» propose est sans doute mal ; il le
» serait avec tout autre ; mais avec
» vous , mon Sinval , qu'ai-je à re-
» douter ? ne m'aimez - vous point

» parce que vous m'estimez ? c'est
» parce que je vous estime aussi que
» je vous chéris tant. Ah ! si vous
» alliez me mépriser , si vous alliez
» me confondre avec ces femmes
» trop faibles , dont les imprudences
» sont des crimes , quel serait mon
» sort ? En vous demandant un en-
» tretien indispensable , je ne vous
» crains pas , je ne crains que de vous
» paraître moins digne de votre atta-
» chement. Vous adorez la vertu ,
» Sival ; croyez qu'elle m'est éga-
» lement chère , et qu'après elle ,
» vous êtes ce qui m'attache le plus
» au monde. Excusez le désordre de
» ma lettre. Sait-on ce qu'on écrit
» quand on est au désespoir ? Je me
» laisse aller à mon cœur ; s'il me
» trompe , je mérite au moins votre
» pitié , et vous ne la refuserez point
» à votre amie ».

Il fallait être aussi jeune , aussi
perversi que je l'étais , pour m'ima-
giner qu'en me rendant à ce rendez-

vous, je pourrais abuser de la position critique de la malheureuse Sophie. Je me flattais qu'il serait possible de lui faire prendre le change, de l'intéresser à mon amour, ou de tromper sa crédulité. L'étranger m'avait instruit dans le grand art de feindre. Tous les moyens me paraissaient bons, si je la déterminais à la fuite. Je laissais au hasard de la circonstance à fixer ceux dont je me servirais.

Je louai, dans la journée, une chaise et deux chevaux. J'ordonnai au conducteur de les tenir prêts à partir pour une heure du matin. J'attendis avec impatience le moment où Sophie devait se rendre au jardin. La rencontre de la veille m'engagea à m'armer d'une paire de pistolets, que j'achetai, et que je chargeai chacun de trois petites balles. Jamais l'obscurité n'avait été si grande, des nuages amoncelés annonçaient une nuit orageuse, et voilaient le firmament. J'arrivai, presque à tâtons, à

la porte du jardin. Je la pousse, elle cède à mon effort. On répond au premier signal que je fais doucement entendre. Sophie sort d'un cabinet de verdure ; elle nomme Sinval ; je prononce son nom à voix basse. Elle est dans mes bras, immobile et tremblante. Je dérobe un baiser que l'on dispute à peine. Je crois qu'elle partage le délire de mes sens ; je deviens téméraire. Elle se débat ; je redouble d'efforts. — Barbare Sinval, s'écrie-t-elle, donne la mort à ton amante, et ne l'avilis point !..... Egaré, hors de moi, je veux étouffer ses cris avec ma main ; mais ses cris deviennent plus aigus. J'allais l'abandonner, lorsqu'un bras vigoureux me repousse. Un arbre prévient ma chute. Je crois voir briller un fer dans la main de l'inconnu. Sans me donner le tems de la réflexion, je sors un de mes pistolets ; le coup part. Le feu de l'explosion me fait reconnaître Sinval. Il me semble qu'il chancelle.

Je n'étais qu'à peu de distance de la porte entr'ouverte ; je m'élançais dans la rue , et je fuis à toutes jambes , sans savoir où je porte mes pas. J'étais déjà au milieu de la campagne , et je courais encore. Je n'avais d'autre idée que celle de la crainte , compagnie des forfaits. Tous les objets me remplissaient de terreur. Partout je croyais voir des hommes armés prêts à fondre sur moi. La pluie tombe soudain avec violence , les coups redoublés du tonnerre portent l'effroi dans mon ame. La foudre , à dix pas de moi , éclate avec un fracas horrible , et brise un chêne sous lequel j'allais me réfugier pour trouver un abri. Je me jette à deux genoux , les bras tendus vers le ciel ; j'ose l'implorer. L'enfer était dans mon ame , elle était bourrelée par les Furies. Il me sembla entendre la voix de Sinval , qui courait à ma poursuite. Je me précipitai la face contre terre. J'attendais la mort , et

je la desirais. Quelle foule de réflexions m'accablait ! Oh ! que le remords est cuisant ! que sa pointe est perçante ! Voilà le vrai supplice du coupable, il s'attache à son cœur, et ne le quitte plus. L'orage était appaisé ; mais le ciel était obscur. Je me relevai lentement ; je quittai la grande route ; j'allai du côté de la forêt ; je m'assis au pied d'un arbre. Mes forces étaient affaiblies , une sueur froide coulait le long de mon corps. Je sentis mes yeux se fermer, et je crus que le trépas allait terminer mes tourmens. Je restai longtemps sans doute dans cet état d'anéantissement. Le soleil était déjà fort haut , lorsque mes paupières s'ouvrirent. Je ne me souvenais de rien ; j'étais étonné de me trouver dans cette forêt qui m'était inconnue, mes habits souillés , les mains meurtries et le visage sanglant. Insensiblement mes idées revinrent , et mon désespoir fut extrême. En portant mes re-

gards sur les objets qui m'environnaient, quel épouvantable spectacle vint m'effrayer ! J'étais auprès du lieu où l'on avait suspendu les cadavres des scélérats qui infestaient la forêt. — Voilà ma place, m'écriai-je avec douleur, elle est marquée, là, parmi ces brigands. Aucun d'eux, sans doute, ne fut aussi coupable ; aucun d'eux ne répandit le sang de l'homme qui l'avait nommé son ami !... Mes cheveux se hérissaient sur mon front ; et l'œil égaré, je m'enfonçai dans le bois pour ne plus voir cet odieux tableau, dont je ne pouvais arracher mes regards.

Je pris au hasard la première route qui s'offrit devant moi. Je marchais lentement, les bras croisés, et les yeux attachés sur la terre. J'avais à peine fait cent pas, lorsque des cris plaintifs frappèrent mon oreille. Je tournai mes regards du côté d'où ils partaient. J'aperçus, assis sur un tronc d'arbre, un villageois âgé,

qui se désolait , en s'arrachant les cheveux. C'est dans l'infortune qu'on est le plus sensible , et mon cœur était fait pour ne jamais cesser de l'être. Je m'approchai de ce paysan , je crus qu'il souffrait ; je lui offris mes secours ; il ne cessait de se lamenter. — Bon vieillard , lui dis-je , le malheur qui vous accable est-il donc sans ressource ? — Hélas , mon bon monsieur , j'avions été à la ville pour toucher une succession considérable ; ça montait à cent écus. Il était tard quand on m'eut payé. Je ne voulus pas me mettre en route à la brune , de crainte des voleux qui sont dans cette forêt. Je suis parti ce matin. Ils m'avaient guetté ; ils m'ont saisi comme je ne pensions à rien ; ils m'ont tout pris. Ce n'est pas l'argent que je regrette , on travaille et l'on gagne sa vie , j'en avons l'habitude , et l'homme est né pour ça ; mais cet argent était la dot de ma fille. A présent qu'elle n'a plus rien

le père Giraud n'en voudra plus pour son fils. Ma pauvre Marie, elle en mourrade douleur, et moi aussi, mon bon monsieur.... — Il continuait de pleurer, il ne me regardait pas. Je possédais encore soixante et dix louis. Je sortis la bourse que m'avait donnée Louissette, j'en tirai de l'or, je pris la main du paysan et j'y mis une somme plus forte que celle qu'on lui avait volée. Le passage subit de la douleur à l'excès de la joie, le rendit un instant immobile; il me considérait d'un air étonné, soudain il se précipite à mes genoux. Je le relève, je l'embrasse, de douces larmes coulaient de ses yeux attendris; elles appelèrent les miennes, je me sentis soulagé. — Vous aimez à faire du bien, me dit-il, vous devez être heureux. Il n'y a que les méchants dans le monde qui ne le sont jamais. — Cette réflexion naive m'écrasa. Je me repliai en moi-même, je me fis horreur, et je m'écriai avec
l'accent

l'accent du désespoir. — Ah ! oui , bon vieillard , les méchans sont à plaindre. — Vous ne l'êtes pas , vous. — Je ne l'étais pas , je ne devais pas l'être. Ah ! si vous saviez..... — Mon cœur était plein ; j'allais , je crois , lui faire l'aveu de mon crime qui m'oppressait , lorsqu'en me retournant , je vis de loin deux cavaliers de la maréchaussée qui s'avançaient au grand trot ; je crus que c'était moi qu'ils cherchaient. — Adieu , dis-je au paysan , adieu ; voilà des hommes qui vous escorteront ; pour moi , je vais porter mon désespoir dans les antres les plus sauvages. Priez le ciel pour moi , les vœux d'un cœur pur le fléchissent , il rejeterait les miens ; adieu , adieu. — Je m'éloignai à grand pas , en cherchant les endroits les plus touffus. Je marchai , ou plutôt je courus long-tems au hasard. Le bruit du vent , le murmure d'une source , la chute d'une branche sèche me glaçaient d'effroi. Je ne dou-

fais point que les cavaliers que j'avais vus n'eussent été envoyés à ma recherche. Excédé de lassitude, je m'arrêtai ; je cherchais une caverne, il ne s'en offrait point à ma vue. J'aurais voulu m'engloutir dans les entrailles de la terre. J'aperçus un gros arbre, dont le tronc était creux : il était impossible de m'y découvrir ; je m'y cachai, et ma frayeur sembla se calmer. J'étais à peine dans cet asile, lorsque j'entendis le hennissement d'un cheval. Je regarde et vois encore les deux cavaliers dont la première apparition m'avait causé tant d'effroi ; je ne pouvais plus songer à la fuite.—Pensent-ils à moi, disais-je ; ah ! je vais en être éclairci.—Ils avançaient toujours par un sentier qui passait à deux toises de ma retraite. Quand ils furent vis-à-vis de moi, ils mirent pied à terre ; l'un fut à la droite du sentier, l'autre prit directement sa route vers l'arbre où j'étais tapi, mais d'où j'examinais

leurs mouvemens. Leurs chevaux étaient demeurés , dans le sentier , la bride sur le cou. Il me restait un pistolet chargé , je le sortis de ma poche , bien résolu de casser la tête à celui qui , comme je n'en doutais pas , venait pour me saisir. J'étais dans une agitation qui ne me permit pas de réfléchir , que s'ils m'avaient cherché , s'ils avaient connu mon asile , ils ne se seraient pas séparés. Le cavalier , qui avait pris sa route de mon côté , s'arrêta justement devant l'arbre où je me blotissais. Il me tourna le dos et s'accroupit. Je me mépris sur son intention , je ne le voyais pas bien , je m'élançai avec rapidité sur son dos , je l'étendis la face contre terre. Le mouvement fit partir mon pistolet , le cavalier se crut mort , il cria au secours ; mais déjà j'avais sauté sur un des chevaux. L'autre , qui n'était pas fait au feu , sans doute , galopait épouvanté à travers la forêt.

Celui sur lequel j'étais monté était vigoureux , je ne le ménageai point , je changeai plusieurs fois de route pour que l'on perdît plus facilement mes traces. Au bout de deux heures , le malheureux cheval fit un faux pas , et s'abattit , je l'abandonnai. J'étais près du grand chemin , et je le suivis près d'une heure encore , en regardant sans cesse derrière moi , si personne ne me poursuivait.

Il était alors environ midi , j'étais accablé de lassitude , je fus me reposer à l'ombre d'une haie , où le sommeil me surprit bientôt. La nuit était close quand je me réveillai , les besoins se faisaient sentir , des lumières m'indiquèrent que je n'étais pas loin d'un endroit habité. Quoique j'eusse voulu me dérober à l'univers entier ; la faim l'emporta sur la peur.

J'accélérai ma marche , pour arriver plutôt ; j'entrai dans la première auberge qui se présenta , ce n'était

qu'un misérable bouchon. Je me contentai de ce que l'on m'offrit , et et si j'avais eu l'esprit tranquille , je puis dire que jamais je n'avais fait un meilleur repas. J'appris que j'étais à Artenai , qui n'est qu'à cinq petites lieues d'Orléans ; ce voisinage m'effraya. On n'avait point de lit à me donner , ce qui me fit plus de plaisir que de peine. J'étais reposé , je ne songeais point à dormir , je résolus sur-le-champ de me rendre à Paris , que je connaissais de réputation. C'est là , dis-je , que je pourrai me cacher dans la foule ; c'est là que je retrouverai peut-être ma belle-mère , que je pourrai , non pas oublier mes fautes , mais les réparer et devenir un honnête homme. Mon cœur me dit que je suis né pour l'être.

Il était environ quatre heures du soir , quand je fis mon entrée dans la capitale. La crainte d'être poursuivi ne m'avait pas permis de m'arrêter en route ; il me semblait que tout le

monde lisait sur mon front, ce qui se passait dans mon ame. Ah ! si dans ce tems on eût exigé , comme à présent, à la barrière, l'exhibition d'un passeport, ou d'une carte de sûreté, j'aurais été perdu sans ressource. Mon trouble m'aurait trahi et m'eût rendu suspect ; heureusement il ne prit envie à qui que ce fût de m'interroger. Comme je vis que personne ne prenait garde à moi, je me rassurai insensiblement. Je ne savais où aller, je marchais toujours en regardant à droite et à gauche, sans m'informer du quartier où j'étais. Que m'importait de le savoir, ils m'étaient tous indifférens ?

Il me fallait pourtant un gîte, et je m'en occupais. J'étais parvenu dans la rue de l'ancienne Comédie Française ; je lus sur les vitres d'un petit café borgne, écrit en lettres jaunes et rouges, *chambres garnies à louer*. J'entre dans la boutique, d'un air timide ; une grosse femme qui

avait la tournure d'une marchande de la halle, se lève, quitte son comptoir, vient à moi, et m'embrasse de la façon la plus familière. — Te voilà, mon garçon, me dit-elle, je suis bien aise de te voir; tu es gentil, tu ne seras pas long-tems sans place, tu veux une chambre? oui: je vois cela. On t'a dit de venir trouver la mère Loke; on t'a dit, n'est-ce pas que c'était une bonne diablesse? on ne t'a pas trompé. Je me sens de l'inclination pour toi, je t'obligerai, je te recommanderai. Tous les directeurs viennent ici, je te ferai réciter quelque chose; je verrai si tu as des dispositions, je m'y connais. Préville me consulte, et il m'aime, ce cher homme de Dieu! tu es un amoureux? Ah! drôle, je devine cela à ta tournure. As-tu une malle? as-tu de l'argent pour me payer? Si tu n'en as pas, c'est égal, je puis te faire crédit, je ne suis pas à cela près d'une quinzaine, ou d'un mois, s'il le

faut. J'ai rendu service à des ingrats, tu le seras comme les autres peut-être : ça n'y fait rien. Tant que le cœur me battra dans le corps, je ferai plaisir aux jeunes gens, et cela sans intérêt, il y a long-tems que je ne pense plus à la bagatelle.... — Elle prononça cette harangue, avec tant de volubilité, qu'il me fut impossible de placer une parole. Je l'écoutais, j'étais étonné de son accueil amical ; je trouvais dans ses manières tant de cordialité, que sans m'inquiéter de ses projets, et de la place qu'elle m'offrait d'emblée, je me réjouissais intérieurement que le hasard m'eût conduit chez elle. — Viens, me dit-elle, en me prenant par la main, voir la chambre que je te destine, c'est la plus belle que j'aie, et plus d'un empereur s'en est contenté. C'est un louis par mois, pour ceux qui ne me plaisent pas, je les fais payer d'avance encore ; mais c'est dix-huit francs pour toi, et je t'offre

crédit. — Je puis vous payer, madame, et tout de suite. — Tu as de l'argent? tant mieux! garde-le s'il t'est nécessaire. Ah! ta bourse est bien garnie! il faut ménager, mon enfant, ce pays-ci brûle. Est-ce la première fois que tu y viens? — Oui. — As-tu été engagé quelque part? — Engagé? non, madame... — Alors j'appris qui était madame Loke. Elle plaçait les comédiens, qui se rendaient chez elle de toutes les provinces, à la fin de leurs engagements.

Je ne lui racontai de mes aventures, que ce qui pouvait me rendre intéressant à ses yeux; elle pleura en m'embrassant. — Je te servirai de mère, ajouta-t-elle. Ton argent ne peut pas durer toujours: il faut faire quelque chose pour vivre. La comédie est un bon métier, pour ceux qui n'en savent aucun et qui ont reçu quelque éducation. Il ne faut pour cela que de la mémoire, une

belle figure et de l'organe. On s'amuse , on gagne de l'argent et l'on a souvent de jolies femmes..... — Ce dernier article fit ma vocation. — Tu n'as jamais vu le spectacle ; j'ai un billet pour deux personnes , tu iras aux Français avec Fanchon ; c'est une petite fille que j'ai élevée. On donne Mahomet, c'est une belle pièce. Dame ! tu n'entendras pas Lekain ; c'était un luron qui en détachait celui-là, il est mort , il faut bien se contenter de Larive. Il a du talent aussi , et puis une prestance , une voix qui vous raisonne dans l'oreille comme le bourdon de Saint-Sulpice. On dit qu'il crie , est-ce que Lekain ne criait pas aussi en commençant ? Tiens , vois-tu , quand il jouait les Fureurs d'Oreste , on l'entendait de ma boutique ; elle était là , vis-à-vis , cette chère Comédie Française. Depuis qu'on l'a changée de place , mon café a bien perdu ; j'ai présenté un mémoire au roi , pour

qu'on la fît revenir dans le quartier ; le roi a ri , c'est bon signe. Je lui ai parlé face à face , comme je te parle. Dame ! c'est que la mère Loke n'est pas honteuse. Je suis accoutumée avec les rois. Quelquefois , à Pâques , mon café en est plein. Ils boivent mon cidre , ma bière , et ne me paient pas. Un roi de France , un roi de théâtre , la différence est si petite ! L'un quitte ses dignités dans sa loge , l'autre à la mort. Au bout du compte , ce sont deux hommes. J'obtiendrai qu'on me rende ma Comédie Française. Oh ! le bon tems pour moi. Je savais tous les secrets des coulisses , et c'est quelquefois drôle. Les acteurs me disaient tout cela ; ils m'aimaient. Je ne les vois plus. Ce bon papa Prévillè et Dugazon , son élève , ils me faisaient des contes si plaisans ! Tu le verras ce Dugazon ce soir ; il te fera rire , ou tu auras le diable après tes trousses. Prévillè dit qu'il a le *vis comica* , qu'il sera

son successeur. Il y a des imbéciles qui prétendent qu'il est trop farce, c'est qu'ils ne s'y connaissent pas. — Elle aurait bavardé bien plus longtemps encore, si Fanchon ne fût pas venue chercher son billet. Elle ne parut pas fâchée de le partager avec moi. Nous fûmes nous placer à l'amphithéâtre ; la petite Fanchon aimait à parler, presque autant que son institutrice ; et avant que la toile fût levée, je savais toutes les anecdotes secrètes de la comédie, qui ne sont à Paris un secret pour personne.

Je n'avais aucune idée de ce que pouvait être la représentation d'un ouvrage dramatique. A la levée du rideau, je me crus transporté dans un autre univers. Les décorations, l'effet des lumières, le costume des acteurs, tout en imposa à mon imagination : je crus voir un palais réel. Brizard, qui jouait le rôle de Zopire, m'imprima d'abord du respect ; il parla, je m'intéressai à son sort.

J'étais tout entier à l'action ; et quand les violons de l'orchestre reprirent leur monotone simphonie , à la fin du premier acte , j'éprouvai contre eux le plus grand mouvement d'impatience et de colère. — Pourquoi jouent-ils , demandai-je à Fanchon ? — C'est que le premier acte est fini ; ils joueront encore après le second. — Tant pis , j'aimerais mieux qu'ils n'interrompissent point la pièce : ils m'ont fait mal. — C'est l'usage. — Hé bien ! cet usage-là n'a pas le sens commun. Quel rapport y a-t-il entre ce qu'ont dit les personnages que j'ai vus et le tapage insignifiant de ces maudits racleurs ? — Les acteurs qui ouvraient le second acte, parurent : c'étaient Monvel et la jeune Sainval ; l'un représentait Séide , et l'autre Palmire. Combien ils m'intéressèrent , je ne pus retenir mes larmes , ils avaient trouvé le chemin de mon cœur. Ils finissaient

toujours trop tôt. Je ne suivrai point scène à scène cette belle tragédie. Elle produisit sur moi une impression qui ne s'effacera jamais. Je hais et j'admire Mahomet ; mais ce Séide, je l'entends, je le vois encore à la sortie du tombeau , chancelant , égaré et respirant à peine. Oh ! quels accens plaintifs et douloureux ! telle était , disais-je , ma situation dans la forêt d'Orléans , lorsque la foudre grondait sur ma tête , éclatait auprès de moi , et que les remords , l'enfer étaient dans mon cœur. Un coupable qui se repent , peut donc inspirer de la pitié ? Je l'ai plaint ce malheureux Séide : c'est l'amour qui , comme moi , l'a rendu assassin..... — Voilà l'empire du génie , d'un grand homme , d'un Voltaire. Il nous enlève , il nous touche , il nous enchante , il nous fait réfléchir sur nous-mêmes ; il nous rend meilleurs. Quel traité de morale peut produire l'effet de ces drames

sublimes rendus par des acteurs qui leur prêtent tout le charme et toute la magie de leur talent ?

Après celui du poète , l'art du comédien me parut le premier de tous ; je brûlai de l'embrasser. J'étais bien loin d'en pressentir l'inconcevable difficulté ; les acteurs que je voyais , étaient si naturels , que rien au monde ne me semblait plus aisé , que de rendre comme eux , les orages des passions , l'amour , la fureur , la jalousie , le remords , la tristesse et la joie. J'étais agité ; j'éprouvais un besoin de déclamer à mon tour , et j'aurais voulu être seul , pour répéter en liberté une partie de ce que je venais d'entendre.

La petite pièce commença ; je croyais qu'elle serait une suite de la première , le début me dérouta. C'étaient les *Originaux* , ouvrage faible quant à l'intrigue ; mais où Dugazon justifie le titre de la pièce par l'originalité et le comique varié de

son jeu. Je n'étais pas disposé à rire ; mais bienveillant ou non, il me fallut faire comme les autres. Ma joie était bruyante. Un de mes voisins, à triste figure, s'avisa de trouver mauvais que j'eusse du plaisir. — Peut-on, disait-il en gromelant entre ses dents, rire de pareilles bouffonneries ? — Taisez-vous, laissez-moi entendre. — De belles sottises ! — Quand on s'ennuie, où tout le monde s'amuse : on s'en va. — Le bien d'un art que j'aime. — Monsieur est journaliste, dit un autre spectateur. — Qu'est-ce que c'est que cela, journaliste, demandai-je avec ingénuité ? — Un journaliste, comme celui-ci, répondit l'interlocuteur, est un animal hargneux qui met sa gloire à n'être jamais de l'avis des autres. Toute espèce de succès l'irrite. Il vient de faire un article de dix pages, pour prouver que l'acteur qui vient de vous réjouir si fort, n'a pas de *vis comica*. Le public a l'insolence de n'être pas de

l'avis de ce barbouilleur de papier, et cela excite sa mauvaise humeur. — Mais c'est donc un sot que cet homme-là? — *C'est toi qui l'as nommé....* — Cette dispute avait lieu pendant une scène assez insignifiante. Dugazon reparut, et avant qu'il eût parlé, sa mine plaisante me fit éclater de nouveau. — Jeune homme, me dit le journaliste, je vous ferai lire mes articles. — Pour Dieu! taisez-vous. — Vous serez honteux alors d'avoir ri. — Eh! chut. — Et si vous vous abonnez à mon journal, vous ne rirez de votre vie. — Paix! — Plus je le priaï monosyllabiquement de se taire, plus il pérorait. Je perdis patience, je me levai, je le saisis à bras le corps, je l'enlevai de sa place; il n'était pas lourd, et je le jetai au milieu du parterre, à la satisfaction générale de mes voisins. Des battemens de mains partirent de tous les coins de la salle. Un sergent des gardes françaises vint pour s'infor-

mer de la cause de ce tumulte. — Ce n'est rien, lui dit-on ; il y avait ici une bête qui nous incommodait, monsieur nous en a débarrassés. — Quelle bête ? — Ce petit journaliste, si laid et si méchant. — Que ça. C'est bien fait, tout le monde s'en plaint, je le consignerai à la porte.

Le sergent ne tint point parole. Je vis quelques jours après mon petit homme au spectacle ; mais il ne se mettait plus à l'amphithéâtre, il se tenait à l'orchestre. Il paraît qu'il craignait les chûtes pour lui, quoiqu'il se réjouît toujours de celles des autres. Cette petite correction et celles qu'on a pris depuis la peine de lui infliger, ne l'ont rendu ni plus circonspect ni plus juste. Depuis cette époque, il imprime, imprime sans relâche. S'il faut en croire ce Zoïle atrabilaire, les beaux arts, que nous aimons, sont anéantis dans la république. C'est en vain que l'inimitable Contat a laissé, bien loin derrière

elle, toutes celles qui l'avaient précédée; en vain cet étonnant Molé, Fleuri et Baptiste nous charment en prenant chacun une route différente. La franche gaîté de Michot, les conceptions savantes de Grandménil, le naturel précieux de Caumont, la finesse et l'esprit de Dazincourt, les graces piquantes de l'aimable Devienne, la sensibilité de la tendre Petit, le ton décent et enchanteur de la jolie Mézerai, le jeu pathétique et profond de Talma, et tous ces jeunes talens que le public encourage, et qui seront un jour l'honneur de la scène française : toutes ces richesses enfin que nous possédons seuls dans l'univers, ne frappent point ses sens obtus (1). Son œil appercevrait une

(1) Il me semble que monsieur le ci-devant marquis aurait pu faire une nomenclature plus étendue, des artistes qui méritent d'être cités. J'ai voulu suppléer à son défaut : je me suis trouvé embarrassé, non

tache dans le soleil, sans admirer ces flots de lumière qui fécondent le monde en l'éclairant. Lisez ses feuilles : il vous y apprendra que

des éloges que je pouvais faire, mais de la manière de les rendre. Il fallait employer à-peu-près les mêmes expressions, les mêmes tours de phrase, et cela devient fastidieux pour le lecteur. Il faut donc s'en prendre à la pauvreté de notre langue d'un silence que je crois involontaire ; sans cela, gentil Elleviou, touchante Saint-Aubin, et vous Laïs, et vous, et vous, etc. etc... vous auriez trouvé place dans son livre. Je me suis aussi creusé la tête pour savoir quel est le journaliste qu'il a voulu désigner, petit, laid et sot ? Je déclare que je n'en connais point à qui ce portrait ressemble ; et si j'en connaissais, je ne le dirais pas. Il peut me prendre un beau matin, la fantaisie de travailler encore pour le théâtre ; et je ne veux point me brouiller avec quelqu'un qui embouche tous les jours la trompette de la renommée, et qui, avec trois lignes, vous ferme ou vous ouvre à son gré, les portes du temple de mémoire.

(*Note de l'éditeur.*)

Légouvé, Arnaud, le Mercier n'ont pas de talent ; qu'Andrieux, Demoustier, Picard, Duval, Pigault-Lebrun n'ont pas d'esprit ; que Grétri, d'Alleyrac et Gaveaux, ne font que de la petite musique.

Malheur à l'écrivain, au poète qui paraît aimer son pays. Ducis, à l'en croire, n'a point de sensibilité ; il se plaît à citer quelques vers faibles, épars dans les ouvrages de cet auteur vraiment tragique, qui rendit si touchantes les larmes d'Antigone, qui nous fit partager les fureurs du jaloux *Othello*. Chénier a mérité sa haine, pour avoir osé peindre les fureurs d'un roi fanatique, l'exécration des siècles à venir. La fierté républicaine de la mère des Gracques l'indigne. Il est insensible aux charmes que le poète a répandus dans le beau rôle de *Fénélon*, et que Monvel embellit encore. Que lui importe que des spectateurs attendris aient payé à l'auteur, le plus beau tribut qu'il attendît de son travail : il n'a pas pleuré, lui ?

tout succès lui paraît un outrage fait à sa médiocrité ; il veut que ses lecteurs partagent son impuissant courroux. La nature lui donna un cœur de fer ; c'est dans ce cœur qu'il puise ce qu'il écrit, et c'est dans le fiel qu'il trempe sa plume calomniatrice. Artistes, dont j'idolâtre les talens, vous n'avez pas besoin que j'entreprene votre défense. Les suffrages du public parlent plus éloquemment que moi, et vous vengent bien mieux. J'honore le littérateur estimable qui consacre ses veilles à éclairer ceux qui cultivent les arts consolateurs, qui sans amertume, sans indécens sarcasmes, avertit le jeune littérateur de ses écarts, dont la critique judicieuse l'éclaire, dont les éloges vrais sont les précurseurs de ceux de la postérité ; mais je méprise l'écrivassier, dont les dégoûtantes satires déshonorent les lettres, qui ne fonde ses succès éphémères, que sur la méchanceté de cette classe de lecteurs qui

aiment à rabaisser à leur niveau , tous ceux dont la gloire les importune.

On peut avoir trouvé cette digression hors de place ; elle était un besoin pour moi. L'occasion de la faire s'est présentée , et je l'ai saisie. Il m'est bien permis de dire une fois la vérité , à celui qui depuis quinze ans , m'ennuie par ses mensonges et ses libelles sans esprit.

Fanchon réjouit beaucoup la mère Loke , en lui racontant la scène de l'amphithéâtre. Elle n'aimait pas le petit journaliste ; il s'était expliqué avec irrévérence sur le compte d'un de ses protégés. Il avait eu raison peut-être cette fois ; mais la bonne femme ne lui en voulait pas moins.

— Laissons ce vilain homme-là , me dit-elle ; pour peu que l'on en parle , on en parle toujours trop. — Comment as-tu trouvé le spectacle ? — Superbe.

— Les acteurs ? — Admirables. — Et les actrices ? — Belles , enchante-

resses. Oh ! je veux être comédien ; je les aimerai toutes. — Bonnes dispositions pour être un amoureux de coulisses ! Aucun directeur ne te donnera des appointemens pour remplir cet emploi ; il faut du talent. — J'en aurai, cela me semble si facile ; écoutez-moi.... — J'avais une excellente mémoire, j'avais retenu plusieurs vers du rôle de Séide, je les déclamai. — Pas mal pour une première fois, me dit la maman Loke, pas mal ; tu as de l'organe, des moyens ; mais tu a des grands bras que tu fais aller comme les ailes d'un moulin à vent, et puis tu brailles un peu trop. Voilà comme on dit : elle récita une tirade de *Zaïre*. Fanchon étouffait de rire, elle lui détacha un soufflet. J'allais imiter Fanchon : la correction amicale que la petite venait de recevoir, me rendit circonspect. — Allons, allons, ne pleure pas, Fanchon, lui dit-elle, c'est passé ; je ne t'en veux plus, tu sais que je n'aime pas qu'on
se

se moque de moi à ma barbe, et tu y reviens toujours. Conviens que tu es une sotte ; est-ce que je dis mal ? On dit toujours bien quand on sent et qu'on a de ça. (Elle se frappait vigoureusement la poitrine.) Je veux former ce jeune homme, je le ferai répéter. Donne - lui ce volume de Voltaire, où est Mahomet ; qu'il étudie avant de se coucher. Mets le couvert, je l'invite ; nous souperons tous trois en petit comité. Pendant que vous étiez à la comédie, j'ai apprêté un petit plat de ma façon. Si je ne suis pas une bonne actrice, ce jeune homme conviendra que je ne suis pas une mauvaise cuisinière ; et ce qui vaut mieux, ce que j'offre, je le donne de bon cœur.

Jamais repas ne fut plus gai ; il me fit oublier mes chagrins. Nous bûmes proprement, suivant l'expression de la bonne femme ; il ne fallait pas la refuser, je lui tins tête. Lasse à la fin de parler et de boire, elle se

renversa sur le dos de sa chaise et elle s'endormit. Je causai avec Fanchon , tranquillement d'abord. J'avais perdu la tête , la pauvre petite aussi. L'entretien peu-à-peu s'anima. La chandelle vint à s'éteindre , ce ne fut pas ma faute. Je ne sais pas ce qu'un autre aurait fait à ma place , il ne me vint pas dans l'idée de la rallumer. Ce fut Fanchon qui en prit la peine , quand nous n'eûmes plus rien à nous communiquer. Elle avait un petit air honteux , je l'étais aussi. Nous étions si contraints à la lumière , que si la maman Loke ne se fût pas réveillée en sursaut , nous aurions d'un commun accord fait recommencer les ténèbres. — Je crois que je m'endors , dit la bonne femme ; vas te coucher , nous nous verrons demain. Je pris un flambeau et je montai à ma chambre.

Je restai quelque tems assis dans un vieux fauteuil ; je réfléchissais sur ce qui venait de se passer. Tout

d'un coup, je me lève en frappant du pied sur le carreau. — C'est donc ainsi que je me corrige, m'écriai-je en soupirant. Une bonne femme me donne l'hospitalité et j'en viole les droits? Fanchon est si gentille! pourquoi la lumière s'est-elle éteinte? oh! n'importe: je n'y reviendrai plus.... — J'achevais cet acte de contrition, lorsque Fanchon entra dans ma chambre dont j'avais oublié de fermer la porte. — Vous avez frappé, dit-elle, auriez-vous besoin de quelque chose? — Oh! mon Dieu, non... — Elle ne s'en allait pas, je n'osais pas la renvoyer. — Eh! madame Loke, continuai-je? — La voilà endormie jusqu'à demain matin; une fois au lit, elle ne se réveille plus. — Où couchez-vous, Fanchon? — Tout là haut, quand nous avons du monde. — J'ai peut-être pris votre lit? — J'aime mieux que ce soit vous qu'un autre. — Je vais vous le céder. — Je ne le souffrirai pas... — Machi-

Couchez-vous, Fanchon, je le veux absolument, ajoutai-je ! — Oh ! j'ai bien envie de dormir... — Je ne sais plus comment l'entretien finit ; mais quand le jour vint à naître, Fanchon était à côté de moi. Je la réveillai, une faute en amène une autre, et je fus aussi souvent coupable, que peut l'être un mauvais sujet de dix-sept ans. Je ne sais pas si Fanchon éprouvait des remords ; mais elle ne se retirait jamais après souper, sans venir me souhaiter le bon soir, et pendant plus de huit jours, elle n'eut jamais que deux lits à faire, celui de madame Loke et le mien.

J'en'étais cependant pas tranquille. Mon aventure d'Orléans me causait de cruelles inquiétudes ; je n'y pensais point sans un serrement de cœur inexprimable. J'avais besoin de me distraire, les distractions ne manquent point à Paris. J'allais tous les jours au spectacle, j'étudiais des rôles, Fanchon me les faisait répéter. Madame Loke m'aidait de ses avis ;

rôles, Fanchon me les faisait répéter. Madame Loke m'aidait de ses avis ; ils étaient quelquefois assez bons. Elle me conseillait d'essayer mes talens dans une comédie bourgeoise ; mais je craignais de prodiguer ma figure , j'appréhendais toujours d'être arrêté. Je n'appercevais jamais dans la rue une escouade du guet , sans prendre une route opposée à la sienne ; et quelque grande que fût ma frayeur , elle l'était encore moins que les tourmens intérieurs qui me déchiraient. Je croyais souvent voir ce malheureux Sinval , pâle et défiguré ; je croyais l'entendre qui me reprochait mon crime. Ah ! Fanchon ! quelles horribles nuits j'aurais passées sans toi ! Elle ne comprenait rien à mon agitation ; je troublais souvent son sommeil , et quand ce malheur m'était arrivé , il fallait bien trouver une excuse , et celle que j'offrais n'était jamais rejetée. C'est ainsi qu'une cause qui doit

Un matin j'entre dans un café aux Tuileries , où j'avais été pour respirer le frais , à l'ouverture des portes de ce magnifique jardin. En jetant les yeux sur un journal de la veille , je lis ce titre à la tête d'une colonne : *Aventure singulière arrivée à une jeune religieuse d'Orléans.* Le cœur me bat ; je dévore l'article ; je frémissais en commençant cette lecture ; je tremblais de m'y voir dénoncé à l'univers entier. Il m'était impossible de penser qu'on voulût parler d'une autre personne que de Sophie. Le lieu et l'heure de la scène étaient exactement désignés ; mais la vérité était horriblement altérée , comme cela se pratique à l'égard de toutes les anecdotes secrètes , que l'on s'avise de raconter , d'après les bruits que la malignité ne manque jamais de répandre. Après un long préambule , où l'indiscret narrateur jetait , à pleines mains , le ridicule sur l'austérité prétendue de ces pauvres ré-

cluses, il continuait ainsi : « Une
» jeune novice avait donné un ren-
» dez-vous à son amant ; elle devait
» lui ouvrir la porte du jardin.
» L'amant, comme c'est l'usage, avait
» eu l'indiscrétion de prôner sa bonne
» fortune. Un quidam a trouvé plai-
» sant de se rendre à sa place à
» l'heure du berger. Il la remplis-
» sait au gré de la novice, lorsque
» celui qui devait être le principal
» acteur de cette farce est venu trou-
» bler ce charmant tête-à-tête. En
» vain a-t-on voulu lui persuader que
» les absens ont tort, et faire valoir
» le droit de *primo occupanti* ; il
a pris de l'humeur. La querelle a
fini par un coup de pistolet, qui a
fait plus de peur que de mal à cet
amant toujours malencontreux ; il
» en est quitte pour une légère bles-
» sure au bras gauche. La novice
» qui connaît parfaitement le qui-
» dam, a refusé de le nommer à la
» justice qui s'est mêlée de cette
» affaire. Nous la louons de cette

» du mal à celui qui nous fit du
» plaisir ; mais ce qui passe toute
» croyance , c'est que l'amant mal-
» traité ait eu la même réserve. C'est
» beau ! Il est fait pour servir de
» modèle à tous les époux , à tous
» les amans du siècle. On sent bien
» que les religieuses n'ont plus voulu
» garder parmi elles une petite per-
» sonne, dont les escapades ont eu
» des suites si bruyantes. Elle est
» chez une de ses parentes ».

Cette lecture fit naître dans mon
ame une foule de sentimens opposés.
J'étais indigné contre l'écrivain qui
diffamait ainsi la plus vertueuse des
femmes. J'étais pénétré de la géné-
rosité de Sophie et de son amant ;
je ne doutais point qu'ils ne m'eussent
reconnu ; j'en ai acquis depuis la cer-
titude. Ah ! que leur bonté pour moi
était une satire cruelle de la con-
duite infame que j'avais tenue avec
eux ! Ma faute se présentait à mon
esprit sous les couleurs les plus af-



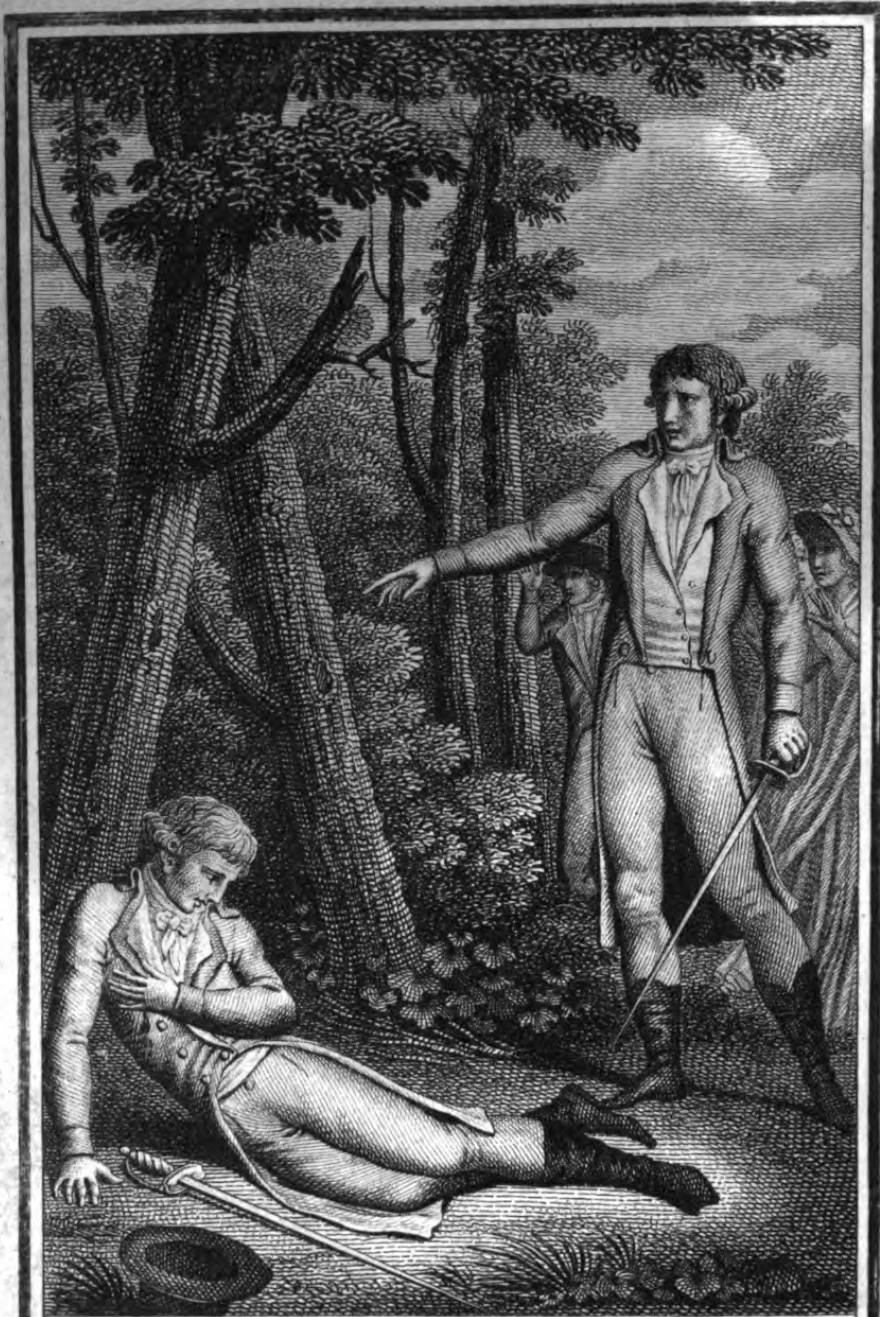
freuses. La malheureuse Sophie était flétrie , déshonorée dans l'opinion publique ; son amant était au désespoir , et l'un et l'autre cependant s'intéressaient à mon existence ! ils me sauvaient la vie que je méritais de perdre , et j'empoisonnais la leur ! Sinval n'était que légèrement blessé. Le hasard m'avait épargné l'irréparable remords du plus affreux homicide ; mais Sinval en était-il moins malheureux ? n'allait-il point encourir la haine du père de Sophie ?

Cette dernière réflexion m'éclaira sur le parti que j'avais à prendre. Je ne m'occupai point des risques qu'entraînait la démarche que je méditais ; mon cœur me la dicta ; je n'écoutai que lui. Je savais que le marquis de Bellecour était à Arras. Sans sortir du café , je lui écrivis une longue lettre , où je lui détaillais tout ce qui s'était passé. Je crois que le remords qui me pénétrait , me fournit , dans ce moment , des expressions qui purent persuader le marquis

que j'avais horreur de mon crime. J'étais ému, je pleurais ; ma lettre fut ce qu'elle devait être : un hommage continuel rendu par un coupable repentant à l'innocence et à la vertu. Je joignis, à l'appui de mes aveux, la copie de mes lettres à Sophie et ses réponses. Je les avais sur moi, elles ne me quittaient point. Il était près de deux heures quand mon paquet fut achevé ; je le portai à la poste. Un demi-quart d'heure plus tard, il ne serait parti que le courier d'après ; j'en aurais été au désespoir. J'avais terminé ma lettre à monsieur de Bellecour, en lui disant que j'allais m'embarquer, pour trouver s'il était possible le repos dans un autre hémisphère ; qu'il m'était impossible de vivre désormais dans un pays où tout me rappellerait ma faute, où je craindrais sans cesse de rencontrer les victimes innocentes de ma perfidie.

Fin de la première Partie.





Jeune présomptueux, me dit-il, avec un sourire amer, voilà comme le Ciel protège l'innocence.

De l'illuminé.

Souvet Sculp.

L' E N F A N T

D E

M O N P È R E ,

O U

LES TORTS DU CARACTÈRE

ET DE L'ÉDUCATION.

Par A. J. DUMANIANT, Auteur des
Aventures d'un Emigré, de Guerre ouverte, etc.

Les Airs des Romances sont de P. GAVEAUX.

T O M E S E C O N D.

A P A R I S ,

Chez MARCHAND, Libraire, Palais-Egalité,
Galerie neuve, No. 10.

A N S E P T I È M E .

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

310 SOUTH MICHIGAN AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60607

1968

1968

L' E N F A N T

D E

M O N P E R E.

C H A P I T R E V I I.

Ambrosine.

JE pensais réellement à exécuter ce projet, sans avoir réfléchi si cela m'était possible ou non ; mais il était écrit dans le ciel que quelques moments après je n'y penserais plus. En revenant de jeter mon paquet dans la boîte du bureau de la grande poste, je traversais le palais royal, absorbé dans mes rêveries, lorsque j'en fus tiré par un coup d'éventail que me donna légèrement sur l'épaule la plus jolie petite personne du monde. — Ah ! voilà mon petit marquis, dit-elle..... Je la fixe, et je reconnais la

Tome II.

A

prétendue cousine de cette dame de qualité, chez qui l'étranger m'avait mené souper à Orléans, cette délicieuse Ambrosine, dont la perte m'avait affligé pendant vingt-quatre heures, et qui réveilla dans mon âme le souvenir de la plus agréable soirée que j'eusse passée dans ma vie. J'en conviens, lecteur, les idées les plus tristes cédaient bientôt la place aux idées riantes, que faisait naître en moi l'aspect d'une jolie femme. J'oubliai Sinval, Sophie, le marquis de Bellecour et la gentille Fanchon. Ambrosine m'invita lestement à dîner; j'acceptai aussi lestement sa proposition. Toute ma gaieté me revint. Je ne craignais plus, d'être arrêté, je venais de faire une action louable; Sinval n'était point en danger; le marquis lui rendrait son estime et lui accorderait sans doute sa fille: c'en était assez pour me rassurer et bannir mes inquiétudes. Je n'éprouvais que de la joie. J'allais dîner tête-à-tête

avec Ambroisine. Qui était-elle, que faisait-elle à Paris ? tout cela m'importait fort peu. Elle était charmante, elle me plaisait, j'avais l'air de lui plaire à mon tour, et je savais que ce n'était point une beauté farouche. Elle riait comme une folle en se rappelant notre entrevue ; ce souvenir m'était agréable. — Il est aimable, disait-elle, il est divin, de ma vie je n'oublierai ce petit être. A tout moment elle trouvait des femmes de sa connaissance ; on lui faisait des plaisanteries sur sa bonne fortune. — Il est à moi, disait-elle, et vous ne l'aurez point, j'y mettrai bon ordre. Sans toi, ajoutait-elle, en prenant mon bras, je me promenerais encore une heure ; mais je te vois, je n'ai plus rien à voir. Allons chez moi.... — Une voiture élégante l'attendait dans la cour, un grand laquais ouvre la portière, il sourit malignement en me voyant prendre place à côté de sa maîtresse. — Point de mauvaises plaisanteries, dit-elle

monsieur Dubois, ce jeune homme est mon frère. — Il est beau comme vous, madame, il fait honneur à la famille. — Ce coquin-là ne croit pas un mot de ce que je viens de dire; mais ce n'est pas lui qu'il m'importe de persuader. Hé bien! nous voilà seuls? tu me regardes et tu te tais. Faut-il toujours que je fasse avec toi les frais de la conversation?... et elle ne me laissait rien à dire, ni rien à faire. La voiture allait grand train, les stores étaient baissées; un mouvement trop accéléré fait perdre la tête, nous la perdîmes un peu l'un et l'autre. Ambroisine à qui la raison revenait vite, tira sa montre. — Dans deux minutes, dit-elle, nous serons arrivés. Allons, donnez-vous une contenance moins embarrassée, réparez le désordre innocent de votre toilette, il ne faut jamais donner matière à la médisance.

Je la prenais toujours pour une femme de qualité; sa voiture, sa

mise élégante , ses bijoux , son superbe appartement , tout entretenait mon illusion. Nous allions passer dans la salle à manger pour nous mettre à table , lorsque le domestique accourut d'un air effaré , en disant : voilà monsieur. — Otez un couvert , répondit Ambrosine , et toi , mon ami , jette-toi dans ce cabinet.... — Elle m'y poussa avec force , en tira la clef , qu'elle mit dans sa poche. C'était la première fois qu'il m'arrivait une scène de ce genre : elle ne m'amusa pas du tout. Je tremblais que le malin domestique n'avertît le monsieur , que je croyais être un mari , que j'étais caché dans sa maison. Si la fuite avait été possible , je me serais évadé. Je regardais autour de moi , si le hasard ne m'offrirait pas quelque arme pour me défendre en cas d'attaque. Je n'étais entouré que de chiffons de femme , je me désolais. Cependant , au bout d'une demi-heure d'inquiétude , la crainte

que j'avais d'être découvert se dissipa, je ne sentis plus que l'ennui de ma solitude. J'entendais le bruit du service, ils dînaient tranquillement, disais-je, pendant que je meurs de faim : au diable les maris ! la sottise espèce de gens ! — C'était peut-être le moment de faire quelques réflexions morales. Si quelqu'un avait tort dans cette aventure, ce n'était pas celui contre lequel je jurais, et c'était moi qui me plaignais ! Peut-être aurais-je fini par convenir de la légèreté de ma conduite et de l'indécence de celle d'Ambrosine ! J'avais parfois des éclairs de raison ; mon malheur voulut qu'un livre s'offrît à moi. Je le pris par ennui, je le parcourus d'abord sans attention : bientôt il m'amusa. C'étaient *les Bijoux Indiscrets*. Adieu les réflexions sensées ! il était de mon destin de rencontrer partout des instituteurs, qui m'enseignaient tout ce que je ne devais pas savoir. Je le demande à ces

philosophes sévères, toujours prompts à condamner les erreurs d'un malheureux jeune homme , dont tous les genres de séduction égaraient et l'esprit et le cœur , s'ils auraient valu mieux que moi , s'ils n'avaient pas eu de meilleurs guides.

Je m'apperçois que je laisse un peu long-tems mon lecteur enfermé avec moi dans le cabinet d'Ambrosine. J'y restai près de trois heures : il en est quitte à bien meilleur marché. — Pauvre petit , me dit Ambrosine , en ouvrant la porte , tu t'es bien ennuyé ? — Pas du tout , j'ai lu. — Ce livre est joli. — Ah ! que je voudrais bien posséder ce charmant anneau qui faisait raconter des histoires si plaisantes ; je m'en servirais à l'instant même. — Imagine-toi que tu le possèdes , ordonne , et ma bouche te dira , sans qu'un bijou indiscret me trahisse , tout ce que tu peux être curieux de savoir. Je veux que tu me connaisses toute entière , il m'en cou-

terait trop de t'abuser. Je ne veux pas devoir à ton illusion, les sentimens que je t'inspire. Peut-être ton Ambroisine sera franche. Tu l'aimeras telle qu'elle est, ou si sa franchise fait évanouir le charme qui l'environne, elle en aura du chagrin sans doute; mais elle ne se reprochera point de t'avoir trompé. Cependant tu n'as pas dîné, ni moi non plus : allons nous mettre à table. — Comment, tu n'as pas dîné? — On m'a mené du monde que je n'attendais point, il a fallu faire les honneurs du repas; mais rien ne me tentait, je ne pensais qu'à la souffrance de mon pauvre prisonnier. Graces au ciel, ils sont partis, me voilà libre et le plaisir ramène l'appétit.

On nous sert dans sa chambre un ambigu charmant. Nous étions tête-à-tête, elle avait renvoyé ses domestiques. Jamais repas ne fut plus agréable; c'était à qui servirait l'autre, et nous ne trouvions bon que

ce qui nous était offert par la main qui nous plaisait. Je buvais après elle , elle buvait après moi , nous mangeâmes très-vîte comme font les amans. Il semblait que le tems que nous donnions à satisfaire cet indispensable besoin de la nature , était un vol fait à l'amour qui réclamait tous nos momens.

Nous avions achevé de dîner ; nous nous regardions avec tendresse , je la serrais déjà mollement dans mes bras, lorsqu'elle fit un effort pour s'en arracher. — Tu ne penses plus à ton anneau , me dit-elle , il agit sur moi : il faut que tu m'écoutes. Connais Ambrosine. Si les aveux qu'elle va te faire , ne lui nuisent point dans ton esprit , ou plutôt dans ton cœur ; elle ne rejettera pas ton hommage. Jusque-là , elle t'ordonne de la respecter ; c'est le dernier moment sans doute où ce langage imposant lui est encore permis..... — J'eus beau la prier , la supplier de différer son

récit : elle prit un air si sévère , que je fus contraint de céder.

Le début ne m'embarrasse pas , dit-elle en riant , le commencement de mon histoire est ce qui en vaut le mieux ; je le raconte à qui veut l'entendre ; mais le reste , reprit-elle en soupirant , je ne l'ai confié à personne. Allons , du courage , ne m'interromps pas , ou j'en achèverai jamais.

La Rochelle est ma patrie ; je dois le jour à un négociant très-riche. Par les soins qu'il prenait de mon éducation , on aurait pu croire qu'il m'adorait. Je n'avais pas douze ans , que je passais pour exceller dans le dessin et sur le forté-piano. On ne donnait point de concert d'amateur , dont je ne fusse le principal ornement. J'ai une jolie voix , je chantaï avec goût , je parlais correctement l'Italien et l'Anglais ; j'étais recherchée et fêtée dans toutes les sociétés , où me conduisait ma mère. Hélas ! cette bonne mère , j'eus le

malheur de la perdre , lorsque ses conseils allaient me devenir si nécessaires.

Mon père n'avait que moi de fille , les soins de sa fortune absorbaient toute son attention. Sa fortune était immense , il voulait l'augmenter encore. Avec la dot qu'il me destinait , j'aurais enrichi un époux que j'aurais adoré , s'il eût été fait comme toi. Je ne sentais de préférence pour aucun homme , mon cœur et mes sens sommeillaient ; mais je touchais à cet âge , où la nature va s'expliquer , où le besoin d'aimer , va donner une teinte nouvelle aux objets qui nous environnent. Mon père , à qui je causais des inquiétudes , que je ne lui avais pas donné sujet de prendre , annonça le dessein qu'il avait de m'établir. Cette idée de mariage qui plaît , je ne sais pourquoi , aux jeunes personnes , qui ne sentent ni les plaisirs , ni les peines de cet état , flatta mon imagination.

Pour la première fois je songeai qu'il existait des hommes, et je réfléchis au choix que je devais faire. Insensée ! je croyais que ce choix allait dépendre de ma volonté.

Je connaissais de vue tous les jeunes gens de la ville. Plusieurs d'entr'eux m'avaient dit des choses agréables, et sans en distinguer aucun, il y en avait deux ou trois qui me plaisaient assez par leur figure, leur esprit, ou leur talent. Je ne présu- mais point que mon père pût penser à d'autres ; et quand il me demanda si mon cœur était libre, je lui ré- pondis, oui, avec cette gaiété qui est le fond de mon caractère. — Vous prendrez donc, me dit-il, l'époux que je vous offrirai ? — Oh ! oui. — J'avais compté sur votre soumission. Dans quinze jours vous serez la femme de monsieur de Saintoran. — De monsieur de Saintoran ? — Les accords sont faits. — Il a soixante ans. — Il a soixante mille livres de

rente. — Il a les yeux de travers, il lui manque des dents. Il est sot, mal bâti, je le déteste. Jamais je ne l'épouserai. — Vous osez me résister ? — J'aimerais mieux mourir. — Vous ne mourrez point et vous obéirez. — Mon père, j'embrasse vos genoux, ne sacrifiez point votre Ambroisine. — Le barbare me repoussa sans laisser paraître dans ses yeux la moindre marque de sensibilité. Je vis faire tous les apprêts de ce funeste mariage, on m'acheta des robes, des dentelles, des diamans. On crut me séduire en flattant ma vanité. Je vis sans plaisir ces frivoles ornemens dont on voulait parer la victime, avant de l'immoler. J'étais au désespoir, je ne cessais pas de pleurer ; mon père ne daignait pas s'appercevoir de ma douleur.

Mon futur époux vint me rendre une visite ; il me fut présenté par ce marquis de..... — Elle allait nommer l'étranger ; je frémis. — Hélas ! ap-

pelle-le l'étranger, lui dis-je, son nom me fait mal.—Hé bien! soit, l'étranger, continua-t-elle. Il me fut impossible de cacher à l'odieux Saintoran l'aversion qu'il m'inspirait; je me remis un peu cependant, et je tâchai d'émouvoir sa pitié.— Mon père me donne à vous, lui dis-je; j'aime à croire que vous êtes un honnête homme. C'est pour être heureux, c'est pour faire le bonheur de celle que vous épousez, que vous avez recherché ma main.—Oui, mademoiselle.— Hélas! monsieur, nos sentimens sont indépendans de notre volonté. Je voudrais pouvoir vous aimer, cela m'est impossible.— Le tems, mademoiselle.— Hélas, monsieur, le tems ne vous rajeunira pas.— Cette naïveté fit rire l'étranger; mais Saintoran ne la trouva pas de son goût.— J'avais compté, me répondit-il, sur quelque opposition de votre part.— Ah! monsieur, une opposition absolue.— Mais qui cédera

à l'autorité paternelle ? Je suis fâché de vous déplaire dans cette circonstance ; vous m'excuserez si je me prévaux des droits que j'ai acquis , et si je ne m'oppose point aux desirs de votre père , qui presse cette union ; je fais pour cela des sacrifices assez considérables ; je ne toucherai votre dot qu'après la mort de votre père. — Mais , monsieur , mon père est bien plus jeune que vous , et il jouit d'une meilleure santé. — Je voulais vous dire d'une façon honnête que je vous prenais sans dot. J'espère que quand vous serez ma femme , je vous apprendrai à modérer la vivacité de votre esprit , et à mesurer vos expressions. — N'y comptez pas ; on ne se gêne guère pour les personnes que l'on n'aime point. — Vous êtes impolie. — Tant mieux , si je vous déplais , j'obtiendrai , peut-être de votre haine ce que je n'ai pu obtenir de votre compassion. — Le dépit vous fait parler. — Ce dépit durera toute

ma vie.—C'est ce que je suis curieux d'éprouver. — Que faut-il donc faire pour que vous renonciez à moi ? — Rien ; j'ai pris mon parti , prenez le vôtre. — Il écumait de rage ; il se contraignit. Il résolut de se venger de moi , en me rendant sa femme. Il était impossible de m'infliger un châ-timent plus épouvantable.

J'étais restée seule avec l'étranger , puisque tu veux que je lui donne ce nom. Tu sais combien il est séduisant , quand il a dessein de l'être. Il me plaignit , il pleura avec moi ; il m'offrit de me défendre contre la persécution. Je me jetai dans ses bras , avec la candeur de l'innocence ; je l'embrassai comme j'aurais embrassé ma meilleure amie. Il me promit de parler à mon père , et de le faire renoncer à son ridicule projet.

J'ignore ce qu'il lui disait dans les entretiens secrets qu'ils avaient ensemble ; mais , sans doute , il ne plaidait pas ma cause , ou il la plaidait

bien faiblement : mon père était toujours plus inflexible. L'étranger avait la liberté de m'entretenir à toute heure ; je ne voyais que lui.

Je n'entrerai pas dans les détails de la séduction qu'il employa pour me perdre. Il ne cessait de me faire une peinture affreuse du caractère de Saintoran , des maux que j'aurais à souffrir , si j'épousais cet homme exécrationnel. Il me bouleversa la tête ; il porta mon effroi et mon désespoir au dernier période ; enfin , il m'offrit de me conduire chez une de ses parentes , qui me réconcilierait avec mon père. La douce pitié animait son langage ; jamais il ne lui échappa une expression qui pût me faire pressentir le sort qu'il me réservait ; cependant sa proposition m'effraya.— Hélas, me dit-il , après-demain il sera trop tard. Demain on vous traîne à l'autel ; on n'écouterait point vos cris, les témoins seront écartés. On a choisi l'heure où l'église ne sera remplie que de

vos persécuteurs et de vos bourreaux. Mes yeux ne verront point cet affreux spectacle, je n'entendrai pas les gémissemens de la victime, un intervalle immense m'en séparera. Adieu, malheureux enfant ; adieu, je pars. Souvenez-vous d'un ami qui voulait vous sauver, et dont vous avez dédaigné les soins compatissans. — Arrêtez, lui dis-je en le retenant avec force. Je vais faire un dernier effort sur le cœur de mon père. S'il est insensible à mon désespoir, s'il repousse encore la désolée Ambrosine, je fuis où vous voudrez me conduire, je vous abandonne ma destinée.

Je courus à l'appartement de mon père, je me précipitai à ses pieds, je lui parlai avec cette éloquence du cœur, que l'art n'imité pas. J'aurais ému l'être le plus indifférent à mon sort, je ne produisis aucune impression sur l'esprit de celui qui ne m'avait donné la vie que pour l'empoisonner.

sonner. Il était occupé d'une spéculation importante ; il était enfoncé dans des calculs qui lui offraient l'espoir d'un profit immense. Je troublais la seule jouissance à laquelle son cœur d'acier pût s'ouvrir ; il voulut me mettre dehors de son appartement , je me prosternai devant lui la face contre terre ; je ne pouvais plus articuler un mot , je sanglotais. Impatienté de ce qu'il nommait ma désobéissance , il me relève , me prend entre ses bras , et me jette avec violence sur un sofa qui était dans son anti-chambre , et pousse avec fracas la porte de son cabinet. Tant de dureté m'indigna ; je fus rejoindre l'étranger.—Sauvez-moi , lui criai-je en le voyant ; sauvez-moi , je n'ai plus de père , il m'a maudite , il m'a chassée , il ne me reste plus que vous dans le monde.

Nous étions en hiver , un ciel nébuleux avait accéléré les ténèbres , il était à peine cinq heures du soir ,

et la nuit était presque close.— Allez, me dit l'étranger, au bout de la rue, vous y trouverez mon valet-de-chambre qui vous attend avec une chaise de poste. Je reste encore deux jours ici pour n'être point accusé d'un rapt, et pour détourner les recherches de la route que vous allez prendre. Mon valet-de-chambre, homme sûr, à qui j'ai donné les instructions nécessaires, vous conduira chez ma digne parente, où bientôt j'irai vous rejoindre. Peut-être la nouvelle de votre fuite fera-t-elle changer les dispositions de votre père, peut-être aurai-je le bonheur de vous reconduire dans ses bras. — Il me parlait encore, lorsque j'entendis annoncer l'infame Saintoran; je balançais sur le parti que je devais prendre. L'aspect de cet homme, que j'abhorrais, acheva de me déterminer. Il entra chez mon père, je saisis ce moment pour m'échapper. Je ne songeai point à emporter aucun de mes effets ni

de mes bijoux ; je m'arrachais à la tyrannie. Cette idée seule m'ôta toute autre réflexion.

L'escalier était obscur. Quoique la maison fût pleine de domestiques , aucun ne m'aperçut. Je trouvai la voiture à la place que l'étranger m'avait indiquée. — C'est moi que vous attendez , dis-je au domestique qui gardait les chevaux ? — Oui , depuis trois jours je viens tous les soirs à la nuit tombante. Vous êtes mademoiselle Ambrosine ? — Oui , c'est moi. — Oh ! je vous reconnais bien. — Ouvrez la portière , et partons.

Une heure plus tard les portes de la ville eussent été fermées , et la fuite m'était impossible. Il fallait qu'un brouillard épais eût hâté l'obscurité pour que je me permisse une telle démarche ; je n'eusse jamais osé la faire , si quelqu'un eût pu me reconnaître. Le ciel et les hommes , tout se réunit donc pour me conduire à ma perte ! Insensée , je me réjouis-

sais de la rapidité avec laquelle les chevaux m'entraînaient. Nous en primes d'autres à la première poste. Le valet-de-chambre courait à franc-étrier, je n'attendais point aux changemens de relais. Je ne m'arrêtai nulle part, je passai trente-six heures dans la voiture, à peine pris-je un bouillon. J'étais impatiente d'arriver auprès de la dame respectable dont l'étranger m'avait parlé. Je ne doutais point que je ne l'intéressasse ; j'avais lu une de ses lettres prétendues, où elle plaignait mon infortune, où elle disait qu'elle m'aimait sans me connaître, et où elle me promettait les soins touchans de la consolante amitié.

Nous nous arrêtâmes enfin dans une maison isolée, qui était dans un bois à trois lieues de la grande route. Le domestique qui m'avait devancée vint me donner la main pour descendre. — Madame est absente, me dit-il, elle ne croyait pas que vous

arriveriez sitôt ; mais en son absence rien ne vous manquera ici. Venez à l'appartement qui vous est destiné. — Je le suivis , désolée de ce contre-tems , qui ne me donna cependant aucun soupçon de la vérité.

L'appartement où j'entrai , était meublé avec élégance ; il me plut , j'y vis des instrumens de musique. Puisque cette dame est musicienne , me disais-je , la conformité des goûts et des talens pourra lui rendre ma société agréable. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour lui plaire.....

— On me servit une collation ; j'avais plus besoin de prendre du repos que de manger , je priai qu'on me laissât seule et je me couchai. Mon sommeil fut long et paisible , aucune défiance ne troublait ma sécurité. A mon réveil , le valet-de-chambre qui m'avait servi de guide , m'apporta plusieurs déshabillés galans et tous faits à ma taille. — C'est , me dit-il , une attention de mon maître , qui

avait pris d'avance toutes ses précautions. Il soupçonnait bien que vous n'auriez pas le tems de songer à ces détails. Cette attention me flatta, j'aimais la parure, et je m'occupai de la mienne. J'étais si ingénue, j'avais si peu d'usage encore de ce qu'on nomme bienséance, qu'il ne me vint pas dans l'esprit de trouver extraordinaire que ce domestique fût auprès de moi l'office de femme-de-chambre. Si je lui dérobaï la vue de quelques objets, que son œil cherchait à voir peut-être, c'était par l'effet de cette pudeur naturelle à mon sexe, et qu'augmente encore une éducation soignée. Née avec un fond de gaîté, qui prend toujours le dessus dans toutes les circonstances; je m'abandonnais à la douce joie de me voir si loin de ce désagréable Saintoran. Je riais de la mine qu'il devait avoir faite, lorsqu'il ne m'avait pas trouvée le soir pour me conduire à l'église. Mon père m'avait si maltraitée, que
je

je ne prenais aucune part à la douleur qu'il pouvait avoir ressentie de ma fuite. Je ne doutais pas qu'il ne convînt de ses torts, je me sentais capable de les oublier. Je fis de la musique, je chantai et je m'amusai toute la journée, tantôt à parcourir le jardin, tantôt à visiter tous les appartemens de la maison que je trouvais charmante. Elle n'était habitée dans ce moment, que par le valet-de-chambre, une vieille cuisinière, le jardinier et moi.

La seconde journée se passa à-peu-près comme la première. J'éprouvai quelques instans d'ennui, j'examinai ma chambre en détail. Elle était ornée de gravures, dont tous les sujets étaient souvent plus que voluptueux; je les examinai sans qu'elles produisissent d'autre effet sur moi que celui de l'étonnement; elles ne me plaisaient pas, je ne les regardai plus. Je pris un livre dans la bibliothèque, c'était *Manon l'Escaut*. Il

m'amusa assez ; mais je n'y entendais pas finesse.

L'étranger arriva comme j'allais me mettre au lit , je me précipitai dans ses bras. Il me peignit mon père plus irrité contre moi , qu'il ne l'avait jamais été. Il me faisait chercher partout , disait-il , pour m'enfermer dans un cloître qui deviendrait pour moi une prison éternelle ; mais rassurez-vous , ajoutait-il , il est impossible qu'il découvre votre retraite , et vous ne retomberez plus en son pouvoir. — Mais , votre parente , monsieur ? — Elle est malade à Orléans. Elle se mettra en route pour venir ici , aussitôt que sa santé pourra lui permettre de suivre le mouvement de son cœur... — Il fut très-circonspect ce jour-là. Le voyage l'avait fatigué , et je ne dus qu'à son indisposition , les égards qu'il eut pour moi.

Ici finit , mon aimable ami , la partie intéressante de mon histoire

que je peux raconter sans rougir. Plut au ciel que je fusse morte avant l'arrivée de l'étranger ! Je veux cependant achever de t'instruire de ce qui me concerne. Les détails sont embarrassans , tu n'exigeras pas que je déchire le voile qui couvre mes malheurs et mes fautes. Je le soulèverai un peu , et ton imagination suppléera à des réticences que commande la peine que j'éprouve de faire de coupables aveux.

Quelque inexpérimentée que je fusse , l'étranger me parla le lendemain en termes si clairs et si positifs , qu'il me fut impossible de me méprendre sur le but de ses intentions. Le fourbe , eût peut-être , avec le tems , pu me conduire par un feint amour au dernier degré de l'avilissement. En peut-il exister un plus grand que celui de partager les plaisirs de cet homme odieux ? Il dédaigna la ruse , elle était un obstacle à sa brutale impatience. Il me traita en

esclave , il me fit horreur et je lui résistai. Je ne te peindrai point ces douloureux combats de l'impuis- sante et faible victime , qui lutte en vain contre le monstre qui la dévore. Que peut la colombe sous la serre aigüe du vautour ? Dans mon déses- poir , j'invoquais les hommes , le ciel et la nature entière. Tout fut sourd à mes cris ; le barbare auteur de mes maux en jouissait , il insultait à mes larmes. On ne meurt point de honte , de douleur et de rage , puisque j'existe encore. Il lui manquait d'a- jouter à l'horreur de ma situation un opprobre de plus : c'était d'exciter en moi le délire des sens , de me rendre capable de l'envisager sans effroi , pendant quelques instans. Il l'osa : il le put. Des alimens préparés par lui , enflammèrent mon sang. Ma bouche et mes mains ne se glacèrent pas , en s'approchant de celui que repoussait mon cœur. Le croirais-tu ? Bientôt je m'habituai à le voir ; je n'étais plus

cette innocente Ambrosine , dont la chaste ignorance faisait la félicité.

Cependant je gémissais sur mon sort , je me faisais horreur à moi-même. Je pleurais ; mais j'étais séparée de l'univers entier. Les domestiques de l'étranger , complices de ses forfaits , aussi corrompus , aussi scélérats que lui , veillaient sur toutes mes démarches , et m'ôtaient tous les moyens de m'échapper de ma prison. Combien de fois vis-je dans ce repaire de la plus honteuse débauche , conduire de nouvelles victimes. Les unes y venaient volontairement ; mais le plus grand nombre y était entraîné par la force ou la ruse.

J'étais plus resserrée , si je laissais s'exhaler ma douleur ; je n'obtenais un peu de liberté que lorsque mon langage et mes actions répondaient aux volontés , aux caprices de mon barbare oppresseur. J'appris à me contraindre , à renfermer ma

haine , à caresser ce monstre , à flatter ses desirs , à applaudir à sa morale. Il crut avoir fait une élève , et il s'en applaudit. Mais il ne m'aimait plus , je ne lui offrais plus de difficultés à vaincre. Mon esprit cependant lui plaisait ; il ne voulait point se séparer de moi. C'était sans fruit que je m'avalissais ; j'étais désespérée.

Il entretenait des relations à la Rochelle. Un matin il me communiqua une lettre , où on lui apprenait que mon père , trompé dans ses spéculations , avait fait banqueroute , qu'il s'était brûlé la cervelle de désespoir , et que mon frère s'était embarqué pour l'Amérique , pour chercher des ressources dans un autre hémisphère. L'étranger s'applaudissait de me voir pour jamais dans sa dépendance. J'eus la force de dissimuler mes chagrins , et de feindre du plaisir de tenir tout de lui. Tant de condescendance détruisit tout le

charme qu'il trouvait à me retenir captive. Il ne chercha plus qu'à se débarrasser de moi. Il me conduisit à Orléans, où il se chargea de fournir à mes besoins, jusqu'à ce que j'apprisse à me créer des ressources. Il eut la bassesse de me les indiquer.

Tu te souviens de ce souper que nous fîmes à Orléans. L'étranger me le proposa; je l'acceptai avec répugnance; je fus contrainte d'obéir. Ton premier abord me fit une impression qui ne s'est point effacée, tu me rappelais un frère que j'ai tendrement chéri. Regarde son portrait, ce sont les mêmes yeux, le même sourire. On m'avait ordonné d'être faible; je le fus. On m'avait ordonné le secret, il m'en coûta de le garder. Je n'étais pas née pour être fausse. Si je t'eusse revu, tu m'aurais connue, comme tu me connais à présent. La possession de ton cœur m'aurait enchantée; je n'aurais pas voulu la devoir à ton erreur.

Le lendemain, l'étranger vint me forger une histoire pour m'éloigner d'Orléans. Ce fut à regret que j'en partis. J'étais agitée par un sentiment nouveau ; je m'estimais un peu plus. Si j'avais pu oublier les fautes où l'on m'a entraînée, te revoir aussi tendre, aussi empressé qu'à ce souper dont j'aime à me souvenir sans cesse, je le sens, j'aurais été heureuse.

Je me rendis à Paris. Bientôt les besoins allaient m'assaillir ; je fus épouvantée de cette situation nouvelle pour moi. J'étais sans guide, je n'étais plus vertueuse ; je devins coupable. Ma jeunesse, mon éducation, quelque esprit peut-être, mes talens surtout attirèrent autour de moi les hommes les plus riches. Je n'eus que la peine de faire un choix ; je n'en distinguais aucun ; je préférerais le plus opulent. Si l'entourage du luxe, si de l'or, des bijoux, et la facilité de contenter toutes ses fantaisies donnaient le bonheur, le mien serait parfait.

Mon ame est restée vide ; je suis sans reconnaissance pour celui qui me comble de bienfaits. C'est l'orgueil qui donne , c'est l'indifférence qui reçoit. Mon entreteneur , puisqu'il faut trancher le mot , a sans doute de l'esprit , une figure agréable , de la jeunesse encore ; mais il veut acheter mes sentimens , et l'amour ne se paie pas. Il est dans le cœur des femmes telles que moi , une arrière-pensée qui s'oppose aux affections de l'ame : nous ne pardonnons pas à celui qui se croit en droit de nous mépriser. Quelqu'apparente que soit sa délicatesse , elle ne nous en impose jamais ; et c'est en le trompant que notre amour-propre se plaît à se venger. Cette vérité est affligeante pour ces messieurs ; je n'y connais pas de remède : nous sommes ainsi faites. Ils outragent les mœurs , il est juste qu'ils en soient punis par quelque chose. Si les hommes ne payaient pas si cher nos faiblesses , la vertu

serait plus commune parmi les femmes. Je n'espère pas changer le monde, il dure ainsi depuis long-tems. La morale n'a-t-elle pas une grace merveilleuse dans ma bouche ? Hélas, il ne me reste d'espoir que d'être honnête en théorie. J'ai eu avec toi un instant de courage, l'amour me l'a donné. J'ai moi-même déparé l'idole qu'embellissait ton erreur. Ma franchise me coûtera bien cher sans doute ; mais tu diras au moins de moi : Ambroisine n'était pas née vicieuse, elle fut la victime d'un méchant ; je ne puis plus l'aimer, mais je ne lui refuserai pas la pitié qu'on doit à l'infortune.

Avais-je le droit de la juger avec sévérité ? Les torts que j'avais à me reprocher n'étaient-ils pas aussi graves que les siens ? Elle était si repentante, que je fus pénétré de sa situation ; elle était si jolie, que bientôt je ne vis plus que ses charmes.

Ambroisine fut curieuse d'appren-

dre si j'avais eu bien des aventures. Elle était loin de soupçonner les aveux que j'avais à lui faire. A l'épisode de Fanchon près, je fus aussi franc avec elle, qu'elle venait de l'être avec moi. Elle ne fut pas fâchée que je ne fusse point exempt de reproches ; elle en fut plus à son aise, sa belle humeur revint. — Admire donc, dit-elle en riant, la bisarrerie du sort ; il faut que le plus infame des hommes nous rende, chacun de notre côté, les jouets de sa scélératesse, pour que nous soyons réunis. Il était écrit là-haut que nous nous aimerions un jour : sans l'étranger cependant nous ne nous serions jamais connus. Si le résultat me plaît, les moyens que la providence a employés pour nous y conduire, méritent l'examen des philosophes. Je ne le suis pas, je m'abandonne à ma destinée. Si le ciel l'eût permis, je serais l'épouse honorée de quelqu'honnête homme ; et je suis la maîtresse d'un joli petit libertin dont

je raffole , qui me trompera , ou que je tromperai peut-être la première. — Eloigne , charmante Ambroisine , cette idée qui m'afflige. — De quoi peut-on répondre avec des cœurs gâtés comme les nôtres ? L'amour ne dure pas éternellement ; pour que l'amitié le remplace , il faut que l'estime la conduise ; et je douterai toujours un peu de la tienne. Les fautes d'un jeune homme s'excusent ou s'oublie ; celles d'une jeune personne de mon sexe sont irréparables. La malignité les recueille , on s'en souvient toujours. A quoi me serviraient des vertus dont on ne me tiendrait aucun compte ? M'imposerais-je des privations ? ferais-je des sacrifices qui seraient en pure perte ? Je ne dois point me repaître de chimères , songer à des projets dont l'exécution me serait à présent impossible. J'avais le goût d'une élégante simplicité , le besoin de plaire m'a rendue coquette ; j'étais naïve ,

je suis artificieuse ; j'aimais la vérité , ma vie est un mensonge perpétuel ; je méprisais l'or , rien ne me coûte pour m'en procurer. Quand j'en possède , je le prodigue à pleines mains avec insouciance ; si j'en manque , j'ai de l'humeur , de la colère. Excepté ma sensibilité , ma bonté expansive , rien ne me reste des vertus de mon enfance. J'ai des momens de dépit , de chagrin , de désespoir. Incapable de renoncer à mes habitudes , j'ai voulu plus d'une fois terminer une vie qui me fait honte. La voix du plaisir se fait bientôt entendre , et je n'écoute qu'elle. Pour rompre mes penchans , pour m'arracher mes vices , il me faudrait un guide éclairé qui compâtît d'abord à mes faiblesses , qui sût m'amener , par degré , à l'abandon de ces jouissances frivoles qui m'étourdissent sur le passé , charment le présent , et m'ôtent toute prévoyance pour l'avenir. Il faudrait aussi qu'il eût le talent de

me plaire, qu'exempt de préjugés il s'attachât à son élève, qu'il pût, chaque jour, oublier ce que j'étais la veille, perdre le souvenir de ses soins, dès l'instant que j'aurais pu y répondre, et m'accorder enfin son estime, comme si j'avais toujours été digne de la mériter. Je ne trouverai point ce phénix, tu ne peux me l'offrir. Tu n'as ni l'orgueil, ni la volonté de l'être, cependant je t'aime. Ce sentiment que j'éprouve pour la première fois, est tout ensemble délicieux et pénible. Je veux croire que tu me paies de retour; j'éloigne l'idée qu'en m'attachant à toi je fais une folie nouvelle. Si j'étais capable d'un mouvement généreux; par égard pour toi, j'aurais la force de te repousser. Tout ce qui t'entoura jusqu'à présent ne sert qu'à te pervertir. Si tu n'as pas le courage de m'abandonner, ta perte est certaine. Tu te tromperais, si tu attendais de moi d'autres conseils que ceux que

me dictera l'intérêt de mon amour. Fuis-moi pour jamais si la raison te parle encore ; aime-moi , comme je t'aime , si tu n'es pas plus sensé qu'Ambrosine.

Je l'avais laissée parler sans l'interrompre. Quand elle eut achevé sa harangue , je ne lui répondis qu'en l'accablant de caresses.—Tu le veux , dit-elle , remplissons notre destinée. Je m'interdis à jamais les réflexions morales , nous en ferons quand il sera trop tard ; en attendant , jouissons de tout le bonheur que notre âge , nos goûts , nos inclinations peuvent nous procurer..... Elle courut à son forté-piano ; elle s'accompagna en chantant. Elle me ravit ; je ne me lassais point de l'entendre et de l'admirer.

Il était neuf heures quand elle m'avertit tristement qu'il fallait nous séparer. Tu viendras demain , dit-elle , nous irons ensemble au spectacle. On donne aux Français le Barbier de Séville. La pièce est char-

mante, et elle est jouée avec cette supériorité qu'on ne trouve que là. Le plaisir de la voir n'est pas la seule chose qui m'y attire ; je vais prendre une leçon. Mon bon ami, que je n'aime guère, prétend que je serais une excellente actrice. Il m'a fait apprendre le rôle de Rosine ; il veut que je le joue sur un théâtre de société ; il fait le rôle de Bartholo. La partie est complète ; mais il nous manque encore un Almaviva. — Je le serai. — Toi ? Oh ! cela serait délicieux ! Nous serions placés tous les trois à merveille ; ces personnages nous conviennent. Beaumarchais les a imaginés pour faire ressortir nos talens. Mon bon ami est jaloux sans motifs jusqu'à présent ; mais j'augure que nous ne lui en laisserons pas manquer. Il me vient une idée excellente, une idée que Rosine aurait eue, si elle se fût trouvée à ma place. Je prétends t'introduire chez moi ; je veux que le bon ami t'accueille,

Je veux qu'il te fasse toutes les avances. Tu dois bien penser que je ne lui ai pas raconté mon histoire sans quelques variantes. Je l'ai attendri par le roman de ma vie ; j'ai substitué à l'étranger un beau jeune homme qui m'arracha à la tyrannie de mon père , et aux prétentions de ce laid Saintoran. Un frère , jaloux de mon honneur , courut après nous. Il nous atteignit auprès d'un bois : mon amant voulut défendre sa conquête , il périt sous les coups de mon frère. Je m'échappai avec mes bijoux ; je vins à Paris , où le bon ami crut avoir cueilli la fleur que l'amour délicat d'un autre avait respectée. Cette illusion fait son bonheur , pourquoi la lui ravir ? Mais ce frère existe , ce frère furieux me cherche partout. Deviens ce frère. Ce portrait qui te ressemble un peu , ce portrait qu'il voit tous les jours , éloignera de son esprit défiant jusqu'à l'idée de la ruse... Ce stratagème m'enchanta. Nous con-

vînmes de nos faits. Elle devait, le soir même, avertir le bon ami que son frère s'était présenté chez elle, que pour l'apaiser elle lui avait dit qu'elle était l'épouse d'un galant homme, et qu'il fallait, pour tromper ce frère vétilleux sur l'honneur, qu'il consentît à ce mensonge. — Tu l'abuseras, continua-t-elle, il croira t'abuser, et la scène sera piquante. Vas méditer ton rôle, et viens ici demain sur les deux heures.

Je sortis de chez Ambroisine dans un ravissement inexprimable. Si elle m'eût associé à un projet honnête, j'en eusse accueilli la proposition avec moins de plaisir. Je fus très-exact le lendemain au rendez-vous qu'elle m'avait donné. La réception distinguée que me fit le bon ami, me prouva qu'il était prévenu de ma visite. Le monsieur n'était pas brave, je passais pour un crâne dans son esprit : il m'accabla de politesses. Ma petite sœur prétendue, joua son rôle

avec tant d'ingénuité, elle m'embrassa avec tant de tendresse, que je laissai fléchir mon courroux. Je répondis à ses caresses, je tendis la main au bon ami, et je consentis enfin à l'entendre me nommer son frère.

Aucun de nous ne dit ce qu'il pensait ; mais nous mêmes un si grand air de vérité dans nos mensonges réciproques, que les spectateurs, si nous en avions eu, auraient été forcés de convenir qu'il était impossible de mieux jouer la comédie. Le bon ami qui ne se sentait pas plus d'affection pour moi, que je n'en avais pour lui, m'offrit avec tant d'instance d'accepter un logement dans sa maison, pour le tems de mon séjour à Paris, que je fus contraint de me rendre à son invitation. Il fut décidé que dès le lendemain, j'y ferais venir mes effets : ce qui ne devait pas occasionner des frais de transports, ma garde-robe était des plus légères. Cela n'empêcha pas que

le même soir , deux grandes malles bien pleines , à l'adresse du nom que je m'étais donné , n'arrivassent à l'hôtel et ne fussent déposées dans mon appartement. Il ne fallut que deux heures d'absence à Ambroisine , pour me faire avoir la garde-robe la plus complète et la plus élégante. Il n'existe qu'un Paris pour les ressources de ce genre.

Voilà donc l'enfant de mon père , l'illustre rejeton de la famille du Sabrant , entretenu par une femme qui l'était à son tour. Quelle bassesse ! quel excès de dégradation ! Pendant tout le tems que dura cette scandaleuse manière d'exister , il ne me vint pas un instant de remords. Je croyais que j'étais heureux , et je pense que je l'étais.

Le bon ami était un homme de trente-cinq ans , nous le trouvions très-vieux. Il avait l'esprit orné ; mais il était grave , il nous ennuyait. Chargé d'affaires importantes , époux

d'une femme respectable, qu'il avait la délicatesse de ménager ; il venait rarement dans une maison, dont il faisait tous les frais, et il n'y venait jamais sans nous déplaire. Il fallait cependant lui faire un bon accueil. Il tremblait que je ne découvrisse qu'il était marié, et nous ne cessions de rire, Ambrosine et moi, des excuses qu'il était obligé d'inventer pour motiver ses absences, dont il nous arrivait rarement de lui faire un reproche.

Sa passion dominante était le spectacle, il aimait à jouer la comédie, il réussissait dans les personnages d'oncle et de tuteur. Je consentis à être de ses parties : il m'en sut gré. Il nous enseignait à bien dire nos rôles ; rien n'était plus comique que les leçons qu'il nous donnait. — Regardez-la tendrement, me disait-il, plus tendrement encore. Souvenez-vous que vous êtes son amant ; c'est cela. Je vous laisse répéter cette

scène, ayez de l'ensemble, ménagez vos moyens ; je verrai ce soir si vous avez profité de mes conseils..... — Il nous donnait la réplique, nous savions la saisir. Quelquefois, à son retour, nous avions l'air abattu. — Quand vous êtes tête-à-tête, disait-il, vous avez plus de hardiesse, vous ne consultez pas vos forces, et vous vous épuisez par de trop fréquentes répétitions d'une scène qui vous amuse. C'est ainsi qu'on se blase, je veux bien qu'on s'exerce ; mais je défends les folies.

Cependant nous faisons des progrès dans l'art de la déclamation ; on nous recherchait dans les sociétés à la mode, Ambrosine en était l'ornement. La nature l'avait formée pour les beaux arts, elle excellait dans tous ceux qu'elle avait voulu cultiver.

Un évènement imprévu vint troubler la félicité dont nous jouissions Ambrosine et moi. Le bon ami avait

deux défauts , avec lesquels la fortune la plus considérable est bientôt culbutée. Il voulait contenter toutes les fantaisies d'une maitresse capricieuse , et il jouait gros jeu. Il fit des pertes considérables , il ne put faire face à des engagemens sacrés. Un billet qu'il nous écrivit , nous apprit son malheur ; il s'était échappé au moment où on venait pour se saisir de sa personne. Il nous invitait à venir le joindre à Amsterdam , où il emportait les faibles débris de sa fortune ; il espérait la relever par le commerce , il avait des connaissances étendues dans cette partie.

Il aurait juré qu'Ambroisine l'adorait , et quoiqu'elle fût affectée de son désastre , elle n'eut pas un instant l'envie d'aller partager son sort , sous le ciel nébuleux de la triste Hollande. — Voilà , dit Ambroisine , un homme qui s'est en partie ruiné pour moi , sans m'avoir enrichie. En prodiguant tant d'or , que je dépensais

pour satisfaire son orgueil , il aurait fait vingt heureux ; il eût acquis des amis qui l'aideraient dans sa disgrâce. Il ne lui reste pas le souvenir d'une seule bonne action pour le consoler dans son infortune. S'il devait être encore un jour dans l'opulence , je l'instruirais des tours que nous lui avons joués , pour que la leçon fût complète et qu'il en profitât. Lui et ses pareils seront toujours des dupes , l'exemple des autres ne les éclaire pas ; la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , les aveugle. Ils prennent pour de l'amour , les caresses intéressées d'une courtisane , qui ne se montre jamais que sous un jour avantageux , et qui calcule encore le prix de la contrainte qu'elle s'impose , dans ces momens où les autres femmes s'oublient. Le comble de la déraison et de l'abaissement , est d'unir son sort à celui d'un de ces êtres dégradés , dont le cœur , corrompu dès l'enfance ,

ne

ne peut plus s'ouvrir aux sentimens honnêtes. Le souvenir de son premier état, revient sans cesse s'offrir à son esprit ; l'époux, malgré lui, se le rappelle quelquefois. On ne s'accoutume point à voir mésestimer celle que l'on aime. Le bandeau de l'amour tombe, on la juge avec rigueur ; une inconséquence devient un crime, une querelle légère s'envenime sans le vouloir ; les reproches succèdent, le dégoût arrive, le charme est détruit. De là, ces séparations scandaleuses, qui fixent une seconde fois les yeux d'un public malin, sur l'homme qui s'est avili et qui devient sans retour l'objet du mépris général. Je plains ce malheureux qui s'est perdu pour moi, qui m'a sacrifié son état, sa considération, son aisance, une femme respectable et des enfans infortunés. Si j'étais riche, je l'aiderais de ma bourse ; je ne puis lui offrir que des regrets et des larmes stériles. Je vais

lui écrire une lettre bien tendre pour adoucir l'amertume de ses chagrins ; je lui ferai des promesses que je ne lui tiendrai pas ; mais cela lui procurera quelques bonnes nuits. Ne lui en dois-je point de délicieuses depuis le jour qu'il te reçut ici. Je pourrais le remplacer , un autre ne serait peut-être pas si facile à tromper , ni si complaisant que lui. Je t'aime encore assez pour essayer de vivre avec toi dans un état moins brillant. Ne serai-je pas aussi heureuse dans une chambre modeste , que dans cet hôtel magnifique ? Un gazon est un trône pour deux amans. Nos talens peuvent nous offrir une ressource. Vas trouver cette bonne madame Loke dont tu m'as parlé. Voici l'instant , où les entrepreneurs des spectacles de province viennent faire des recrues à Paris ; s'il s'en trouve quelqu'un qui veuille faire notre acquisition , nous nous enrôlerons sous ses drapeaux. Cette vie errante peut

avoir des charmes ; si elle m'ennuie, je ne m'enlaidirai point assez dans un an, pour ne pas trouver à mon retour, quelque nouvel adorateur, que je menerai comme l'infortuné qui va gémir en Hollande sur le malheur de m'avoir connue.

Je n'avais point oublié la bonne maman Loke ; je lui rendais souvent visite ; je cherchais à la consoler de la perte de Fanchon, qui, un beau matin, s'était laissée enlever par un comédien de province.— Arrive donc, mon enfant, me dit la bonne femme, voilà un directeur d'Allemagne qui, avant-hier, t'a vu jouer au faubourg Saint-Antoine, et qui veut t'engager. Ah ! si tu pouvais aussi lui procurer cette petite personne qui faisait l'amoureuse, tu lui rendrais un grand service. On ne trouve plus d'ingénuités : l'espèce manque au théâtre, comme dans le monde.

On m'offrait ce que je souhaitais, j'accueillis la proposition. Nous nous

rendîmes chez Ambroisine , dont l'air d'opulence , les graces et l'esprit enchantèrent M. l'entrepreneur. Nous nous engageâmes sur-le-champ , et trois jours après nous partîmes pour..... Le lecteur me pardonnera si je ne nomme point le lieu de notre destination ; s'il prend la peine de lire ce chapitre jusqu'au bout , il devinera le motif de cette réticence.

Ambroisine , en partant , se trouva bien plus riche qu'elle ne le croyait. Le bon ami lui avait fait présent de plusieurs tableaux de prix , et de quelques bronzes , dont elle ne soupçonnait pas la valeur. On lui offrit , du premier mot , de tout son mobilier , de ses chevaux , de ses voitures , quarante mille francs. Elle en demanda étourdiment cinquante mille. On les lui compta sur l'heure , et celui qui fit ce marché se hâta si fort de le conclure , qu'il y a tout lieu de croire qu'il fit une excellente affaire. Maitresse de cet argent , possédant

encore une immense garde-robe et une foule de bijoux , elle crut ne devoir retrancher que peu de chose à sa dépense. Elle n'oublia pas le bon ami ; elle lui fit passer une lettre-de-change de dix mille francs. Elle emmena son valet-de-chambre et deux femmes à-peu-près de son âge , qui lui plaisaient beaucoup. Le valet-de-chambre courait devant la berline où j'étais avec Ambroisine et ses deux suivantes. Nous payions partout sur la route avec générosité , et partout on nous traita d'excellences.

Nous crûmes en arrivant pouvoir habiter ensemble dans le même appartement. Il ne nous était pas venu dans l'esprit que personne pût s'y opposer. Cependant un homme noir vint nous signifier de la part du prince, qu'avant de vivre maritalement , il fallait lui prouver que l'église nous en avait donné le droit.—Notre contrat de mariage est en France , dit Ambroisine. — Faites-le venir , jus-

que-là nous ne souffrirons point que vous scandalisiez nos bons Allemands. — Nous donnerez-vous aussi des surveillans pendant le jour, répliqua Ambroisine en riant. — Nous n'avons pas ce droit. — Tant pis ! nous nous serions aimés à la folie.

Il fallut se loger séparément ; il en fut de même de nos camarades. Tous les ménages furent désunis. Les hommes se fâchaient de cette ordonnance incommode ; mais toutes les femmes , sans en excepter Ambroisine , donnèrent des éloges au respect que le prince avait pour les mœurs.

Nos débuts furent brillans , surtout ceux d'Ambroisine. Elle enleva tous les suffrages. Ses camarades la jalousaient un peu ; elles étaient bien près de lui trouver des défauts, qu'elles seules avaient remarqués ; mais Ambroisine était si bonne , si enjouée , toujours si disposée à leur prêter quelques-uns de ces chiffons , dont

elle avait une étonnante superfluité , qu'elles lui pardonnèrent ses succès , et qu'elles devinrent ses amies , autant que des femmes , et surtout des actrices , peuvent l'être. Elle les recevait à sa table , elle les traitait avec magnificence , son argent allait grand train , elle en prêtait à tous ceux qui lui en demandaient ; on revint si souvent à la charge , qu'avant que trois mois fussent écoulés , le tiroir où était son trésor se trouva vide. Elle devint rêveuse , impatiente , chagrine ; j'étais le seul contre lequel elle n'eût jamais d'humeur. Son valet-de-chambre et ses femmes ne faisaient plus rien à sa fantaisie. — Pourquoi venait - elle en Allemagne , disaient entr'eux ses domestiques ? est-ce notre faute ? A Paris , rien ne lui aurait manqué. — Je devinais la cause de l'ennui d'Ambrosine , je n'osais pas lui proposer une réforme salutaire , je lui aurais déplu. De tous ses amis , j'étais le seul qui n'eût pas

pas profité de sa facilité à prodiguer son or. Je ne recevais plus rien d'elle ; ma délicatesse la touchait ; mais ne la consolait pas. Elle voulut redemander une partie des prêts qu'elle avait faits. Tout le monde lui tourna le dos , et je m'en réjouis.

J'allais tous les jours me promener dans les jardins du prince. J'y voyais souvent la princesse ; elle me saluait gracieusement , me parlait quelquefois ; je la trouvais fort belle. Si le plaisir de l'admirer me faisait préférer cette promenade , mon intention était pure. Libre dans mon choix , je ne lui aurais pas sacrifié Ambrosine. L'éclat du rang ne m'en imposait pas ; mais sa beauté charmait mes yeux.

Un soir je m'étais assis sur un banc de gazon pour étudier un rôle nouveau. Le prince m'aborda ; il ne m'avait jamais fait l'honneur de me parler. Ma première idée fut qu'il allait m'adresser un reproche sur

L'audace que j'avais de me présenter journellement aux yeux de la princesse. Il débuta par des complimens, qui me rassurèrent ; il fit l'éloge des femmes de la troupe , il finit par celui d'Ambrosine. — Elle est charmante , me dit-il ; elle s'ennuie , je le parie , en Allemagne. — Oh ! pas du tout. — Nous sommes si peu galans. Reçoit-elle du monde ? — Personne. — Absolument ? — Excepté ses camarades. — Elle m'a trop fait de plaisir , pour que je ne cherche pas à lui en procurer. — L'étude de son art , celle de la musique et du dessin suffisent pour la distraire. — Je veux entrer pour quelque chose dans ses distractions. — Vous avez bien de la bonté. — Je vous vois souvent chez elle. — Je suis son ami. — Vous lui parlez familièrement. — Comme à une camarade que j'estime. — J'ai un hermitage agréable à quelques lieues d'ici , je veux qu'elle en dispose , et qu'elle y conduise ceux de

ses camarades pour qui elle a de l'amitié. Je lui écris un petit billet pour lui offrir la libre jouissance de ce réduit champêtre. — Elle sera sensible à votre attention. — Je n'ai pas voulu envoyer chez elle un de mes gens, pour éviter les interprétations malignes. Faites-moi le plaisir de vous charger de ce message ; je vais, sur ce gazon, attendre la réponse que vous me rapporterez vous-même.

Je fis une profonde révérence et je sortis du jardin, fort scandalisé contre le prince, que j'aurais envoyé au diable de bon cœur, si je l'avais osé. — Il ne se gêne pas, disais-je, il m'honore du caducée. Le bel emploi pour un amant ! je vais prier Ambroisine de refuser ses offres, puisqu'il n'y a pas moyen de ne pas lui porter ce cruel billet. Je dois, au bout du compte, me réjouir d'en être le porteur ; elle ne pourra pas m'en faire un mystère.

Ambroisine était fort triste lors-

que j'entrai chez elle, ma présence ramena le sourire sur ses lèvres. — Pourquoi m'abandonnes-tu si souvent à ma mélancolie, me dit-elle, tu sais bien que je n'en ai plus quand je te vois? — Je crains que ce que j'ai à t'apprendre, n'ajoute à ton humeur; le prince a l'insolence de me faire jouer en ce moment, un personnage fort désagréable. — Cela m'étonne, il a l'air honnête. — Il m'a chargé d'un billet pour toi. — Pour moi! voyons donc, dit-elle avec vivacité, comment écrit un prince. — Moins bien qu'un autre, j'en répons. — Hé bien! nous nous moquerons de son altesse sérénissime. — Lis donc, puisque tu le veux. — Pas si mal, en vérité; pour un homme de cette espèce, ce billet est respectueux, il ne me traite pas en actrice. Oh! j'accepte avec plaisir, l'offre galante qu'il me fait. — Tu acceptes? — Sans doute. — Cela m'afflige. — Es-tu jaloux? — Je le

suis, et beaucoup plus que je ne le voudrais. — C'est que tu m'aimes plus que tu ne le penses, et j'exige de ton amour, le sacrifice de cette humeur déraisonnable. A moins de passer pour impolie, je ne peux pas me dispenser de répondre au prince, que je suis sensible à son honnêteté. — Elle prit une plume et du papier. — Je suis, dit-elle, aujourd'hui, d'une bêtise inconcevable; c'est que le cœur ne me dit rien. Allons, mon aimable ami, dicte-moi cette réponse. — Oh! c'est trop exiger. — Si je voulais te tromper, est-ce que je te prendrais pour mon confident? On meurt d'ennui dans cette triste Germanie: l'occasion de se distraire s'offre, pourquoi la rejeter? un plaisir innocent, une promenade, où tu viendras avec moi te cause de l'ombrage? — Quand on aime comme moi! — Songe donc que je t'ai assuré que le cœur ne me disait rien; c'est assez pour calmer tes inquiétudes... — J'obéis en enrageant.

Elle riait à gorge déployée. — La situation est vraiment piquante, s'écriait-elle ; tu as un sérieux qui me fait rire.... — Moitié humeur, moitié complaisance, je dictai cette lettre cruelle. Ambrosine ajoutait un mot, changeait une phrase. Elle plia le billet, et je fus, contre ma volouté, comme un véritable imbécille, le porter au prince, qu'il combla de joie. — Elle a autant d'esprit que de beauté, me dit-il ; quel style fleuri ! quelle fournure élégante !... — Quoique je fusse en partie l'auteur de cette lettre, jamais compliment sur mon esprit ne me flatta moins. — Demain, ajouta-t-il, trois voitures seront à sa porte, à six heures précises du matin. puisqu'elle aime tous ses camarades, ils seront tous de la partie ; il y aura des chevaux de main pour les hommes. Allez lui dire que je me fais un bonheur de remplir ses intentions, et que je mettrai tous mes

soins à prévenir jusqu'à ses moindres vœux.

Il me quitta sans s'occuper de mon émotion. Furieux, je fus rendre littéralement sa réponse à Ambroisine. — Il vous aime, lui dis-je, vous le voyez. — Je ne l'aime pas. — Il vous comblera de dons. — Nous n'en sommes pas là... — Je voulus me fâcher, elle eut l'art d'apaiser mon courroux. Elle tourna le prince en ridicule, elle contrefit son air empesé et m'en dit tant de mal, que je finis par lui demander pardon de ma jalousie.

La partie eut lieu, comme elle avait été projetée ; nous fûmes servis avec profusion et délicatesse ; le prince qui nous régala ne se montrait pas, j'étais dans l'enchantement. Après dîné, nous nous promenâmes dans les bosquets, ils étaient délicieux. Nous étions en pointe de vin, notre joie était bruyante. Tout d'un coup

le prince sort, comme par magie d'un petit pavillon que masquaient des charmilles. Le respect impose silence à tous mes camarades, la tête de Méduse n'eût pas produit sur mes sens un effet plus rapide ; je restai immobile. Le prince dit des galanteries à toutes les femmes ; mais bientôt il tint dans sa main celle d'Ambrosine ; il doubla le pas. Elle le suivit, chacun s'éloigna en chuchotant à l'oreille de son voisin ; on me regardait, on souriait, j'étais au désespoir, et je cherchais à faire bonne contenance. Je voulais courir après Ambrosine, l'arracher à ce prince odieux ; mais j'étais chez lui, il y commandait en despote, il l'était ; au moindre signal, ses gardes m'auraient arrêté ; je ne pouvais recueillir d'une imprudence, que la honte qui suit un éclat indiscret. Oh ! qu'il est cruel d'avoir un rival contre lequel on ne peut se battre, et qu'il faut respecter quand on brûle de lui

percer le cœur. Je sentais que j'allais me rendre ridicule ; je m'armai de courage , j'affectai un air tranquille.

Ambrosine fut absente de mes yeux à-peu-près un quart-d'heure, ce quart-d'heure me parut durer un jour entier ; jamais je n'avais tant souffert. L'ingrate avait l'air serein, elle causait avec le prince, elle ne me regardait pas : que je l'aurais souffletée avec plaisir ! J'examinai avec attention ses vêtemens, sa coiffure, rien n'était dérangé ; je devins plus tranquille. Amans, maris jaloux, qui vous êtes trouvés dans des situations équivalentes ; convenez que vous avez fait aussi quelquefois de ces examens outrageans pour celles qui en étaient l'objet ! j'étais excusable avec Ambrosine ; je possédais son cœur exclusivement ; mais je connaissais son goût pour la dépense, je tremblais qu'elle ne sût point résister aux propositions brillantes que le prince ne manquerait pas de lui faire. Il pro-

diguait, disait-on, ses trésors pour contenter ses fantaisies. L'idée d'un partage exécrationnable me révoltait, et faisait bouillonner mon sang. Je ne pouvais pas faire le bonheur d'Ambroisine, je m'indignais de ma misère : riche, j'aurais mis ma fortune à ses pieds. — Hé bien ! disais-je, il faut l'abandonner, la fuir. Vaines résolutions ! l'amour, le brûlant amour reprenait bien vite son empire. Je la trouvais plus séduisante que jamais. J'osais espérer encore qu'elle me sacrifierait un rival abhorré, qu'elle aurait pitié de mes tourmens. — Elle est bonne et sensible, m'écriais-je, elle m'aime, elle ne voudra pas me réduire au désespoir et me faire mourir si douloureusement.

J'attendais avec impatience le moment du départ ; il arriva enfin. Je vis mettre les chevaux aux voitures, je respirai. — Dans deux heures, disais-je, je serai à la ville, tête-à-tête, avec Ambroisine, je pourrai lui re-

procher sa perfidie, je pourrai lui dire tout ce que je renferme dans mon ame..... — Un jaloux a besoin de parler, l'explosion de son courroux le soulage. Le prince était toujours avec Ambrosine, il ne quittait pas sa main. J'étais outré ! Il la conduit dans la cour du château, où les équipages nous attendaient. J'aperçois le vis-à-vis de son altesse. La portière s'ouvre, Ambrosine y prend place, le prince y monte après elle ; six coursiers rapides les entraînent ; bientôt le vis-à-vis disparaît à mes yeux.

Je n'essaierai pas de peindre ce que j'éprouvai. Les langues n'ont aucune expression qui rende avec assez d'énergie le ravage de cette passion fatale ; ce bouleversement subit, ce renversement d'idées, cet égarement de la raison, ces transports de fureur, ce désir de vengeance, ce besoin de pardonner qui domine encore malgré vous. On aime à la rage, l'on hait

jusqu'au délire. La nature m'a formé violent ; c'était la première fois que mon caractère se développait. Je pris le cheval qui m'était destiné, je lui mis les éperons dans les flancs ; il était vigoureux, il fendit l'air : je pouvais à peine respirer, et je l'accusais de lenteur. Mes yeux étaient troublés, je ne voyais rien. Le cheval prit une route pour l'autre, je fis près d'une lieue, avant de m'apercevoir de mon erreur. Ce fut heureux pour moi, je me serais perdu. Mon agitation était horrible, j'aurais imprudemment outragé le prince ; il était fier, vindicatif, et la moindre punition qu'il m'eût infligée eût été une prison perpétuelle. Je ralentis ma course, je fus honteux de mon délire ; la réflexion calma mes sens. Je pleurai, la douleur succéda à mon emportement. Je gagnai la ville au petit pas, je trouvai à la porte un palefrenier qui m'attendait. Tout le monde était rentré, j'étais seul en

arrière. On craignait qu'il ne fût arrivé quelque accident au cheval de son altesse. Je fus assez maître de moi pour répondre tranquillement au palefrenier : je lui dis que le cheval m'avait emporté ; que du moment que j'avais pu modérer son impétuosité, je l'avais mené doucement, pour pouvoir le rendre en aussi bon état qu'on me l'avait donné. Je récompensai généreusement ce valet de la peine qu'il avait prise de venir au-devant de moi. Je ne voulais devoir aucune reconnaissance au prince ; j'aurais voulu pouvoir lui payer à lui-même, le diné que j'avais fait chez lui.

Je me rendis tristement à ma chambre. Je résolus d'oublier l'infidèle Ambrosine, cette résolution dura dix minutes. Je m'applaudissais de la victoire que je venais de remporter sur moi. Je voulus me mettre au lit, le sommeil ne put point approcher de ma paupière. Ambroi-

sine était là, je la voyais plus ravissante que jamais, j'entendais sa voix argentine me donner ces noms mi-gnards que la volupté amenait sur ses lèvres. Je croyais encore sentir l'étreinte enchanteresse de ses bras amoureux. Je me retraçais le bonheur dont j'avais joui dans ces moments qui m'avaient paru si courts. Ma félicité passée n'allait donc être pour moi, qu'un songe importun, dont le souvenir empoisonnerait mon existence ? Je me levai pour courir chez elle, pour tomber à ses pieds, pour lui demander pardon de sa faute. — Elle n'est point coupable, disais-je, et je ne puis cesser de l'idolâtrer.

Ambroisine logeait au rez-de-chaussée. Quand le propriétaire de sa maison, dévot formaliste, me forçait le soir de la quitter, je rentrais par une croisée basse. Je faisais un signal, et la persienne s'ouvrait.

J'allais faire le signal convenu , lorsque j'aperçus au bout de la rue le maudit vis-à-vis du prince , qui m'avait déjà donné tant de chagrin , et qui m'en causa un nouveau , qui , pour avoir moins de violence , ne m'en fut pas moins sensible. Je m'approchâi de la croisée , j'entendis Ambrosine qui chantait en s'accompagnant sur sa harpe ; elle avait cultivé cet instrument depuis son séjour en Allemagne , et déjà son maître , qui était très-fort , n'avait plus rien à lui apprendre. Sa voix qui , ordinairement , me causait des émotions si douces , me fit un mal affreux. — Elle chante , m'écriai-je , et moi , navré de douleur , je m'abandonne dans les ténèbres à tout ce que le désespoir a de plus poignant. Elle enivre le prince d'amour , elle m'abreuve d'amertume ; je suis loin de son cœur , je suis même loin de sa pensée. Lâche que je suis ! je ne

puis m'arracher de cette croisée, où tout ce que j'entends, tout ce que je soupçonne me déchire.

Elle cessa de chanter. Mon œil inquiet cherchait à découvrir ce qui se passait dans l'intérieur de l'appartement; les rideaux étaient fermés: je ne distinguais rien. Je prêtai une oreille attentive, je n'entendais que des sons confus. Cette situation pénible dura plus d'une heure; je brûlais, je séchais, j'expirais d'impatience et de fureur. Enfin la porte s'ouvrit; des flambeaux, dont la lumière éclairait toute la rue, me forcèrent à me blotir derrière une borne, pour n'être point apperçu par les gens du prince. Je le vis qui baisait la main d'Ambrosine, je l'entendis qui lui disait à demain. — A demain, lui répondit-elle. — Ce mot cruel réveilla toute ma rage.

La porte de la rue venait de se fermer, la voiture du prince était à peine à vingt pas, quand je fis le signal

qu'Ambroisine connaissait si bien. Elle ouvre la croisée , je m'élançe avec la rapidité de l'éclair , mes traits étaient renversés , ma voix tremblante , mes regards étincelans de fureur. Ambroisine me tendit les bras , je la repoussai , je la saisis par ses longs cheveux qui flottaient sur son sein d'albâtre. Égaré , hors de moi , ignorant ce que je faisais , obéissant à un transport barbare , je meurtris ce visage charmant , dont l'aspect m'eût calmé , si mon œil eût pu le voir. Oui , si j'avais eu un poignard dans cet instant fatal , elle eût cessé de vivre. Elle supportait , sans se plaindre , cet horrible traitement d'un malheureux qui souffrait bien plus qu'elle. L'effet de mon courroux fut prompt comme la foudre ; son sang , qui coula , la fit évanouir aussi vite. Je la relevai ; elle s'assit sur un sofa , elle me regardait avec tendresse. Je tombai à ses genoux , je pris ses mains dans les miennes , je
les

les inondai de mes pleurs. — Ambroisine, lui criai-je en sanglottant, pardonne à ton amant désespéré ; moins amoureux, il eût été moins coupable. — C'est moi qui le suis, la vanité m'a séduite. L'habitude du luxe, des besoins factices m'ont égarée : les offres brillantes du prince m'ont un moment éblouie. Je ne l'aime point ce prince, je ne l'aimerai jamais ; je n'ai qu'un cœur, il est à toi. Je t'ai outragé, en pensant que tu souffrirais que j'acceptasse ses dons ; je ne suis plus digne de toi. Si tu as le courage de me pardonner la volonté d'une infidélité, que mon peu de délicatesse me montrait sous un jour moins affreux ; ton Ambroisine abjurera ses erreurs. — Mais, toi, peux-tu oublier mes fureurs criminelles ? — L'amour les causa, l'amour les excuse. — Tu ne recevras plus le prince ? — Il reviendra demain, je serai absente ; mais, mon ami, soutiens ma faiblesse, daigne

m'en garantir. Tu ne reprocheras point à ton Ambrosine de t'avoir trompé ; je prévoyais que je t'aimerais trop , que tu me chérirais avec la même tendresse ; je cherchai à détruire ton enchantement , je me montrai telle que j'étais , telle que je suis encore. Mon cœur est bon , ma tête est mauvaise. Je rougis de mes fantaisies , et je gémiss quand je ne puis les contenter. Ecoute , sois sage pour nous deux ; il me reste des bijoux , une garde-robe de prix , vendons tout cela ; quittons le théâtre , où je me perdrais malgré moi , où les occasions de t'affliger se présenteraient sans cesse , où malgré mes résolutions je succomberais tôt ou tard aux séductions de l'opulence. Conduis-moi dans un désert ; si je puis suffire à ton bonheur , je sens que tu suffiras au mien. Si tu me laisses dans ce séjour , les regrets de ce que j'aurai perdu m'assailliront : la vanité reprendra son empire. Il ne faut qu'un

moment pour être coupable : ce moment viendra , je ne saurai point résister , il sera trop tard pour se repentir. Tu me haïras , et je mourrai du désespoir de t'avoir perdu. Sauve ta pauvre petite Ambroisine ; elle te le demande à genoux. La vertu lui plairait ; elle est si douce dans les bras d'un amant. Une vie paisible , des goûts simples , une habitation champêtre , des livres choisis , une société agréable , tout cela doit assurer la félicité. Il est aisé de nous la procurer , ne balançons pas , fuyons avec notre amour , il embellira notre existence.

Ce tableau m'enchantait. Nous ne cessâmes toute la nuit de parler de ce projet de retraite qui riait à notre imagination. Combien de fois je demandai pardon à Ambroisine de ma brutalité , comme ma bouche se collait doucement sur ces joues , où étaient encore empreintes les marques de ma fureur ! Combien de fois

ses lèvres scellèrent mon pardon ! que cette nuit fut délicieuse ! qu'il est doux , au comble du bonheur , de rêver qu'il ne finira plus !

Je me retirai, suivant ma coutume, avant le jour, pour ne point scandaliser les voisins, et surtout le scrupuleux propriétaire de la maison. Je fus dans ma chambre, où je dormis long-tems d'un sommeil tranquille.

Je fus réveillé par Jeannette qui était la plus jeune et la plus jolie des femmes-de-chambre d'Ambrosine. — Quel est donc, me dit-elle, ce beau projet que vous avez mis dans la tête de ma maitresse ? — Elle t'en a instruite ? — Est-ce qu'elle me cache rien ? — Ce projet n'a donc pas l'honneur de ton aprobation ? — Non certainement, parce qu'il n'a pas le sens commun. — As-tu entrepris de me le prouver ? — Et j'en viendrai à bout. — Je t'en défie. — Voyons comment vous répondrez à mes argumens ? — Commence. — Vous aimez Am-

broisine ? — Peux-tu me faire cette question ? — La connaissez-vous bien ? — Je le crois. — Desirez-vous son bonheur ? — Plus que le mien. — Il n'en peut exister pour elle sans les jouissances de la fortune. — Elle y renonce. — Elle vous le promet. Vous n'aurez pas été un mois tête-à-tête dans un village, que l'ennui viendra se mettre en tiers, et ne vous abandonnera plus. Vous vous aimerez toujours beaucoup ; mais vous vous lasserez de vous le dire et de vous le prouver. — Jamais. — Enfin vous vieillirez. — En nous adorant sans cesse. — Votre Ambrosine cessera de vous paraître aussi aimable quand l'illusion sera dissipée. Vous vous souviendrez des erreurs de sa jeunesse ; vous lui en ferez un crime. L'amour excuse tout, la froide raison ne pardonne rien. Je veux que vous soyez assez généreux pour lui épargner les reproches, votre cœur n'en sera que plus oppressé. Vous

êtes du même âge à présent, dans douze ans ce ne sera plus la même chose. Une jolie femme a l'éclat de la fleur du printemps, elle en a la durée. Les hommes ressemblent aux arbres, on les prise davantage dans la saison des fruits. Ambroisine, à trente ans, vous paraîtra vieille, vous serez alors dans toute votre beauté. Votre imagination vous portera vers un monde que vous aurez abandonné légèrement, et que vous regretterez à tous les instans; vous gémirez d'être pauvre et ignoré dans l'âge où la fortune peut encore vous sourire. La misère tue l'amour : celui d'Ambroisine ne résistera pas aux atteintes de l'indigence. Avant un an peut-être elle vous aura abandonné. Un beau matin elle viendra me dire en secret : — Ma pauvre Jeannette, je meurs d'ennui dans ce village. — Hé bien ! madame, partons ; et nous vous laisserons philosopher tout seul sous le grand ormeau de votre jardin. — Je ne t'em-

mènerai pas , conseillère dangereuse. — Je vous suivrai malgré vous , parce que je vous aime l'un et l'autre. Entendez bien que ce n'est pas de moi que viendront les perfides conseils. Je résisterai ; mais comme je m'ennuierai aussi , je me laisserai toucher par ses larmes. — Pourquoi vas-tu soupçonner ce qui n'arrivera jamais ? — Je connais ma maitresse cent fois mieux que vous. C'est bien le meilleur petit cœur que le ciel ait formé. Elle vous idolâtre. Ayez seulement vingt mille livres à dépenser avec elle tous les ans , et je vous fais mon billet de sa fidélité. Si vous êtes généreux , pourquoi vous opposer à la fortune qui lui tend les bras ? Le prince lui a envoyé , ce matin , un écrin de cinquante mille écus. — Elle l'a pris ? — Elle l'a refusé. — O mon Ambrosine ! — Mais moi , je l'ai mis , à son insu , sur sa toilette. Ce cadeau n'est que le prélude de ceux que lui fera le prince. — Eh ! tu crois que je souf-

frirai ?..... — Tout. Vous ne pouvez pas, si vous avez quelque délicatesse, empêcher une femme, qui n'a de ressource que dans sa beauté, de se mettre pour jamais à l'abri de l'indigence. Immolez-vous à son bonheur, et fuyez-la. Voilà ce que la probité vous ordonne. — Quelle probité ! Non, j'en'y consentirai jamais ; je m'opposerai à sa honte, à son avilissement. — Voilà de grands mots. Passez-lui le prince, comme vous lui avez passé le bon ami de Paris. — Quelle différence ! J'allais sur les brisées du bon ami, et le prince va sur les miennes. — Je vous promets que ce sera le dernier. J'ai de la raison pour vous deux. Si vous étiez capables d'exécuter franchement votre résolution, si je n'étais pas sûre de ce qui arriverait, je serais de votre avis ; je serais heureuse avec vous au village, comme à la cour du plus grand roi. Il n'en sera pas de même de ma maîtresse. Laissez un prince,

D E M O N P È R É. 81

imbécille et laid , lui prodiguer le superflu de ses trésors. Ne craignez pas qu'elle l'aime. Dès qu'elle sera riche , vous n'aurez plus à craindre le malheur qui vous épouvante. Réfléchissez qu'Ambroisine n'est que votre maitresse , et qu'elle ne sera jamais votre épouse. Vous le voudriez vainement ; elle vous estime trop pour accepter votre main , dans quelque tems et à quelque époque que ce soit. — Qu'importe le mot , si la chose existe. Un notaire , un prêtre , des témoins pour rendre nos nœuds plus solennels , les rendront-ils plus durables ? L'amour , le tendre amour nous unit : ces nœuds sont indissolubles. Cesse de vains raisonnemens qui me déplaisent. Dis - moi , crois-tu l'Amour moins facile à blesser que l'Hymen. Les calculs que tu m'offres sont odieux. Dès aujourd'hui j'enlève mon Ambroisine à ta séduction , à ce prince que je déteste. — Pensez-vous , lorsqu'on a contracté

un engagement, qu'il ne s'agisse, pour le rompre, que de dire : je veux m'en aller. On ne quitte pas ce pays sans la permission du prince, qui ne vous l'accordera pas, ou qui vous laissera partir seul, en retenant votre Ambrosine. Le moindre éclat de votre part amènera ce dénouement que je prévois. Ne vaut-il pas mieux céder aux circonstances..... L'éloquence de Jeannette ne me convainquit point ; mais ses réflexions me désespéraient. Je pleurai de dépit ; je voulais lui dérober mes larmes : cela me fut impossible. Jeannette avait de l'esprit et un bon cœur ; elle avait de l'amitié pour moi ; elle fut peinée de mon état. Elle m'embrassa en mêlant ses pleurs aux miens ; elle me serrait doucement dans ses bras, je ne m'en arrachais point. Que l'attendrissement est dangereux avec une jolie fille de dix-huit ans, fraîche comme la rose ! Le lieu de la scène était critique. J'attaquais sans des-

sein ; elle résistait avec mollesse. J'eus un instant de délire ; la faible Jeannette le partagea. Nous nous trouvâmes aussi honteux l'un que l'autre. Je baissais les yeux ; elle se remit la première, et me dit en riant : — Aimez-vous moins votre Ambrosine, que vous ne l'aimiez il y a quelques minutes ?..... Cette question m'embarrassa ; je soupirai. — Laissez-moi conduire cette intrigue, ajouta-t-elle ; la rivalité d'un prince ne déshonore pas. N'avez-vous pas vu en France les gens les plus huppés en tirer vanité, et y trouver, avec joie, un moyen infailible pour parvenir aux honneurs ou à la fortune. Tout est affaire de préjugé. Dans ce marché, le moins dupe de vous deux, ce n'est pas le prince. Malgré sa vigilance, il éprouvera le sort des autres. Jeannette et l'amour sont pour vous.

Je venais de commettre une faute, qui m'ôtait le droit d'afficher une morale sévère : je laissai partir Jean-

nette sans oser ajouter un mot. Je souffrais horriblement, je fus trois jours sans voir Ambrosine. Le hasard voulut que je ne fusse point employé dans les pièces que l'on représenta. Mon absence, et surtout Jeannette, convinquirent ma faible amante, que je me prêtais à ce traité honteux. Le soir du troisième jour, Ambrosine qui ne pouvait vivre sans moi, me fit dire par Jeannette qu'elle m'attendait à minuit dans son appartement. L'orgueil blessé, voulut quelques instans résister à l'amour; mais l'amour fut vainqueur. J'eus assez peu de délicatesse pour trouver du plaisir à voler à ce rendez-vous. L'entrevue fut d'abord pénible; mais bientôt nous nous étourdîmes mutuellement sur notre situation présente, et nous embellîmes encore l'avenir des rêves de notre imagination.

Le prince venait rarement voir Ambrosine; mais il était jaloux. Ses

nombreux surveillans , étaient cause que mes rendez - vous étaient difficiles : ils en étaient plus piquans. Son altesse m'avait désigné à Ambrosine , comme l'objet de sa jalousie ; et il me fit menacer de tout le poids de sa colère , si j'osais adresser mes vœux à celle qu'il trouvait digne de son hommage.

Si le prince ne m'aimait pas , je le lui rendais bien. Ses menaces m'indignaient ; j'avais un plaisir extrême à le tromper. Il me gênait dans mes amours : je cherchais les moyens de l'en punir. La princesse était jeune et belle , je n'éprouvais point d'amour pour elle ; mais il me parut plaisant d'être partout le substitut du prince. Je ne pouvais exercer contre lui que cette espèce de représailles , elle me parut aussi juste qu'amusante.

J'avais remarqué au théâtre , que la princesse me regardait souvent d'une manière significative. J'osai quelquefois la regarder aussi ; nos

yeux se rencontrèrent , et je la vis rougir. Je fus tous les jours au jardin , je la saluais avec respect devant les importuns ; je la fixais tendrement lorsque cela me devenait possible. A son tour , elle guettait le moment de répondre à mes œillades. Nous ne nous parlions pas ; mais nous nous disions bien des choses. La pantomime expressive de la princesse , ses demi-gestes , ses regards furtifs m'en apprirent bien plus que les plus longs discours. Elle m'indiquait , par exemple , que son entourage la gênait. Je lui demandais la permission d'être téméraire , un coup-d'œil approbateur m'enhardissait. La bouche est timide , les yeux sont hardis ; la bouche ment souvent , les yeux disent toujours la vérité. L'esprit est quelquefois lent à demander ce qu'il souhaite ; l'ame s'exprime avec rapidité ; rien n'est oiseux , rien n'est superflu dans son langage. Enfin je compris clairement qu'il ne

me manquait qu'une occasion pour me venger du prince , et la princesse entendit à merveille que je la chercherais cette occasion. Nous étions d'accord l'un et l'autre pour la faire naître et pour la saisir.

Cependant elle ne se présentait pas , cela me causait quelque humeur ; je m'en consolais aisément avec Ambroisine que j'adorais toujours. La difficulté de nos rendez-vous , leur prêtait sans cesse de nouveaux charmes. Le prince avait ses espions jusque dans les coulisses. J'étais si réservé en public , que tous mes camarades pensaient que j'avais cédé ma conquête à mon puissant rival. Ambroisine était reconnue pour sa maîtresse , il n'en faisait plus un mystère ; il y passait souvent la nuit. Il se gênait si peu , qu'il y donnait quelquefois audience à ses ministres. Il y avait fait porter une manne d'ozier pour son linge de nuit ; cette manne , couverte en toile cirée ,

était décorée de l'écusson de ses armes. Je ne la voyais jamais sans humeur, elle était placée sous le lit d'Ambroisine.

Un soir que le prince avait été à sa maison de plaisance, je fus déguisé en femme chez Ambroisine. Nous soupâmes gaîment, et nous nous couchâmes sans prévoir l'évènement qui nous attendait. Nous n'étions point encore endormis, lorsque nous entendîmes la voiture du prince s'arrêter à la porte de la rue. Ambroisine ne s'y méprit point, on heurtait en maître. L'hôte, si scrupuleux pour moi, se dépêchait d'aller ouvrir. Quel parti prendre? nous n'avions qu'un instant. Ambroisine, que la présence d'esprit n'abandonnait jamais, tire la manne, m'y fait blottir et la repousse à sa place. Il était tems, son altesse était déjà dans l'anti-chambre. Une demi-minute de retard et nous étions surpris.

Ambroisine était pâle et trem-



blante ; le prince le remarqua. Elle profita de la circonstance pour se plaindre d'une colique horrible. Aussitôt , toute la maison fut en l'air , on fit venir un médecin. Il tâta le pouls de la prétendue malade , il déclara que c'était une indigestion des plus caractérisées , et dont les suites pourraient être funestes , si l'on ne se hâtait d'y apporter le plus prompt remède. On allume du feu pour faire du thé ; on oublie que la cheminée d'Ambrosine était bouchée avec de la paille ; on ne s'en servait pas , nous étions en été. La paille s'embrâse , la cheminée éclate , les flammes en moins d'un quart-d'heure , sortent en tourbillon par les croisées. On cherche à sauver les effets les plus précieux ; deux domestiques du prince , qui ne veulent pas que la manne aux armes de leur maître , soit vue par les spectateurs qui accouraient de toutes parts , la tirent de dessous le lit. J'étais dans

des transes mortelles. Ambroisine se préparait à tout avouer au prince , à fléchir son courroux ; mais les valets emportent la manne sans songer à l'ouvrir. Où me conduisaient - ils ? qu'allaient-ils faire de moi ? Je n'étais rien moins que gai ; le trajet me parut long. Enfin ils me déposèrent , je ne savais où. Au bout de quelques minutes de silence , je reconnus que j'étais dans un endroit isolé. Je soulève le couvercle , plusieurs lumières qui étaient dans un appartement voisin , ne me laissent pas douter qu'on ne m'ait transporté dans la garde-robe du prince. Je n'en étais pas plus tranquille ; j'étais nu en chemise , je regarde à droite et à gauche , je vois des habits de toute espèce accrochés à des porte-manteaux. Je me revêts à la hâte du premier qui me tombe sous la main ; c'était un uniforme de général , orné de toutes ces décorations , dont les Grands repaissent leur vanité. Je chausse une paire de bottes

à cru, on n'avait pas eu l'attention de laisser à ma portée une paire de bas. Je me coiffe d'un énorme chapeau à trois cornes. J'étais de la taille du prince, j'en avais la tournure; mais sans présomption, j'étais plus beau que lui. Une fois vêtu, je cherche à m'échapper. Une épée se présente et je m'en saisis, bien résolu, si je ne pouvais mieux faire, de m'ouvrir un passage les armes à la main, ou de vendre chèrement ma vie.

Je ne connaissais pas les êtres; je me hasarde à pénétrer avec précaution dans l'appartement voisin. Il était éclairé, quoiqu'il ne s'y trouvât personne. Je reconnus que c'était la chambre du prince; j'enfilai un corridor, je marchais à tâtons; je vis de la lumière, je crus que la clarté que j'apercevais allait me conduire au grand escalier. Je tourne un bouton, je suis dans un anti-chambre. A peine entré, j'entends marcher der-

rière moi. Je me jette avec précaution dans un cabinet, dont je pousse la porte le plus doucement possible. Ce cabinet avait une seconde porte vitrée, vis-à-vis de celle par où je venais d'entrer. On parlait haut dans la pièce voisine ; j'écoute, je reconnais la voix de la princesse, qui s'entretenait avec ses femmes de l'événement arrivé chez Ambrosine. Je compris à leurs discours, que la passion du prince n'était un secret pour personne. La princesse riait du contre-tems arrivé aux amours de son auguste époux, qu'elle avait l'air de traiter assez lestement. Il faisait chaud, je la vis se déshabiller et changer de chemise au milieu de sa chambre. Profane mortel, je méritais le sort d'Actéon ; mais la princesse avait les appas de Diane, sans en avoir l'austérité sauvage. J'oubliai mes dangers, pour ne m'occuper que du spectacle ravissant qui s'offrait à mes yeux. La nature avait

formé la princesse pour servir d'un modèle de perfection. Moins jolie qu'Ambrosine , elle l'emportait sur elle par la régularité de ses traits et la beauté de ses formes.

Au bout d'un quart-d'heure , ses femmes se retirèrent. Une seule veilleuse , placée sur un guéridon , éclairait l'appartement. Je sortis de ma retraite , à-peu-près convaincu que mon apparition ne déplairait pas à la princesse. Au bruit que je fis en ouvrant la porte , elle se mit sur son séant. La faible lumière qui éclairait sa chambre , et l'uniforme du prince l'abusèrent ; elle crut voir son époux , et cette vue parut lui déplaire. — Votre altesse , dit-elle avec humeur , vient-elle m'informer des dangers qu'elle a courus dans l'incendie qui vient d'éclater ? — C'est moi , lui répondis-je. — Qui, vous ? — Un amant passionné qui vous adore , qui s'est procuré cet habit pour tromper vos gardes , et parvenir jusqu'à vous. Le

blâmerez-vous d'une témérité, dont le succès a passé ses espérances? — Elle ne me demanda pas d'autre explication ; les momens étaient précieux , elle ne crut point devoir en perdre en discours inutiles. Elle en voulait à son époux , je partageais son ressentiment, et jamais deux personnes ne s'entendirent si bien pour exercer leur vengeance réciproque. — Ah ! disait-elle, si le rang suprême appartenait à celui qui sait le mieux cueillir les myrtes de l'amour , jamais mortel ne fut plus digne que toi de commander en ces lieux. — L'éloge me flatta , et je crus mon honneur intéressé à le mériter de nouveau.

Les momens s'écoulaient , et nous n'y songions pas. A cette nuit si belle, pouvait succéder le jour le plus affreux. Nous ne fîmes cette réflexion que quand le jour commençait à paraître. La retraite n'était pas facile , des gardes étaient en sen-

tinelle au bas de l'escalier , ils connaissaient tous les officiers supérieurs , et j'avais tout à craindre , s'il leur prenait la fantaisie de m'examiner de trop près. Il fut résolu que j'attendrais la nuit pour m'échapper. — On n'entre jamais chez moi que je ne sonne , dit la princesse , et je sonnerai très-tard aujourd'hui... — Et elle tint parole. Il aurait fallu être plus qu'un homme pour être toujours digne des louanges de la princesse. Sa haine contre son époux paraissait plus tenace que la mienne ; j'avais pardonné dès long - tems , que son courroux semblait s'allumer de nouveau. Je fus obligé de l'avertir plusieurs fois que le soleil avait déjà fait la moitié de son tour ; elle refusait de me croire , elle démentait le témoignage de sa montre et de sa pendule , qui , cependant , étaient très-justes. Elle se rendit enfin aux craintes que j'affectai sur les suites d'une indiscretion trop prolongée.

Elle eut sa migraine, elle se fit servir dans sa chambre, et n'oublia point de pourvoir aux besoins de son captif. Un charmant boudoir devint mon asile : elle m'y tint souvent compagnie. Dans mes momens de solitude je songeais aux alarmes où devait être livrée la pauvre Ambroisine. La gloire de ma bonne fortune ne m'éblouit point, j'étais infidèle, je n'étais point inconstant. Ma vengeance était plus que satisfaite, il ne me restait pas le moindre desir de la renouveler, j'étais impatient d'être libre ; la nuit enfin vint terminer ma peine. La princesse me fit promettre, en me donnant son portrait enrichi de diamans, et qu'elle me força d'accepter, de venir souvent la consoler des ennuis de la grandeur et de la gêne de l'étiquette. Elle trouvait pour cela des expédiens, dont on verra bientôt qu'il me devint impossible de profiter.

Je saisis un moment favorable
pour

pour sortir du palais. On n'avait point encore éclairé les appartemens et le grand escalier. Je me cachai le visage avec un mouchoir, tous les factionnaires me portèrent les armes, on battit aux champs à mon passage dans la grande cour. Ces honneurs m'importunaient, et ce ne fut point par modestie que je m'y dérobaï.

Je me rendais chez moi pour quitter un costume qui pouvait me devenir fatal. La porte de la maison où je demeurais se trouva fermée, mon passe-partout était dans les habits de femme que j'avais laissés chez Ambrosine. Je restai plus d'une heure et demie caché dans une allée, en attendant le retour de mon hôte. J'apperçus Jeannette, je courus à elle. Mon uniforme l'épouvanta, elle ne me reconnut qu'après que je lui eus parlé. — Soupçonnez-vous, me dit-elle, l'orage qui vous menace? — Le prince est-il instruit? — Ecoutez-moi, les momens sont précieux ;

je ne savais où vous trouver, le hasard me sert ; je suis si troublée encore, que je ne sais comment vous apprendre ce que je ne puis vous cacher. — Est-il arrivé quelque malheur à mon Ambroisine ? — Laissez-moi parler ; vous devez penser que la manière dont vous êtes sorti de la maison a dû causer les plus vives alarmes à mademoiselle. J'ai été dix fois chez vous dans la journée ; votre absence la désespérait, les deux valets qui vous avaient changé de gîte pouvaient seuls nous éclairer sur votre sort. Il y a une heure que, par l'ordre de mademoiselle, j'ai été trouver le plus jeune des deux. J'ai cru que cinquante louis nous assureraient de sa discrétion ; je lui ai avoué que vous étiez dans la manne. — En ce cas, m'a-t-il répondu, il est dans le cabinet où sont les habits du prince. — Hé bien ! lui ai-je répliqué, prenez cet or, allez délivrer ce malheureux ; ne nous trahissez point.

Nous attendions son retour, lorsque le prince est arrivé enflammé de colère. Le maudit valet, que l'enfer confonde, dans l'espoir d'une récompense plus forte, a tout découvert à cet homme vindicatif. Ambroisine a tout nié, j'ai été trouver le valet-de-chambre de mademoiselle ; je lui ai remis cinq cents louis pour l'engager à partir sur l'heure. Il y a consenti, je suis rentrée avec effronterie dans la chambre où le prince était à quereller votre amante. J'ai accusé Germain de s'être laissé corrompre par vous, de vous avoir caché à l'insu de mademoiselle ; pour preuve de son crime, j'ai allégué sa fuite. Toute la fureur du prince est retombée sur vous. — L'infame ! s'écria-t-il en jurant, échappe à ma vengeance ; il a su s'évader de mon palais. — Ce mot nous a rassurées, Ambroisine allait se trahir, je perdais aussi un peu la tête ; je disais ce qu'il aurait fallu taire, je sens que je vous ai compro-

mis. Vos dangers sont certains si vous demeurez encore une heure dans cette ville. Mademoiselle trouvera facilement le moyen de retenir le prince, en prolongeant l'explication. Il parle des ordres qu'il donnera pour vous faire arrêter ; il est puissant, il est cruel, vous avez tout à redouter de sa vengeance. J'ai fait préparer une voiture, elle vous attend ; je tremblais de ne pas vous rencontrer, je vous vois, l'espoir de votre fuite est le seul qui nous reste. Suivez-moi ; voici de l'or. Depuis huit jours le prince avait laissé sur la toilette de mademoiselle, un diplôme, signé pour le nouvel ambassadeur qu'il voulait envoyer en France. Il a changé d'avis, il a oublié ce papier qui lui devient inutile. Prenez-le, il vous servira de passe-port. Vous trouverez une lettre d'Ambroisine, poste restante à Strasbourg, au nom de Germain. Nous vous y indiquerons comment vous nous ferez passer vos ré-

ponses ; voici la voiture qui vous est destinée , adieu... — Elle ouvrit la portière , je m'élançai dans la chaise , en lui recommandant de dire à Ambroisine de venir me joindre dès qu'elle pourrait le faire sans danger. — Elle le desire plus que vous , me répondit-elle ; mais , partez , je ne serai tranquille que quand je vous saurai loin de ce funeste séjour.

Je fus arrêté à la porte de la ville , qui était le passage le plus dangereux pour moi. Je tendis à l'officier de garde mon diplôme. Il n'eut pas plutôt reconnu le sceau du prince , qu'il ordona au postillon de poursuivre sa route. C'en était fait de moi s'il m'eût fait la moindre question , je n'étais pas en état de lui répondre. Je ne savais que quelques mots allemands , et mon accent français eût bientôt fait reconnaître le faux ambassadeur ; je composais à moi seul toute l'ambassade. Mon équipage et mon train ne convenaient guère à la

qualité que je prenais. L'officier supposa, sans doute, que je voyageais incognito, ou peut-être ne supposait-il rien. Il était plus occupé de sa pipe que de mon excellence, à laquelle il me fit aucune attention, et je lui pardonnai volontiers ce manque d'égards.

Mon voyage ne fut troublé par aucune aventure, ni par la moindre rencontre fâcheuse. J'arrivai la nuit à Strasbourg, où je déposai mes titres et ma grandeur. J'y passai huit jours dans l'attente d'une lettre d'Ambrosine. Enfin cette lettre si désirée me fut remise. Le cœur me battit de joie en reconnaissant l'écriture de ma bien-aimée. Elle m'entretenait de notre réunion prochaine; elle n'attendait qu'une occasion pour fuir des lieux qui lui étaient insupportables depuis qu'ils n'étaient plus embellis par ma présence. Elle me recommandait de lui écrire souvent, tous les jours, toutes les heures, toutes

les minutes. Elle n'avait pas besoin de m'en prier, c'était mon occupation la plus agréable, la seule qui pût me plaire.

Je partis pour Paris. Il ne m'offrit plus le même aspect ; j'y éprouvai ce vide fatigant que cause l'absence d'un objet chéri : tout m'y parut insipide. Je cherchais Ambrosine partout, bien sûr, hélas ! de ne la trouver nulle part. Le tems qui se passa jusqu'à ce que je reçusse une seconde lettre, fut un des plus ennuyeux de ma vie. Il s'écoula quatorze jours. Alors notre correspondance fut réglée et suivie. Je lui écrivais des cahiers entiers. Que lui disais-je dans ces volumineux écrits ? Toujours la même chose ; mais l'amour sait varier les expressions, et les amans ne sont pas comme les gens de lettres ; ils ne craignent pas d'ennuyer leur lecteur.

J'attendais, avec une impatience sans égale, l'heure du courier. Le-

facteur de la poste était pour moi l'homme le plus intéressant de l'univers. Dès que je l'apercevais , je courais à sa rencontre jusqu'au haut de la rue. Je le payais bien ; il mettait à part les paquets à mon adresse.

Les lettres d'Ambrosine faisaient tout le charme, toute la consolation de ma vie ; elles m'affligeaient cependant. J'apercevais , dans les expressions de cette tendre amante, la teinte d'une sombre mélancolie, qui sans cesse allait en croissant. Je voyais sur son papier les traces de ses larmes.

« En vain, m'écrivait-elle une fois,
» je cherche à me faire illusion, à
» rêver le bonheur. Il n'en existe
» plus pour la malheureuse Ambroi-
» sine. En vain tu me jures que tu
» m'aimeras toujours ; tu le crois ; tu
» cherches à me le persuader ; tu
» t'abuses , mon ami. Le souvenir
» de mes coupables erreurs viendra
» se retracer un jour à ta mémoire.
» Tu me mépriseras , tu me haïras.

» Qu'importe que la vertu me soit
» chère, si je fus criminelle, si je le
» suis encore. Ah! si tu pouvais me
» pardonner! Si je pouvais me par-
» donner à moi-même? Qu'ai-je fait?
» qu'ai-je voulu? C'est pour de l'or
» que je me suis avilie! C'est contre
» de l'or que j'ai troqué la félicité
» dont je pouvais jouir! Je me rap-
» pelle ton désespoir, ta vertueuse
» fureur, lorsque je n'étais encore
» que sur le penchant de l'abîme.
» Tu avais oublié les torts de mes
» premières années. Ces torts étaient
» l'ouvrage d'un autre. Ceux que j'ai
» à présent sont les miens. Hélas! tu
» m'abandonnas aux conseils dange-
» reux de la cruelle Jeannette. Une
» générosité mal entendue t'égara.
» Il ne fallait pas me quitter; j'étais
» rendue à moi-même. Ne savais-tu
» pas que je te préférais à l'univers
» entier? Mon ami, je meurs de
» honte, de douleur, de regret. Les
» remords me déchirent! Dieu, per-

» mets que j'expire avant que la
» bouche de mon amant ait pro-
» noncé ce mot terrible : Ambroi-
» sine, je ne t'aime plus » !

Avec tant de besoin de l'indulgence des autres, pouvais-je m'armer de sévérité ? Je ne voyais plus ses fautes, je ne voyais que son repentir. Je la consolais ; je la rassurais sur ses craintes. Elle m'écrivait qu'elle partirait à l'expiration de son engagement ; qu'elle espérait déterminer le prince à consentir à son départ. J'avais encore trois mois à souffrir. Ces trois mois s'écoulèrent enfin. J'étais parvenu à calmer les chagrins d'Ambrosine. Elle m'annonça son prochain retour à Paris. Demain, me marquait-elle, en terminant sa lettre, j'aurai fui le plus barbare et le plus odieux des hommes. Elle devait être douze jours en route. Je n'allais plus au-devant du facteur, il n'avait plus de paquets à me remettre. J'allais tous les jours me

promener sur la route de Strasbourg ; je calculais ses journées de marche. Aujourd'hui , disais-je , elle sera là ; demain là ; tel jour elle couchera à Strasbourg , et tel jour à Paris. Je lui avais tracé son itinéraire. Comme mon cœur palpita de joie et d'impatience quand le terme de son voyage me parut arrivé ! Elle ne devait être à Paris , suivant mon calcul , qu'à dix heures du soir , et j'étais sur le chemin d'Allemagne depuis le lever de l'aurore. La vue de chaque voiture me faisait tressaillir. Il en passa beaucoup , mais jamais celle que j'attendais.

Je fus à pied jusqu'à Clayes ; je m'arrêtai à l'auberge de la poste ; je demeurai toute la journée à une fenêtre qui donnait sur la rue ; j'y passai la nuit entière. Ambrosine n'arriva point ; je l'attendis le lendemain au même endroit. Mon attente fut vaine. Il n'existe point de tourment pareil à celui que j'éprou-

vai. Je revins à Paris la mort dans l'ame, rempli des pressentimens les plus funestes. Fallait-il rester? fallait-il courir au-devant d'elle? Pourquoi ne m'écrivait-elle pas pour calmer mon inquiétude? J'allais, je venais, j'errais, je changeais à vue d'œil; je n'avais plus ni appétit, ni sommeil; je me trouvais toujours sur le passage du facteur. — Il n'y a rien pour vous, me criait-il de loin..... Et je rentrais chez moi désespéré.

Je vécus quinze jours dans ces angoisses mortelles, abîmé dans les réflexions les plus désespérantes. Au hasard de ce qui pourrait en résulter, je résolus de partir pour l'Allemagne. Je sortais pour obtenir un passeport, lorsque j'aperçus le facteur qui courait à moi, un paquet à la main. Ma joie fut extrême. Hélas! elle dura bien peu. L'adresse n'était pas de l'écriture d'Ambrosine. Le paquet était fort gros, il contenait plusieurs billets à ordre. Une lettre

qui y était jointe n'était pas d'Ambroisine. Jeannette l'avait écrite. Un autre papier frappe ma vue ; quelques lignes y avaient été tracées d'une main tremblante. Je reconnus pourtant la main de mon amante. Je lus ce peu de mots : « J'ai outragé » la vertu , le ciel m'en punit ; j'ex- » pire en t'adorant. Puisses-tu trou- » ver un jour une autre Ambroisine , » qui t'aime comme moi , dont l'ame » aussi sensible soit digne..... » Elle n'avait pu en écrire davantage.

Elle n'est plus , m'écriai-je , avec l'accent du désespoir. Des larmes abondantes coulèrent de mes yeux. Je tenais à la main l'écrit de Jeannette ; je voulais et ne pouvais le lire. Je ne pressentais que trop ce qu'il allait m'apprendre. Enfin , je me fis un effort , et je me déterminai à acquérir la douloureuse certitude d'un malheur irréparable. Voici la lettre de Jeannette.

« C'est moi , infortunée , qui suis

» la cause de votre malheur ; et c'est
» moi que l'on charge de vous por-
» ter le coup le plus sensible ! J'obéis
» aux dernières volontés, aux der-
» nières prières de la pauvre Am-
» broisine, de cette femme si sensible
» et digne d'un sort plus heureux.
» Elle n'a cessé de pleurer et de lan-
» guir depuis le jour de votre départ.
» Elle vous cachait, en vous écri-
» vant, l'excès de sa douleur. — Il
» serait trop à plaindre, disait-elle,
» s'il savait combien son Ambroi-
» sine est malheureuse. Ah ! Jean-
» nette, puisse-t-il l'ignorer tou-
» jours !..... Son ame était faite pour
» la vertu : des méchants l'ont égarée,
» et je suis du nombre de ces mé-
» chans. C'est un désespoir qui me
» fera mourir. Sans moi elle vivrait
» encore cette douce créature, qui
» ne voulait exister que pour vous,
» qui n'avait qu'une crainte, qui
» était celle de perdre votre cœur.
» Si vous l'aviez revue, vous ne

» le lui auriez jamais ôté. Elle eût
 » attendri, par ses remords sur ses
 » fautes, l'homme le plus barbare ;
 » et vous qui êtes si bon, vous lui
 » auriez pardonné. Dieu aura sans
 » doute eu pitié d'elle ; vous n'auriez
 » pas été plus inflexible que lui.

» Plusieurs fois elle avait embrassé
 » les genoux du prince, pour qu'il
 » lui permît de retourner en France.
 » Il entrait en fureur chaque fois
 » qu'elle osait lui en parler. Le bar-
 » bare allait jusqu'à la maltraiter. —
 » Je suis si coupable, disait-elle, que
 » je mérite les traitemens qu'il me
 » fait essuyer. Celle qui s'aban-
 » donne au crime, a perdu le droit
 » de se plaindre.

» Ce monstre lui avait promis
 » qu'elle serait libre de partir à l'ex-
 » piration de son engagement. Pour
 » ne pas l'offenser, nous fîmes à son
 » insules préparatifs de notre voyage.
 » Nous obtînmes des passeports.
 » Nous nous mîmes en route, au

» moment où l'on n'avait plus le
» droit de retenir ma pauvre mai-
» tresse. Je la vis sourire en mon-
» tant en voiture ; c'était la première
» fois que cela lui arrivait depuis
» notre fuite. — Que je le revoie ,
» s'écriait-elle , et que je meure après ,
» je mourrai heureuse. Nous avions
» à peine fait une lieue , lorsque des
» gardes nous arrêterent. On nous
» ramena à notre logement. Le prince
» nous y attendait. Mademoiselle lui
» parla avec cette fierté qu'inspire le
» sentiment d'une grande injustice.
» Il lui répondit avec cette dureté
» qui le caractérise : — Vous reste-
» rez dans ce séjour tant qu'il me
» plaira de vous y retenir , lui dit-
» il ; rendez-vous plus digne de mes
» bontés , ou craignez ma vengeance.
» Je sais comment on punit vos pa-
» reilles..... Et il s'en alla , en lançant
» sur nous des regards furieux. Je ne
» puis vous peindre le désespoir de
» mon infortunée maitresse ; je crus

» qu'elle expirerait dans mes bras.
» Elle fut attaquée, dans la même
» nuit, d'une fièvre violente, accom-
» pagnée d'un délire perpétuel. Ah!
» je n'ai pas besoin de vous dire quel
» était le nom qu'elle prononçait sans
» cesse dans son égarement. Dès les
» premiers momens, les médecins
» désespérèrent d'elle. Les cruels, ils
» ont hâté sa fin. Hier, qui était le
» neuvième jour de sa maladie, elle
» reprit toute sa connaissance. La
» fièvre paraissait apaisée. J'étais
» seule avec elle; je conservais de
» l'espérance. Elle me reconnut; elle
» me demanda son porte-feuille et
» un écritoire; elle eut la force d'en-
» dosser tous ses billets, et de les
» passer à votre nom. — Quand je
» ne serai plus, me dit-elle, tu les
» lui feras parvenir. Donne-moi vite
» du papier, ajouta-t-elle, que j'é-
» crive à ce malheureux pour le con-
» soler, pour lui envoyer mon der-
» nier adieu. Hâte-toi, mes forces

» m'abandonnent..... Je lui obéis. Je
» la soutenais dans mes bras. A peine
» avait-elle tracé quelques mots, que
» la plume échappa de sa main dé-
» faillante. Sa tête se pencha sur
» mon sein : elle n'existait plus. Pau-
»vre Ambroisine ! c'est moi qui cause
» ta mort, et cependant, avant de
» quitter la vie que tu avais à peine
» connue, tu me pardones, tu t'oc-
» cupes de mon sort ! — Sois sage,
» me disait-elle ; tu vois quel est le
» fruit de mes erreurs..... Jamais je
» ne me consolerais de sa perte. Je
» vais cacher ma honte, mes regrets
» inutiles dans quelque asile ignoré,
» où je ne cesserai de pleurer cette
» intéressante victime de la séduc-
» tion. Sans ses ordres exprès, je
» n'eusse point osé vous écrire. Vous
» devez me haïr ; je l'ai bien mérité.
» Adieu pour jamais.

» La coupable JEANNETTE ».

Cœurs sensibles, qui avez connu

l'amour , vous compâtiez à la peine que je ressentis. Elle fut affreuse. Si je n'y succombai point , c'est que depuis long-tems j'avais l'habitude de la douleur. J'étais , pour ainsi dire , préparé à cette horrible nouvelle. Je pleurai beaucoup , et mes larmes me sauvèrent.

C H A P I T R E V I I I .

*Suite funeste d'une imprudence.
— Rencontres imprévues. — Evénemens singuliers.*

L'HÔTE et l'hôtesse de la maison , où j'étais logé étaient deux jeunes gens fort aimables. Ils s'étaient mariés par inclination. Ils avaient de l'esprit et de la sensibilité. Ils avaient pris de l'amitié pour moi. Je leur avais confié mes inquiétudes sur Ambroisine ; ils ne m'abandonnèrent pas à mon désespoir. Ils ne me

quittèrent pas pendant plusieurs jours. Ils me parlaient de celle que j'avais perdue, ils cherchaient insensiblement à me consoler et j'éprouvai que le chagrin qui s'exhale a bien moins d'acreté, que celui que l'on concentre.

Je commis une imprudence, sans consulter ces estimables amis. J'étais furieux contre le prince, Il était l'assassin de mon Ambroisine: pouvais-je ne pas le haïr? Si j'avais été souverain, comme il l'était, je lui aurais déclaré la guerre; et malheur à lui, s'il eût été vaincu. Je voulais partir pour l'Allemagne, aller l'immoler au milieu de ses gardes: on me dissuada de ce projet insensé. La colère que j'éprouvais était si forte, qu'elle me dévorait à tous les instans. Ne pouvant punir cet homme féroce, je lui écrivis une lettre violente, où je ne cherchai point à dissimuler la haine et le mépris qu'il m'inspirait. Je mis cette lettre à la poste, et je me sentis soulagé.

Mon hôte et mon hôtesse m'invitaient à sortir pour me distraire. Ils me conduisaient à la campagne , quand leurs occupations le leur permettaient. J'y allais souvent seul. Le bois de Boulogne me plaisait plus qu'aucun autre lieu. Je m'enfonçais dans les allées les plus solitaires ; j'y étais plus tranquille, les regards des indifférens ne m'y poursuivaient pas.

Un soir je m'étais assis dans un lieu désert au pied d'un arbre. J'y rêvais à ma pauvre Ambrosine. Elle ne pouvait pas un instant me sortir de l'esprit. J'éprouvais un plaisir douloureux à nourrir son idée. Je vis venir une jeune personne d'une figure intéressante ; elle tenait son mouchoir sur ses yeux ; elle était avec une femme âgée. — Hélas ! disait la jeune personne , il ne viendra pas. — Plut au ciel , répondait sa compagne , ce marquis de (elle nomma l'étranger)

m'est suspect..... — Elles m'aperçurent, elles s'éloignèrent de moi.

Au nom de l'étranger, j'éprouvai un frémissement involontaire. — Encore une infortunée, m'écriai-je, que ce lâche séducteur veut rendre sa victime ! je la défendrai contre ses odieuses tentatives.... — J'allais suivre les pas de la jeune personne, lorsque je vis venir l'étranger. Je courus à sa rencontre. — Barbare, lui dis-je, le ciel m'amène pour m'opposer à tes exécrables projets ! Est-ce encore une Ambrosine que tu veux conduire à la mort par la route du déshonneur ? — De quel droit, me répondit-il, osez-vous m'outrager ? Est-ce ainsi que vous répondez à l'amitié que j'eus pour vous ? C'est moi qui suis en droit de me plaindre, et vous m'insultez ? — Vous ? vous plaindre d'un malheureux que vous avez avili, que vous avez rendu le plus coupable des hommes ! — Vous m'a-

vez compromis , dans une lettre que vous avez écrite au marquis de Bellecour. — Devais-je rester chargé seul d'un forfait , auquel je n'aurais jamais songé , sans vos conseils épouvantables ? — Le regret de n'avoir point réussi , cause cette provocation indiscrete. — Dites le remords. — N'en avez plus , votre faute a fait le bonheur de Sophie et de Sinval. Ils sont unis ; ils sont heureux. — Ils le méritent. Mais Ambroisine que vous avez ravie à ses parens. — A propos , qu'est-elle devenue ? Elle était vraiment piquante. — Homme atroce , quitte ce ton d'ironie. Ambroisine est morte désespérée des suites de ta séduction ; et tu vois son vengeur. Défends-toi , scélérat , défends-toi. Il est tems , que tu recoives le prix de tes perfidies. — Vous êtes fou ? — Défends - toi , ou je t'immole à ma rage. — Puisque vous le voulez , il faut vous satisfaire... — Il était calme. La colère m'aveuglait ; il était exercé

dans cet art qui fait triompher un vil spadassin, de l'homme honnête qui n'a pour lui que son courage et la justice de sa cause. J'étais sans expérience ; je ne m'étais jamais occupé d'acquérir ce genre d'instruction , souvent si nécessaire. Je m'abandonnai en furieux ; il para tous mes coups, et du premier qu'il me porta , il m'étendit à ses pieds. — Jeune présomptueux , me dit-il , avec un sourire amer, voilà comme le ciel protège la vertu.

Les deux femmes dont j'ai parlé , accouraient pendant notre combat , qui ne dura pas une minute , en remplissant l'air de leurs cris. Trois ou quatre personnes qui se promenaient de différens côtés , furent auprès de nous presque aussitôt qu'elles. L'étranger voulut emmener la jeune personne ; je rappelai toutes mes forces. — Madame , criai - je à la plus âgée , empêchez que cet homme ne consume la perte d'une nouvelle victime.

time....—J'implorai contre lui l'assistance de tous ceux qui m'entouraient. L'étranger qui craignait les suites de cette aventure, s'éloigna en lançant sur moi des regards furieux. Il avait l'épée à la main, personne n'osa s'opposer à sa fuite.

Je perdais beaucoup de sang, je m'évanouis. On me porta chez le suisse qui est à l'entrée du bois du côté de Paris. Ma blessure était plus profonde que dangereuse. On se hâta de m'en instruire, aussitôt que j'eus repris l'usage de mes sens. Le chirurgien me dit, que j'étais en état d'être transporté sur un brancard. La personne âgée que j'avais vue dans le bois, était auprès de mon lit. — Qu'est devenu, lui dis-je, la jeune personne qui vous accompagnait? — Je l'ai reconduite chez elle, et je suis accourue ensuite pour savoir des nouvelles de son libérateur. Vous l'êtes; sans vous, elle fuyait avec cet homme, que je hais, et que je crois avoir rai-

son de haïr. — N'abandonnez pas cette infortunée, à qui je m'intéresse, sans la connoître. Voilà mon adresse. Madame, venez me voir, et je vous instruirai des motifs de ma conduite. — Le brancard était prêt ; on me transporta à l'hôtel où je demeurais.

J'eus quelques accès de fièvre ; au bout de huit jours, je fus en état de me lever, et de me promener dans ma chambre. La personne âgée que j'avais vue au bois de Boulogne, vint me rendre plusieurs visites ; elle se nommoit madame Darins. Je sus d'elle, que sa jeune amie se nommoit Clotilde, qu'elle était la fille d'un marchand très-riche de la rue saint-Denis, qui la refusait à un jeune homme sans fortune. L'étranger qui était lié avec l'amant de Clotilde, l'avait déterminé à proposer un enlèvement à sa belle maitresse ; elle y avait consenti. Le jeune homme, pour n'être point soupçonné, avait pris les devans. Il était allé à Dunkerque.

L'étranger devait se charger de conduire Clotilde, et l'on se doute bien qu'il lui eût fait prendre le chemin de sa petite maison. L'histoire d'Ambrosine que je racontai à madame Darins, la fit frémir sur les dangers qu'avait courus son amie. On instruisit l'amant de cette aventure ; il me remercia. Ce n'est que long-tems après que j'appris qu'il avait été uni à son amante. Il eut le bonheur de réussir dans quelques entreprises commerciales, et la fortune qu'il acquit, applanit les difficultés qui s'opposoient à son mariage.

J'étais presque entièrement remis de ma blessure, lorsqu'une nuit, un exempt de police, accompagné d'une foule de recors, vint m'arrêter de la part du roi. On se saisit de tous mes papiers; on les mit sous le scellé. On me dépouilla de tout ce que je possédais, excepté du portrait d'Ambrosine, que je portais sur ma poitrine, attaché à un ruban. On me permit par

grace de faire un paquet d'une partie de mon linge. Je ne pus obtenir d'autre éclaircissement de l'exempt, que celui de savoir que l'ordre qui me privait de ma liberté, avait été sollicité par l'ambassadeur de ce prince qui déjà m'avait fait tant de mal. Il m'accusait de vols, d'excroqueries. Le portrait de la princesse, le malheureux diplôme que j'avais conservé, je ne sais pourquoi ; tous les billets à ordre, qu'Ambrosine avant de mourir avait passés à mon nom, et que j'avais laissés dans un tiroir, sans m'imformer de leur valeur : tout sembla justifier l'accusation de mon persécuteur. On me conduisit dans les cabanons de Bicêtre, où je languis, oublié de ceux qui m'avaient arrêté, du ministre qui avait signé l'ordre, et destiné sans doute à y terminer ma carrière. Le prince, content de me savoir captif dans ce séjour du crime, n'exigea pas d'autre satisfaction. J'attendais en gémissant la fin

de mon supplice ; je desirais la mort ; je l'invoquais ; je ne sais quel espoir vague m'empêchait d'attenter à mes jours. Hélas ! jamais , malgré mon ennui , ma santé ne fut meilleure ; mes forces s'augmentaient , ma taille prit tout son accroissement.

Le célèbre Mirabeau , long - tems victime du pouvoir arbitraire , avait coutume de dire , que les hommes sont comme les fruits , qu'ils mûrissent sur la paille. Je l'éprouvai , ma captivité hâta les progrès de ma raison. Sans livres , sans moyens d'instruction , seul avec ma douleur , je fis des réflexions profondes. Je pensais fortement , et je me promettais bien , si jamais j'obtenais ma liberté , d'en faire un digne usage , de veiller sur mes passions et de réprimer mon fougueux caractère. Qu'il y a loin du projet à l'exécution , et que je fus long-tems avant de régner sur moi-même ! Je repassais dans ma tête les évènements de ma vie , j'admirais en

pleurant les décrets de cette providence, qui, tôt ou tard, punit le crime. Je méritais mon sort, j'osais à peine en murmurer. Je regardais le portrait d'Ambrosine, il avait l'expression du sourire. — Tu dors, disais-je, intéressante victime, tu dors dans la nuit du tombeau, et le ciel me condamne à supporter long-tems ma pénible existence.

J'avais marqué avec le débris d'un vase de terre, sur les murs de mon cachot, les jours qui s'étaient écoulés depuis ma détention; j'en comptais déjà sept cent trente-cinq, lorsqu'un matin, celui qui me portait ma grossière nourriture, me conduisit un homme qui avait obtenu la permission de me voir. — Quoi! m'écriai-je, il existe un être dans le monde qui pense encore à moi! je me croyais abandonné de la nature entière. — Avez-vous oublié qu'il vous restait un ami, me dit en m'embrassant le sensible Duprat.... — C'était le maître

de l'hôtel où je logeais quand on m'arrêta. L'obscurité où j'étais m'avait empêché de le reconnaître. Il m'informa, que depuis le jour de ma captivité, sa femme et lui n'avaient point cessé de faire des démarches en ma faveur, qu'elles avaient été toutes infructueuses. Leurs placets n'avaient pas même été lus du ministre à qui ils les adressaient ; ils ignoraient même en quel lieu je gémissais. Un hasard le leur avait fait découvrir. Le prince était mort, détesté de son peuple, et généralement méprisé en Europe. Ils avaient cru ce moment favorable pour recommencer leurs sollicitations ; on avait permis à Duprat de me voir. Un colonel qui logeait chez lui, offrait de me rendre la liberté, en me faisant passer pour un de ses soldats, si je consentais à signer un engagement d'une date antérieure à mon arrestation. On m'avait lavé du crime d'escroquerie ; on me regardait comme

assez puni pour la lettre insolente que j'avais écrite au prince. Il n'existait plus : son successeur à qui on avait fait écrire par son ambassadeur, consentait qu'on me rendît à mon corps.

Je ne balançai point sur le parti que j'avais à prendre. Duprat était porteur de l'engagement, je le signai sans le lire. Trois jours après, il vint me tirer de mon cachot. L'ordre de sortie, expédié par le ministre de la guerre, portait que je serais conduit de brigade en brigade jusqu'à mon régiment. — Je n'ai pu faire mieux, me dit Duprat en pleurant, une banqueroute a dérangé ma fortune. Si j'avais eu de l'or à prodiguer, vous seriez traité avec moins de rigueur ; mais si l'état militaire vous déplaît, je serai bientôt à même de vous procurer votre congé... — J'étais si content de revoir la lumière, que je ne lui laissai paraître que la joie d'être libre, sans m'inquiéter des conditions

que l'on y mettait. Il voulut me donner quelque arge, nttout ce qu'il en possédait. Je le refusai, je n'acceptai que deux écus de six livres. Il m'embrassa, et me laissa entre les mains des cavaliers qui m'attachèrent. Ceux qui leur succédèrent en agirent de même. Je couchais toutes les nuits en prison, et j'arrivai ainsi à à Lille qui était le terme de mon voyage.

Amour-propre à part, je pouvais passer pour un bel homme. Ma taille était haute et dégagée, mon teint d'une grande blancheur, mes couleurs vives, et j'annonçais de la force. Je fus accueilli au régiment, et traité avec douceur. Je cherchai à me faire aimer de mes camarades, j'y réussis. Je fus exact à mes devoirs, j'annonçais de l'intelligence, on me promettait de l'avancement. Au bout de six semaines, je fus tiré de la compagnie où j'étais pour entrer dans les grenadiers. Ce genre de vie, qui,

autrefois m'aurait paru insupportable , me sembla doux en le comparant aux longs ennuis de mon séjour à Bicêtre.

Les aventures d'un soldat sont peu variées en tems de paix. Confondu dans la foule , personne ne le remarque ; sa vie est monotone. Faire l'exercice , monter la garde , nettoyer ses armes , sont ses seules occupations. Il lui reste bien du tems pour réfléchir. Je donnais mes momens de loisir à l'étude de ce qui concernait mon métier , dans lequel j'espérais de faire mon chemin. Duprat m'écrivait souvent , il m'offrait de réaliser ses promesses. Je n'avais point de fortune , j'étais sans ressources , qu'aurais-je fait dans le monde ? J'aurais pu reprendre la carrière du théâtre , pour laquelle j'avais des dispositions. Cet état m'eût trop rappelé mes malheurs et mon Ambroisine ; je l'avais perdue , et je cherchais à éviter tout ce qui pouvait rendre mes souvenirs

plus amers. Je répondis au bon Duprat, que j'étais heureux autant que la situation de mon cœur pouvait me le permettre, et que j'étais résolu de suivre le parti des armes. Je doute que je l'eusse abandonné jamais, sans un évènement terrible qui devait être le dernier de ma vie.

Le major du corps où je servais, était un homme dur et généralement haï. Nous faisons un soir l'exercice à une demi-lieue de la ville. J'étais le premier de la ligne : je manquai un tems par inadvertance ; le major qui était près de moi, me frappa avec sa canne sur la figure. La douleur et l'indignation de me sentir maltraité, me firent oublier qu'on exige qu'un soldat soit un être impassible. Je me retournai furieux ; je lui enfonce ma baïonnette dans la poitrine. Je ne fus pas le maître de réprimer ce premier mouvement. On m'arrête : huit hommes sont commandés pour me conduire en prison. Je voyais dans

les yeux de tous les soldats que ma conduite, loin de les irriter, obtenait leur aveu ; mais ils savaient le sort qui m'attendait, et ils me plaignaient tous.

Quand nous fûmes à cinq cents pas du régiment, un des grenadiers de l'escorte, me dit : — Camarade, tu es perdu ; pousse-nous à droite et à gauche : gagne la plaine, nous courrons après toi ; mais nous ne t'attraperons point. — Oui, oui, dirent les autres. — J'écartai les bras, les grenadiers qui étaient à mes côtés, firent un grand écart, comme s'ils eussent cédé à un violent effort. Je m'enfuis à toutes jambes, et je crois même que s'ils eussent eu le dessein de m'atteindre, ils auraient eu de la peine à y parvenir : la peur donne des ailes. Au bout d'un quart-d'heure, j'avais mis entr'eux et moi un intervalle considérable ; je ne m'arrêtai que lorsque je fus sur les terres de l'Empire. Quoique la nuit fût close, je

ne cessais pas de courir ; j'étais tout en nage. Je m'arrêtai au bord d'un petit ruisseau ; j'avais soif ; je bus abondamment. Au bout d'une demi-heure , je ressentis une douleur aiguë au côté droit , accompagné de violens frissons. J'aperçus une lumière , je m'y traînai. Une paysanne à qui je m'adressai , eut pitié de mon état. Elle me donna asile dans une grange , sur de la paille. Elle fut chercher un chirurgien : c'était un homme humain , mais peu fortuné. — Vous êtes menacé , me dit-il , d'une fluxion de poitrine : vous seriez mal ici ; demain , à l'ouverture des portes , je vous ferai transporter en habit de villageois , à l'hôpital civil de Tournai. Si vous y étiez reçu avec cet uniforme , on vous forcera de servir quand vous seriez rétabli ; et ce n'est peut-être pas votre intention. Je suis trop étroitement logé pour vous garder chez moi ; mais je vous recommanderai à l'hospice.

Grace aux soins de cet homme charitable, je fus bientôt hors de danger et en état de me promener dans les salles. A l'extrémité de celle où j'étais, je remarquai un malade dont la physionomie me frappa. Il me semblait que ses traits ne m'étaient pas inconnus. Il me regardait aussi avec attention. Je m'approchai de lui ; il se cacha le visage avec ses deux mains : il poussa un profond soupir. Voyant que ma présence l'importunait, je m'éloignais de lui, extrêmement agité par mes soupçons, lorsque je l'entendis prononcer mon nom avec effroi. Je me rapprochai de son lit, je le fixai et je ne doutai plus que ce ne fût le père Hillarion lui-même. — Le ciel, me dit-il, vous amène dans ce fatal séjour, pour y voir expirer dans d'affreux remords, votre plus cruel ennemi et le bourreau de votre père. — Je poussai un cri d'indignation. — Ecoutez-moi, reprit-il ; la justice des hommes ne

peut plus rien sur moi ; il est inutile de l'invoquer. Celle du ciel a marqué ma dernière heure. Je vais terminer ma vie dans les souffrances de l'ame, qui tôt ou tard atteignent le scélérat. Puissé-je, en vous découvrant mes crimes, vous aider à recouvrer votre fortune et votre état. Ne m'interrompez point, quelque horreur que mon récit puisse vous inspirer. Je recueille toutes mes forces pour vous révéler d'épouvantables vérités ; je ne vous dirai que les faits principaux ; je n'aurais pas le tems d'entrer dans tous les détails de mes forfaits. Je séduisis votre belle-mère à peine à son adolescence ; son cœur était formé pour le vice ; je n'eus que peu de peine à la rendre complice de mes déportemens. Je lui enseignai l'art de les voiler aux yeux des hommes. Ce fut elle qui prépara le breuvage qui termina les jours de votre mère. Je n'avais point eu l'idée de cette action atroce ; mais j'y applaudis, et je

l'engageai à la commettre. Bientôt elle devint, par mes soins, marquise du Sabrant. Ce n'était pas assez pour nous. Votre père pouvait ouvrir les yeux ; il pouvait, en assurant votre sort, arracher à votre belle-mère la moitié d'une succession qu'elle voulait dévorer en entier. Que de soins nous nous donnâmes pour vous pervertir, pour vous conduire où vous êtes ! Tout nous réussissait. Votre père manifesta cependant le desir de vous faire un sort indépendant ; ce desir fut l'arrêt de sa mort. Le poison tardant trop à servir nos vœux homicides, nos mains furieuses hâtèrent la fin de l'auteur de vos jours. Nous étouffâmes ses cris qui vous invoquaient à ses derniers momens. La réputation de sainteté, dont je jouissais, celle que s'était acquise votre belle-mère, éloignèrent les soupçons auxquels aurait pu donner lieu cette mort précipitée. Nous réalisâmes la fortune de votre père, à

l'exception de la terre qu'il possédait en Provence, dont nous touchions les revenus. Nous fûmes nous établir à la Haye, où nous conduisîmes votre jeune frère, qui ignorait tout ce que nous avions osé faire pour l'enrichir.

Maître d'une fortune immense, que je plaçai chez les banquiers les plus riches de la Hollande, exempt de contrainte, je m'abandonnai à toute la fougue de mes passions. Je donnai des rivaux à votre belle-mère; elle me reprocha mes perfidies: elle me devint insupportable. Je résolus de m'en défaire; je lui soupçonnais les mêmes projets à mon égard. Nous vivions dans une défiance continuelle; nous nous haïssions, et nous dissimulions notre haine. Je feignis des remords. Quand je la crus convaincue de mon retour, je voulus exécuter mon projet. J'eus l'adresse, sans qu'elle s'en aperçût, de glisser du poison dans une tasse de chocolat qu'un domestique lui portait. A

peine l'eut-elle prise à moitié, qu'elle ressentit les premières atteintes de ce breuvage fatal. Vainement je tentais de la rassurer ; elle exigeait que je prisse le reste de la tasse : la proposition me fit pâlir. Un scélérat est lâche : je me déconcertai. Elle appela du secours ; son fils entra : il était trop faible pour me résister ; je m'échappai de ses mains. Je sortis de la maison, n'emportant qu'une bourse pleine d'or et quelques bijoux. Votre belle-mère gardait dans sa cassette mes billets à ordre et mes lettres-de-change. Je n'eus pas le tems de m'en emparer. Je restai caché quelque tems dans la ville, chez un homme aussi méchant que moi, à qui j'avais confié une partie de mes secrets. Je ne le craignais point, parce qu'il m'avait confié ses crimes, presque aussi révoltans que les miens. C'était également un moine apostat. Votre belle-mère mourut au bout de huit jours dans des tourmens af-

freux. Tous les secours de l'art ne purent la sauver. Elle avoua tous ses crimes à son fils avant que d'expirer ; il en eut horreur. Elle lui fit promettre de vous chercher. J'ai su qu'il était parti depuis un mois pour la Provence, pour rendre à votre oncle qui est revenu des Indes, où il a, dit-on, fait fortune, et la terre qui devait vous appartenir, et tout l'héritage dont votre belle-mère vous avait frustré. Je sortis de la Haye, la rage dans l'ame. J'errai quelque tems de ville en ville, m'abandonnant à tous les excès du libertinage pour chercher à m'étourdir. Je vins à Tournay, j'y perdis au jeu tout ce que je possédais. Je tombai malade ; j'étais étranger, sans ressources ; on me transporta dans cet hôpital, où le ciel a conduit, pour augmenter mon supplice, la déplorable victime de tous mes attentats.

J'avais écouté le père Hillarion sans l'interrompre. A peine eut-il

achevé ses effroyables aveux, qu'il tomba dans une convulsion horrible. Il parlait haut ; il s'accusait de ses fautes. Tantôt il croyait voir mon père armé d'un poignard, tantôt sa complice qui lui reprochait sa mort. Il me priait de le sauver, d'avoir pitié de lui. Il resta deux jours entiers dans ce délire effrayant d'un grand scélérat que la mort épouvante. — Ah ! disais-je, si l'étranger était témoin des derniers momens de cet homme si coupable, oserait-il encore soutenir ses détestables maximes?... — Oui, si le criminel échappe à la justice des hommes, il n'échappe point à sa conscience ; et voilà son bourreau le plus cruel, le plus impitoyable.

Le père Hillarion reprit toute sa connaissance trois heures avant que d'expirer. Il pria qu'on fit venir un officier public, qu'il avait des secrets importans à révéler. Je n'étais pas auprès de lui quand il fit cette

étrange prière. Il dicta un long aveu de ses crimes, plus circonstancié que celui qu'il m'avait fait : il le signa, et exigea qu'on m'en remît un double. On vint m'éveiller pour m'en faire la lecture, pour reconnaître celui qui avait dicté l'écrit et qui demandait à me voir. Il parlait avec peine ; ses yeux étaient éteints ; de grosses larmes coulaient sur ses joues pâles et décharnées. Je ne pus me défendre d'un sentiment de commisération. — Pardonnez-moi, s'écriait-il, si vous voulez que Dieu me pardonne... — Je lui tendis la main ; il la serra et rendit le dernier soupir.

Cette histoire fit du bruit, plusieurs personnes des plus considérées de la ville, s'intéressèrent à moi ; le comte de Maëlkamp m'offrit un appartement dans son hôtel. Il écrivit à mon oncle, à Marseille ; j'y joignis une lettre où je l'instruisais de ma dernière aventure à Lille, pour justifier ma désertion. Je reçus par inter-

valle de poste, une lettre de mon oncle pleine d'amitié : il me faisait passer une lettre de change, de deux cents pistoles, pour fournir à mes premiers besoins, et m'ordonnait de l'attendre à Tournai, où il espérait être dans un mois.

Il arriva au bout de trois semaines. Il avait été à Versailles, il avait sollicité ma grace, il me l'apportait. Sans demander mon aveu, il avait obtenu pour moi un brevet de sous-lieutenant, dans le même corps où j'avais servi. Le major n'était qu'un officier de fortune, son inflexible dureté lui avait fait des ennemis. J'étais d'une famille distinguée, à ce que l'on disait; mon oncle avait du crédit, une grande fortune; la grace et le brevet furent accordés sans peine. Cette aventure qui devait me perdre, servit à me faire un nom en entrant dans le monde. Les lois alors n'exerçaient leur rigueur que sur les roturiers, les gens comme il faut étoient au-dessus d'elles.

Mon oncle a eu trop de part à quelques-uns des évènements qui me restent à raconter, pour que je ne donne point une idée de sa personne et de son caractère. Il avait alors quarantehuit ans, sa taille était médiocre, mais vigoureusement dessinée. Des sourcils noirs et épais, ombrageaient deux yeux expressifs qui annonçaient sa pétulance. Son teint était basané, ses dents belles, sa voix forte et sonore. L'ensemble de sa figure était agréable et d'une mobilité étonnante; il riait et se fâchait dans la même minute; l'opiniâtreté était le fond de son caractère. Ce qu'il voulait une fois, il le voulait toujours; il ne croyait jamais qu'il pût avoir tort; la moindre contradiction l'irritait, mais on obtenait tout de lui quand on voulait se soumettre à ses volontés et à ses caprices. Il était franc, généreux et d'une bravoure à toute épreuve. Il se passionnait facilement, il haïssait de même. Malheur à l'homme

qui l'offensait. Il ne savait point dissimuler, ni souffrir une injure. Il aurait bravé la mort pour sauver un ami, il aurait été chercher un ennemi aux extrémités de la terre. J'eus l'avantage de lui plaire à la première vue. Mon aventure avec le major l'avait prévenu en ma faveur. — Ventrebleu ! disait-il, un petit roturier avoir osé frapper un militaire sous les armes, un gentilhomme, le neveu du capitaine du Sabrant ! Si tu avais souffert cet outrage, si tu ne lui avais point passé ta baïonnette au travers du corps, je ne t'aurais jamais regardé de ma vie. J'ai pleuré de joie en lisant ta lettre ; j'ai reconnu mon sang à ce trait-là. Je ne veux pas que l'on soit l'agresseur, mais je ne prétends pas qu'on se laisse manquer. Un soldat est un être respectable, il s'arme pour son pays ; s'il fait mal son devoir, on le punit, mais on ne le déshonore pas. Les coups sont faits pour des Allemands, puisqu'ils ont la lâcheté

lâcheté de le souffrir ; c'est avec l'honneur qu'on mène des Français. Raconte-moi ta vie entière , je veux tout savoir ; pas la moindre réticence , ne crains pas de m'avouer tes fautes ; elles sont pardonnées ; mais je ne te pardonnerais pas un mensonge. La vérité tôt ou tard se découvre , et si tu m'en avais imposé sur un seul fait , et que je le susse , tu n'aurais point de plus cruel ennemi que moi ; un menteur est le dernier des hommes.

Je ne lui dissimulai rien. Il m'embrassa quand j'eus achevé mon récit.-- Ton père Hillarion et ta belle-mère ont bien fait de mourir , me dit-il , j'aurais fait enfermer l'une , et j'aurais fait expirer l'autre sous le bâton. Quant à ton étranger , il faut que tu prenne ta revanche avec lui ; s'il te tue , je le tuerai après. Il se bat bien , à ce qu'il paraît , mais je crois que je me bats mieux. Ta petite Ambroisine m'a fait plaisir , je suis bien aise qu'elle soit morte. Tu aurais voulu

l'aimer toujours, je ne t'aurais point passé un engagement sérieux avec une femme de cette espèce. L'honneur du sexe doit être sans tache, le sien avait reçu de terribles échecs. Cependant si elle vivait encore et qu'elle fût dans la misère, je la comblerais de biens. Elle avait trop de vertu pour une maîtresse, et pas assez pour une épouse. Il faut avoir pu estimer toujours, celle à qui l'on donne et sa main et son nom. Je ne te blâme point de l'avoir aimée, à ton âge j'en aurais fait de même; elle n'est plus, elle ne sera point entre nous un sujet de querelle. Voilà, en peu de mots, le plan de conduite que je te trace, et dont je te défends de t'écarter. Je suis ton tuteur, c'est de moi que tu dépends, je veux être obéi. Tu vas rentrer au service en qualité de sous-lieutenant; dans deux ans tu seras colonel; tu auras cent mille francs pour tes menus plaisirs; tu les dépenseras comme tu

voudras, cela ne me regarde point. Bois, joue, aie des maitresses, dépense tes revenus, mais pas de dettes, je ne les paierais point. A trente ans tu recevras une épouse de ma main. Elle est toute trouvée, c'est un enfant, mais elle grandira ; elle sera belle, tout l'annonce. Vos âges, vos fortunes, vos naissances seront assortis. A ma mort tu auras la moitié de mes biens, l'autre est assurée à ton jeune frère. C'est un joli garçon aussi, il est actuellement en mer, où il fera son chemin comme moi. Je le laissais sans le connoître, parce que je le soupçonnais un peu fils du capucin, mais il porte mon nom et il ressemble à ton père quant à la figure; il vaut mieux que lui par ses sentimens. Dès qu'il a été instruit du crime de sa mère, il a couru pour te rendre ton bien. Il s'est adressé à moi, il a tout déposé entre mes mains : il ne voulait rien garder pour lui ; cette

générosité m'a ravi. Je lui ai ordonné un partage égal, je l'ai forcé d'y consentir. Il venait de s'embarquer lorsque j'ai reçu ta lettre, qui m'a tiré de peine : je ne savais où te prendre. Je suis l'administrateur de votre héritage, je ne le dépenserai point, je ne suis que trop riche ; je n'ai pas d'enfans et je vous adopte tous les deux.

Tu m'as raconté tes aventures, je vais te faire un récit succinct des miennes. Tu as entendu parler sans doute du procès que j'eus à soutenir contre ton père, et que j'eus l'avantage de perdre, quoique le bon droit fût de mon côté. C'est assez souvent la règle, lorsque le faible attaque le puissant. Cela pourra changer, mais il faut pour cela une révolution dans les hommes et dans les choses.

Je m'embarquai, en qualité de lieutenant, sur une frégate qui faisait voile pour les Grandes-Indes. Nous fûmes rencontrés sur les côtes d'A-

Érique par un vaisseau anglais du premier ordre. Notre capitaine, homme de mérite, fut emporté à la première bordée de l'ennemi, je le remplaçai. Je sentis que le combat serait inégal; si je me bornais à une cannonade, j'ordonnai une manœuvre hardie. Au lieu de virer de bord, je donnai de la proue dans le flanc de l'anglais. Nous jetons les grappins, nous sautons à l'abordage, et dans un clin d'œil, nous nous emparons du vaisseau de sa majesté britannique. Deux jours après j'en pris un autre, puis un troisième sans combat, à la hauteur de l'Isle de France. Je les conduisis à Pondichéri. Je laisse pour une autre fois le détail de mes exploits guerriers, que je dus à l'intrépidité des braves gens que je commandais.

Une jeune veuve qui aimait la gloire de son pays, voulut me récompenser de mon bonheur, en me donnant sa fortune et sa main; j'acceptai l'une et l'autre. Je perdis ma femme au

bout de six mois, je vendis les habitations, les esclaves; je chargeai un vaisseau de tout ce que l'Inde fournit de plus précieux; j'en confiai la conduite à un honnête homme. Au bout de trois ans, je me trouvai, à mon retour à Marseille, riche de dix-huit cent mille livres. J'achetai des terres, je me rembarquai pour le Cap-Français. Là une Créole se passionna pour moi: je l'épousai, elle était riche; j'en eus un fils qui lui coûta la vie en lui donnant le jour; un mois après cet enfant mourut. Je pensai succomber à la douleur de cette double perte. Ma fortune s'accrut encore d'un million, que je fis passer en France en denrées du pays. Tout arriva à bon port avec un bénéfice immense. Je jouai gros jeu, je fis des spéculations, le sort ne se lassa jamais de m'être favorable. Cinq ans après, j'épousai la plus riche héritière de la Provence, je l'adorais, j'étais père de deux enfans. Dans l'espace de

quinze jours la petite vérole me priva de mon épouse, et de mes deux fils. On m'a depuis proposé cent partis avantageux. J'aime toujours les femmes; mais je porte malheur à celles qui m'épousent, mes enfans ne vivent pas. Je ne veux plus être ni mari ni père; j'ai deux neveux, je les aime uniquement, je ferai tout pour leur bonheur; mais qu'ils me laissent le soin de l'assurer, je ne serai point un tuteur incommode. Je sais que les jeunes gens aiment à jouir de leur liberté, la tienne n'aura de bornes que celles que l'honneur y prescrit à ton âge. Il faut avoir de l'argent à dépenser; cent mille francs par an doivent suffire à contenter tes fantaisies, tes quartiers te seront toujours payés d'avance. Je commencerai par monter ta maison, je veux que rien n'y manque; cette première dépense ne te regarde pas. Tu viendras passer tes sémestres avec moi, ou tu les passeras à Paris; tu suivras ton incli-

nation. Sois honnête avec tout le monde, généreux et brave; ne t'enorgueillis point de ta fortune, fais-en un usage honorable. Dissipateur, je te plaindrais sans te secourir; avare, je te mépriserais. Songe quelquefois qu'il est des malheureux au monde. Aide l'honnête homme dans l'indigence, ne donne rien aux paresseux. Cultive ton esprit et ton cœur. Ce sermon est le dernier que tu entendras sortir de ma bouche : un moraliseur ennuye, je veux que tu m'aimes. Tu es en âge de devenir un homme, réponds à mes bontés, et ta conduite sera la règle de la mienne.

Content des procédés de mon oncle, je lui promis qu'il n'aurait qu'à se louer des miens. La tâche qu'il m'imposait n'était pas difficile à remplir.

Je fus reçu au corps avec cette distinction qui accompagne toujours la fortune. J'avais une bonne table, je ne manquais point d'amis. Je n'oubliai point les braves grenadiers à

qui je devais la vie ; je leur rendais tous les services qu'il était en ma puissance de leurs rendre ; je les aidais dans leurs besoins. Ils m'adoraient, ils se seraient tous sacrifiés pour moi, si j'avais couru le moindre danger ; et je vis combien il en coûte peu à un chef, pour se faire chérir de ses inférieurs.

La compagnie des grenadiers éprouva une injustice de la part du capitaine ; ils s'en vengèrent en désertant en masse avec armes et bagage. Je courus seul après eux, je les rejoignis au-delà de la frontière. Ma vue les attendrit. J'avais d'avance obtenu leur grace du colonel ; ils l'ignoraient. Je n'eus qu'un mot à leur dire pour faire changer leur résolution. — Vous voulez donc quitter votre ami ? — Jamais, s'écrièrent-ils, et ils me suivirent en chantant.

J'instruisis le bon Duprat du changement qui était arrivé dans ma fortune ; la sienne avait été dérangée

par des évènements malheureux. J'eus le bonheur de lui faire accepter mes services et de l'aider à rétablir sa maison. Je mis en pratique les avis de mon oncle, et le plaisir que j'éprouvai de marquer ma reconnaissance à mon libérateur, fut pour mon cœur la plus douce des jouissances.

Bien résolu de faire en tout les volontés de mon oncle, je résolus de me défendre contre les atteintes d'une passion nouvelle ; cela me parut facile. Le souvenir d'Ambrosine ne pouvait s'effacer de mon cœur. Toutes les femmes perdaient à lui être comparées ; je ne trouvais dans aucune, ni ses graces, ni son esprit, ni cette réunion enchanteresse de talens séducteurs ; je ne les voyais point avec indifférence. Peut-on à vingt ans commander à ses sens ? J'eus des maîtresses, mais pas d'inclinations. Les objets de mes feux passagers m'étaient souvent infidèles, je les

abandonnais sans humeur ; souvent aussi je rompais le premier le faible nœud qui m'attachait à elles.

Je fus passer mon premier congé auprès de mon oncle. Il était retiré dans une de ses terres ; il y recevait beaucoup de monde, il se faisait honneur de sa fortune, il aimait le plaisir et la table. Je ne haïssais ni l'un ni l'autre, et nous vécûmes dans la meilleure intelligence. Je connus alors son caractère, il abhorrait les contrariétés, elles le faisaient entrer en fureur. J'avais l'attention d'être toujours de son avis, lors même qu'il avait tort, ce qui lui arrivait cinq ou six fois par jour. Je passai auprès de lui pour un garçon de mérite, parce que j'applaudissais sans cesse à tout ce qu'il pouvait dire, ou à tout ce qu'il pouvait faire.

Une aventure galante faillit cependant de nous brouiller : je trouvais chez lui une veuve, jeune encore ; elle avait trente-quatre ans ; mais si

elle n'avait point eu avec elle une fille de dix-huit ans, elle aurait pu dire, comme madame de Lafayette, qu'elle comptait par vingt, sans qu'on eût songé à lui donner un démenti. Elle était coquette, et sa fille encore plus. Comme elle ne prêchait pas d'exemple, elle était obligée de fermer les yeux sur les intrigues de la jeune personne. Elles avaient, l'une et l'autre, une réputation de sagesse fort équivoque, et ce n'était point en venant chez mon oncle, qu'elles pouvaient espérer de la rétablir. Il ne recevait chez lui, ni philosophes austères, ni prudes, ni dévotes, c'était le rendez-vous des amans de la province. On y voyait beaucoup de femmes et peu de maris. On y jouait la comédie, on y chantait, on y dansait, on y faisait de la musique. Je devins l'ame de toutes ces fêtes. J'étais parvenu à être un assez bon violon, et sans vanité, j'étais le meilleur acteur de la troupe.

Je fis la conquête de mademoi-

selle Julie , qui était la fille de l'aimable veuve. Mon oncle avait presque de l'amour pour la jeune personne ; mais rivalité l'inquiéta , il me pria sans détour de ne point aller sur ses brisées ; il ne m'en coûta pas beaucoup pour lui faire ce sacrifice ; je portai même la complaisance jusques à adresser mes vœux à la mère qui les accueillit plus favorablement que je ne le voulais. Mademoiselle Julie me boudait un peu de mon inconstance ; mais mon oncle était généreux , elle n'était pas riche : elle acceptait ses présents et lui tenait rigueur. Le tems que je passais auprès de la mère , donnait à mon oncle celui de conter à la fille son douloureux martyre.

Mon oncle soupirait après l'heure du berger , et la tendre veuve ne cherchait qu'à ménager sa défaite. Nous avons été tous les quatre en partie fine à une autre maison de campagne , loin des importuns. Mon oncle me chargea de loger ces deux

dames dans des appartemens séparés. Un souper où les vins et les liqueurs ne furent point épargnés, devait amener le dénouement attendu. Nous perdîmes un peu la tête, j'indiquai à mon oncle une chambre pour l'autre. Echauffé par les vapeurs bachiques, il ne s'apperçut qu'au jour de son erreur, et Julie qui avait encore assez de sang-froid pour résister à mon oncle, rit beaucoup du quiproquo, et ne s'offensa point du tout que j'eusse la hardiesse d'en profiter.

Mon oncle vint de grand matin me réveiller ; il était furieux, je jouai l'étonnement. Julie pleura, ou en fit semblant. La mère survint, l'explication fut orageuse. Il était trop tard pour s'en dédire. La veuve, piquée de s'être ainsi méprise, fut cependant la première à faire des propositions de paix ; les éloges qu'elle prodigua à mon oncle calmèrent son courroux. — Elle n'avait eu, disait-elle, aucun soupçon de

l'échange.—Elle était si fraîche, que mon oncle convint, à son tour, qu'elle seule pouvait remplacer sa fille; et que si ce quiproquo était, comme je le soutenais, l'ouvrage du hasard; ce hasard, à tout prendre, n'était malheureux pour personne. Nous prîmes tous les quatre notre parti gaîment. Tant que ces dames jugèrent à propos de nous tenir compagnie, et cette envie leur dura jusqu'au moment de mon départ, il ne fut plus question de ce sujet de querelle, que pour s'en amuser. — Monsieur le drôle, me dit mon oncle en m'accompagnant jusqu'à ma voiture, vous me ferez la grace de passer votre prochain semestre à Paris. Je vous aime infiniment mieux de loin que de près; une autre fois nous pourrions bien ne pas nous quitter si bons amis. Je ne vous trouble pas dans vos plaisirs, ne venez plus me troubler dans les miens.

Par l'aventure que je viens de

raconter , on voit que mon oncle avait une morale un peu relâchée sur l'article de la galanterie. Ses mœurs de ce côté-là n'étaient point irréprochables. Il donnait beaucoup aux malheureux ; mais il dépensait encore plus pour ses plaisirs. Il n'avait pas la vertu d'un cénobite , aussi ne l'exigeait-il pas dans les autres. — Aies autant de maitresses que tu voudras , me disait-il , tant que tu seras garçon ; une fois marié avec celle que je te destine , je ne te pardonnerais pas la plus légère escapade. J'ai eu trois femmes , je leur fus fidèle tant qu'elles furent vivantes. Si la conduite que je mène est blâmable , la faute en est à la nature. Il est des penchans que la raison n'enseigne point à surmonter. Le plus beau traité de morale n'apprendra personne à se passer de boire et de manger. Je ne séduis point la femme de mon voisin ; mais la beauté qui peut disposer d'elle-même , me trou-

vera toujours tout prêt à lui présenter mon hommage, si mon hommage peut lui plaire...—A ce défaut et à son opiniâtreté près, c'était un très-excellent homme. Il m'aimait, il me le prouvait sans cesse ; mais je sentais que la moindre résistance à ses desirs le rendrait mon ennemi irréconciliable. Je me promettais bien de ne jamais me trouver en opposition à ses volontés ; mais un pressentiment secret me faisait redouter les effets de son caractère, souvent dur, et toujours inflexible.

CHAPITRE IX.

Le malheur que je redoutais m'arrive. — Conduite de mon oncle envers moi. — Conclusion.

JE fus rejoindre le régiment à Verdun, où il était en garnison. Cette ville est célèbre par ses dragées ; elle mérite de l'être par la beauté du sexe.

Presque toutes les femmes y sont jolies ; j'aime à leur rendre justice, elles y sont modestes et réservées. Si je n'avais voulu qu'une épouse, j'aurais pu l'y trouver. Je cherchais une maitresse, on n'accueillit point mon hommage. Mes camarades n'étaient guère plus heureux que moi. C'est une mauvaise garnison pour de jeunes officiers, que celle où les femmes ne sont pas galantes, où elles s'occupent des soins de leur ménage, et où elles ont la fantaisie d'être fidelles à leurs époux.

Nous n'avions pour tout amusement qu'une mauvaise troupe de comédiens, et qui jouait dans la plus vilaine des salles. Je n'étais point tenté d'aller m'ennuyer au spectacle, je préférais le plaisir de la promenade. Un soir, cependant, qu'il pleuvait, je me laissai entraîner à la comédie. On donnait le *Père de Famille*. Les acteurs étaient si pitoyables, que je ne cessai de bâiller pendant tout

le premier acte. Rien n'est plus insupportable, à mon avis, que la représentation d'une pièce que l'on connaît, et qu'on voit défigurer par des artistes sans talent. Un mouvement de curiosité me fit attendre, pour m'en aller, que les femmes qui paraissent au second acte fussent entrées ; je me rappelais d'Ambroisine dans le rôle intéressant de Sophie. Je ne pensais pas qu'aucune autre pût jamais m'y faire la moindre impression, et bien moins encore de la trouver à Verdun. Quel fut mon étonnement, lorsque la jeune personne, qui remplissait ce personnage, s'avança sur la scène, je crus voir Ambroisine ! la même taille, les mêmes traits, et presque le même son de voix. Je restai immobile ; mes yeux, malgré moi, se remplirent de larmes. Des souvenirs, que je croyais presque éteints, se ranimèrent ; mon cœur palpita avec violence. — Comment s'appelle cette

actrice , demandai-je à mon voisin ? — Zeïla. — A-t-elle un amant ? — C'est une petite sottie , dont on ne peut arracher deux paroles de suite. — Elle annonce du talent. — C'est par hasard , cela ne sent rien. — Je veux la voir. — L'avoir ? vous n'aurez pas de rivaux. On lui a fait des avances , elle y a si gauchement répondu , que tout le monde l'abandonne à son malheureux sort. — N'importe , je veux lui parler. — Vous n'en reviendrez pas fort satisfait , j'ose vous le prédire.

Après la première pièce , je montai sur le théâtre. Zeïla était allée s'habiller dans sa loge ; je voulus y entrer , la porte me fut interdite. Je l'attendis dans les coulisses. Sa mise était propre et simple , sa contenance modeste. Je ne retrouvai plus de près cette ressemblance parfaite qui m'avait frappé dans l'éloignement. Cependant les rapports étaient singuliers , c'était bien la même coupe

de figure , à-peu-près le même ensemble dans les traits , et la même grace dans les mouvemens. Ambroisine était plus piquante , plus animée ; l'air mélancolique de Zeïla avait je ne sais quoi de touchant , qui inspirait , à son abord , l'intérêt le plus tendre.—Telle était , disais-je , mon Ambroisine dans la maison de son père , avant qu'un corrupteur eût profané ses charmes. Je la dévorais des yeux ; hardi avec toutes les femmes , je tremblai devant un enfant de quinze ans. Je tournai long-tems à ses côtés avant d'oser lui adresser la parole ; elle ne me regardait pas. — Pardon , lui dis-je avec honnêteté , si je vous interroge , vous ressemblez à une amie que j'ai perdue. Elle se nommait Ambroisine , elle était belle comme vous ; seriez-vous sa parente , sa sœur , que sais-je enfin ? — Je n'ai jamais eu de sœur , me répondit-elle en levant sur moi ses beaux yeux.— C'était encore

le regard d'Ambrosine. — Etes-vous de la Rochelle? — Non, monsieur. — Jouez-vous la comédie depuis long-tems? — Non, monsieur. — Aimable comme vous l'êtes, vous devez avoir bien des amans. — Des amans, me dit-elle d'un air étonné et en rougissant. — Elle se tut, et fut s'asseoir sur un banc. Je l'y suivis, je lui parlai long-tems sans pouvoir tirer jamais d'elle que des monosyllabes. Je la quittai, bien convaincu qu'elle était sans esprit; mais bien persuadé de sa sagesse. Ses camarades, que j'interrogeai, la connaissaient à peine. Elle vivait isolée; et quoique plusieurs personnes lui eussent fait des offres séduisantes, elle avait été insensible à toutes les propositions, et l'on avait fini par ne plus s'occuper d'elle.

Je sortis du spectacle extrêmement agité. Je me retirai de bonne heure dans mon appartement. Les premières impressions d'un amour nais-

sant amènent des rêveries séduisantes. Ce sont peut-être les momens les plus doux de la vie ; ce qu'on éprouve alors ne peut se définir, c'est une douce quiétude, un calme enchanteur. Le cœur se dilate, l'avenir s'embellit, l'imagination pare l'idole qu'elle s'est choisie de tous les traits, de tous les talens, de toutes les vertus qui lui manquent souvent, et qu'on aime à lui supposer. — O mon Ambrosine ! disais-je en regardant son portrait ; en adorant Zeila, je ne te suis point infidèle. Avec des traits qui ressemblent aux tiens, le ciel lui aura donné ton ame aimante et bonne. Que te manquait-il pour être parfaite ? d'avoir été toujours toi-même, de m'avoir connu avant que le souffle impur d'un méchant eût flétri et tes sens et ton cœur. Zeila, dans l'âge de l'innocence, ignore qu'elle est faite pour ce que j'éprouve. Ah ! puisse-t-elle partager les sentimens qu'elle m'ins-

m'inspire, mes jours seront consacrés à faire son bonheur, je n'existerai plus que pour elle, si elle peut n'exister que pour moi. On la croit sans esprit, Oh ! elle en a beaucoup. Elle parle peu ; mais ses réponses sont pleines de justesse. On l'a confondue avec ces femmes que l'on peut séduire avec de l'or, on lui fait un crime de sa modeste retenue. Moins vertueuse, elle paraîtrait plus aimable. Elle ne donnerait point à son jeu cette expression tendre et naïve, si elle ne la puisait pas dans cette sensibilité qui s'épanche, sans qu'elle s'en doute. Sa diction est pure et soignée, elle annonce qu'elle reçut de l'éducation. Qui est-elle ? à qui appartient-elle ? Eh ! qu'importe, Zeila n'a pas besoin d'aïeux. Elle est sans fortune, j'en ai pour elle ; c'est une victime que le sort a jetée dans une carrière qui ne lui convient pas : je l'en retirerai, si mes soins, mes égards obtiennent son aveu.

Ces

Ces idées m'occupèrent toute la nuit. Un de mes amis, qui vint me voir le matin, et pour qui je n'avais rien de caché, chercha à détruire le prestige, à effacer une impression qu'il croyait dangereuse à mon repos. — Je conviens, me disait-il, que Zeila a beaucoup de ressemblance avec cette Ambroisine que tu as tant aimée, et qui n'était pas faite pour t'appartenir. J'avouerai même que Zeila est plus belle, ses yeux sont plus grands, ses traits mieux dessinés; mais il lui manque une âme; elle ne sent rien. Nos jeunes gens les plus aimables se sont, à son arrivée, empressés autour d'elle. Sa stupidité les en a bien vite éloignés. C'est la statue de Pygmalion, et le ciel n'opérera point pour toi le miracle qu'il fit pour l'artiste, que les poètes ont rendu immortel. Zeila est une froide image d'Ambroisine; c'est un portrait sans vie. Tu ne trouveras en elle, ni l'esprit, ni les talens, ni

le cœur de ta première amante et je m'en réjouis. Qu'elle devienne ce que dans ton délire tu voudrais qu'elle fût ; tu serais trop à plaindre ; tu t'attacherais à cette fille inconnue ; tu te brouillerais avec ton oncle ; la contradiction t'irriterait , et tu finirais par faire quelque folie irréparable. Je ne crains pas ce danger avec Zeila : quelques momens d'entretien avec cette belle indolente , vont opérer ta guérison. Je vais arranger un dîné , où j'inviterai toute la troupe ; elle y viendra comme les autres ; tu l'observeras , et tu feras comme nous : dans deux jours tu n'y penserás plus.

Lussan , c'est ainsi que se nommoit mon ami , alla sur l'heure commander un dîné , où il invita tous les comédiens. Le rendez-vous étoit dans une auberge. Il pria que tout le monde voulût bien s'y trouver , sans nommer qui que ce fut en particulier. Il ne voulut pas se donner le ridicule d'avoir pris garde à une petite fille ,

que personne ne remarquait plus. Excepté Zeïla toute la troupe se rendit à ce dîné, qui me déplut beaucoup par les mauvaises plaisanteries que l'on se permit sur le compte de celle pour qui la fête avait été préparée, sans qu'aucun des convives, excepté Lussan, en eût le moindre doute. Je sortis seul, au dessert, de fort mauvaise humeur. J'aperçus Zeïla à sa fenêtre : je la saluai ; elle rougit et me rendit mon salut. Je passai et repassai vingt fois, je remarquai avec plaisir qu'elle me suivait des yeux, et qu'elle les baissait toujours lorsque nos regards se rencontraient.

Je ne manquai plus un seul jour de comédie. J'étais sans cesse dans les coulisses. Je n'abordais jamais Zeïla, qu'avec une sorte de timidité qui ne m'était pas naturelle. Ma présence semblait lui plaire, et nos entretiens étaient d'une monotonie insupportable. Si je lui parlais de mon amour, la rougeur couvrait son front

et elle gardait le silence. Une fois je pris une de ses mains, je la sentis trembler dans les miennes. Je ne savais comment l'engager à parler. Impatienté de sa retenue, emporté malgré moi, par mon caractère bouillant, je lui dis un jour. — Vous n'êtes point à vous appercevoir que je vous aime ? — Non, monsieur. — M'aimez-vous ? — Oui, monsieur. — Pourquoi ne pas m'en instruire ? — Je n'osais pas. — Voulez-vous que je me présente chez vous ? — Oui, monsieur. — Vous vivez seule ? — Oui, monsieur. — Sans domestiques ? — Oui, monsieur. — Vous ferai-je plaisir en vous tenant quelquefois compagnie ? — Oui, monsieur.

Telles étoient sans cesse ses réponses à toutes mes demandes. J'étais indigné quelquefois de l'attachement que j'avais pour elle, et cependant je l'aimais chaque jour davantage. Je passais chez elle des journées entières à admirer la beauté de

ses traits. Je lui faisais répéter ses rôles. Son intelligence m'étonnait. Elle savait saisir les nuances les plus fines. Elle pétillait d'esprit dans sa manière de dire ; ce n'était plus la même chose quand elle avait fini de réciter ce qu'elle avait appris. Elle voulait parler, une timidité involontaire faisait expirer sa voix sur ses lèvres. Son innocence était si grande que ses répliques naïves ne me laissaient aucun lieu d'en douter. Quelque fougueux que fût mon tempérament, je ne me permettais aucune liberté. Elle ne me refusait rien, parce que je ne lui demandais rien. L'ascendant de sa réserve sans art m'en imposait ; je me faisais un plaisir de la respecter.

Je m'apercevais quelquefois qu'elle avait les yeux rouges ; elle avait pleuré et c'était toujours lorsque j'étais venu plus tard que de coutume. Je l'interrogeais sur le sujet de son chagrin ; un *je n'ai rien*, qu'elle pro-

nonçait avec un sourire charmant, était son unique réponse.

Je sus de son hôtesse que ses appointemens étaient si faibles et si mal payés qu'à peine avait-elle de quoi fournir à ses besoins. Elle ne vivait presque que de fruits. Cependant elle était toujours d'une élégance modeste et simple. Son appartement était soigneusement rangé. Dans ses momens de loisir elle travaillait à ses petits ajustemens. On l'eut crue dans l'aisance. Sa situation me peina ; je craignais de l'humilier en lui offrant des secours : elle avait refusé ceux de son hôtesse. Une fois je laissai de l'or sur sa toilette ; je le vis le lendemain à la même place. — Zerla, lui dis-je, vous souffrez ? — Non, monsieur. — Vous manquez de tout. — Je suis heureuse. — C'est moi qui ai mis là cet or. — Je le sais bien. — Pourquoi ne vous en servez-vous point ?... — Elle devint rouge ; des larmes mouillèrent ses paupières. — Je suis

votre ami, Zeïla, ne m'affligez point en me refusant ; j'exige que vous fassiez usage de cet or. — A quoi, monsieur ? — A tout ce qui vous plaira. — Rien ne me plaît. — Rien ? — Rien de ce qu'on a avec de l'or. — Si vous persistez dans vos refus, je ne reviendrai plus vous voir. — Je vous obéirai. — Je ne commande point, Zeïla, je prie. — Hé bien, monsieur, vous serez content.... — Le lendemain elle acheta un ruban qu'elle mit dans sa coiffure. — Je l'aime ce ruban, me dit-elle. — Pourquoi ? — Il me vient de vous.... — Elle ne changea rien à sa manière de vivre. Elle ne toucha point au reste de l'argent ; je ne lui en parlai plus.

Je fis venir de Paris un assortiment complet en linge, robes, habits et autres ajustemens de femme. Je m'étais apperçu de l'ascendant que j'avais sur elle. Un mot dit plus haut que l'autre la faisait trembler : cela ne m'arrivait que par inadvertance et sur

des sujets indifférens. — Je veux, lui dis-je, que vous essayez ces habits. — Vous le voulez ? — Absolument. — Hé bien, je les essaierai. — J'exige que vous les portiez.... — Elle m'obéissait ; mais elle souffrait intérieurement.

J'avais fait faire mon portrait. J'y fis mettre un entourage de diamans. Je le lui offris. — Le portrait tout seul, dit-elle. — Vous le prendrez tel qu'il est, ou vous ne l'aurez point, lui répliquai-je avec vivacité. — Ces diamans le gâtent. — Il me plaît comme cela. — Il me plaira donc aussi.... — Elle sortit de sa poche une petite boîte d'ivoire. — Si j'osais, dit-elle. — Osez ? — Vous offrir le mien. — Oh ! que je l'aimerai ! — Je l'arrachai de ses mains ; je le baisai avec transport. — Si vous m'aimez, Zeïla ? — Comment le prouve-t-on ? — Vous permettriez. — Quoi ? — Que je fusse aussi hardi avec vous que je le suis avec ce portrait... — Elle

baïssa les yeux, elle garda le silence. Combien sa modestie, sa candeur l'embellissaient ! Je la serrai doucement dans mes bras. Elle frémissait, mais de ce frémissement qui n'est pas l'effet de la crainte. Elle me repoussait faiblement. J'oubliai le serment que je m'étais fait de la respecter toujours. L'amour m'égara, l'amour me rendit coupable. Mon crime, oui, c'en est un que d'abuser de la faiblesse et de l'innocence ; mon crime fit couler ses pleurs : ses pleurs me déchirèrent. Je me jetai à ses pieds ; je mêlai mes larmes aux siennes et j'obtins mon pardon.

Un matin que je vins chez elle, je la trouvai qui sanglottait.. — Qu'avez-vous, lui dis-je, effrayé de l'état où je la voyais. — Je vais partir. — Vous me quittez ? — Mon directeur m'emmène. — Aimez-vous la comédie ? — Non, monsieur. — Voulez-vous toujours rester avec moi. — Oh ! oui, monsieur. — Hé bien ; je

vais payer votre dédit. — Et vous m'aimerez toujours? — Oui, toujours. — Si j'en étais bien sûre! — Vous ne partiriez pas? — J'aimerais mieux mourir. — Hé bien! Vous vivrez et vous vivrez pour moi. — Toute la vie. — Oui, toute la vie. — Je suis trop heureuse... — Je l'embrassai. Je courus trouver son directeur; je lui donnai tout ce qu'il voulut. Il me rendit l'engagement de Zeila. Je le lui portai. Elle ne cacha pas sa joie, et sa joie me ravit.

Si quelque chose me blessait en elle, c'était son extrême timidité avec moi. Sa complaisance et sa douceur étoient sans bornes; mais elle avait l'air de me craindre. Je faisais tous mes efforts pour la mettre à son aise, sans pouvoir en venir à bout. J'avais beau lui défendre de m'appeler monsieur, elle me répondait, je ne le dirai plus, monsieur. Si je la grondais sur son économie, dont la délicatesse était le motif; elle

pleurait. Je n'aimais point à l'affliger, et je finis par la laisser vivre à sa fantaisie.

Mon ami Lussan fit en vain tout ce qu'il put pour m'arracher à cette passion dont il prévoyait les suites. Il lisait toutes les lettres de mon oncle, qui me parlait toujours de l'établissement qu'il avait résolu pour moi. Le terme de cet engagement était éloigné. Les projets de mon oncle ne m'alarmaient que faiblement. Lussan ne voyait pas de même. Zeïla, me disait-il, n'est qu'un enfant; mais cet enfant est aimable; plus je l'étudie, plus je l'estime. Le tems accroîtra votre amour. Elle sera belle long-tems. Sa candeur, son innocence, la rendent digne de votre attachement. Si vous passez deux ans avec elle, vous ne pourrez plus la quitter. — Je ne la quitterai jamais. — Vous désobéirez donc à votre oncle? — Nous verrons. Qui peut prévoir l'avenir? Celle qu'on me des-

tine peut faire un choix de son côté. Mon oncle ne voudra pas me réduire au désespoir. S'il l'osait, j'aurais le courage de lui résister. Eh ! qu'ai-je besoin de sa fortune ? Avec Zeila je serai toujours assez riche. Déjà mes revenus s'accroissent. J'ai perdu le goût de ces dépenses frivoles, de ces dissipations bruyantes qui m'étonnaient sans remplir le vide effrayant de mon âme. Elle est tendre cette âme ; elle est faite pour aimer. Je ne connais point les passions tumultueuses de l'orgueil et de l'ambition. Je n'en ai qu'une ambition ; c'est de plaire toujours à cet ange adorable. Si vous saviez combien je suis heureux auprès d'elle ! J'éprouve alors une douceur, un charme inexprimable. C'est un être bon et sensible, que le ciel a formé pour embellir ma vie, pour me faire chérir l'existence. Et je l'abandonnerais ! C'est pour l'espoir de ces grands biens, qui m'importuneraient, que je

renoncerais à cette félicité touchante, dont je jouis avec ma Zeïla ! Oh ! jamais, mon ami, jamais. La seule pensée m'en fait mal, et je la veux bannir.

Un matin que je me promenais dans la rue avec Lussan, nous vîmes de loin Zeïla qui sortait de la boutique d'un marchand, où je savais qu'elle devait aller faire quelques emplettes dont je l'avais chargée. Je faisais remarquer à mon ami et sa décence et sa jolie tournure. Un officier étranger, en uniforme du génie, venait au-devant d'elle; aussitôt qu'ils furent à la portée de se reconnaître, ils volèrent dans les bras l'un de l'autre. Je faillis à m'évanouir à cet aspect fatal ; je voulais courir à eux, les séparer, que sais-je ? Lussan me retint. — Avant de vous emporter, me dit-il, voyons quelle sera la suite de cette rencontre. Si Zeïla, avec sa feinte innocence, n'est qu'une femme comme tant d'autres, je ne souffrirai

point que vous vous fassiez une affaire pour une petite fille, qui répondrait si mal à votre amour.... — Ses raisons, ou plutôt la curiosité, me retinrent. Nous nous cachâmes dans une allée. Après quelques minutes de conversation, Zeïla, d'un air familier, prit le bras de l'officier inconnu. Ils passèrent devant l'allée où nous étions ; Lussan en poussa la porte ; je l'ouvris pour voir où ils allaient. Ils entrèrent ensemble dans une auberge qui n'était pas éloignée ; ils y passèrent trois quarts-d'heure. Si j'eusse été seul, j'aurais été troubler le tête-à-tête. Lussan ne m'abandonna point ; il piqua mon amour-propre, il me fit sentir ce que je me devais à moi-même. Je crus un instant que je méprisais Zeïla, je promis à mon ami de ne plus la revoir ; mais sans qu'il pût m'arracher du lieu où j'étais. Une chaise de poste sortit de l'auberge ; l'officier embrassa Zeïla et partit. Je la vis prendre tranquil-

lement la route de sa demeure. J'étais au désespoir. — Oui, dis-je à Lussan, je romps avec Zeila pour la vie; mais sauvez-moi de ma fureur, ou de ma faiblesse; je suis capable de l'immoler à l'instant. Un seul de ses regards pourrait me désarmer peut-être; je tomberais à ses genoux, j'écouterais ses excuses, je croirais ses mensonges et je m'avilirais, ou je serais coupable. Ne m'abandonnez pas, partons à l'instant pour Paris. Là, j'oublierai l'ingrate; là, loin de ses yeux, la raison qui ne me gouverne plus, pourra reprendre son empire sur mes sens désolés.

Le hasard fit que notre colonel vint à passer; Lussan lui demanda un congé pour nous deux. Il prétextait une affaire importante; nous obtînmes cette permission cruelle. Je souffrais et je n'osais le dire; je m'étais trop avancé pour reculer. Une chaise de poste fut préparée à l'instant. Au moment de partir, j'étais irrésolu. —

Zeila , disais-je à Lussan , Zeila n'est peut-être pas aussi coupable que nous l'imaginons — Il ne m'écoutait pas , il m'entraînait. Pourquoi y a-t-il dans la vie des circonstances , où , maître de ses volontés , on fait tout le contraire de ce que l'on veut faire ? Je laissais ma vie à Verdun , et je m'en éloignais.

Au moment de monter en voiture , j'aperçus l'hôtesse de Zeila ; je l'appelai malgré Lussan , j'eus avec elle un entretien très-court ; j'étais troublé , mes discours étaient sans suite. — Remettez , dis-je à cette femme , remettez cette bourse à Zeila. Dites-lui que je l'abandonne , que je la méprise , que la hais. Dites-lui d'aller rejoindre cet officier avec lequel je l'ai vue entrer dans une auberge. Dites-lui qu'elle n'entendra plus parler de moi , qu'elle sera la cause de ma mort. Puisse-t-elle regretter le cœur qu'elle déchire ! . . . — Je prononçai ces mots avec tant de vivacité ,

que Lussan ne put pas m'interrompre. Il me prit à bras le corps , il me jeta dans la voiture ; je pleurais , il me consola. L'ascendant qu'il avait pris sur moi , l'emporta sur mon amour , qu'il combattit sans l'éteindre. J'aimais Lussan , il était vertueux et sage ; il croyait assurer mon bonheur , en m'arrachant à une inclination , dont la trop longue durée pouvait compromettre mes intérêts. J'étais convaincu de la pureté de ses intentions , je me laissais diriger comme un faible enfant , qui se plaint et ne peut résister aux avis , aux caresses d'une tendre mère.

Je n'ennuierai point mon lecteur du récit de la vie triste que je menai à Paris. Persuadé de l'infidélité de Zeïla , je ne cherchai qu'à l'oublier. Les plaisirs bruyans de la capitale , furent sans attrait pour moi ; je jurai de renoncer aux femmes pour la vie. L'amour faisait trop le tourment de la mienne. Au bout de deux mois ,

je retournai au corps , il n'était plus à Verdun , je fus rejoindre à Perpignan. Quatre mois après , mon oncle m'annonça qu'il avait obtenu pour moi , un brevet de colonel de dragons. Il doublait ma pension ; je fus peu sensible à cet avancement brillant et rapide , ainsi qu'à cette augmentation de fortune. Une mélancolie sombre me consumait. Je fus cependant , pour ne pas désobliger mon oncle , me faire recevoir à Nanci.

Que faisait Zeila pendant mon absence ? comment soutint - elle la nouvelle affreuse de mon départ précipité ? Était-elle innocente , était-elle coupable ? c'est ce que le lecteur desire peut - être de savoir. Pour le laisser moins long-tems que moi dans l'incertitude , je vais faire une transposition dans le récit des évènements.

Zeila était rentrée chez elle , le cœur oppressé et plein d'inquiétude. Assise devant une table , mon portrait dans une main , et une montre

que je lui avais donnée de l'autre , elle comptait tristement les minutes qui s'écoulaient. L'heure où j'avais coutume de venir était passée , je montais toujours chez elle avant d'aller à la parade. Elle avait entendu les tambours. La troupe avait défilé et je ne paraissais point. Elle commençait à s'inquiéter ; elle avait des aveux à me faire. Quoique je l'eusse souvent interrogée sur sa famille , sur son état ; les éclaircissemens qu'elle m'avait donnés , n'étaient pas suffisans pour m'instruire de tout ce qu'elle aurait voulu que je susse. Timide et réservée , elle avait répondu aux questions peu nombreuses que je lui avais faites , avec sa candeur ordinaire. Elle se taisait quand je ne lui en faisais plus ; je n'avais pas poussé bien loin ma curiosité. Que m'importait à qui elle appartînt ; je l'aimais pour elle-même , le reste m'était indifférent.

: Qu'avez-vous donc fait à monsieur

du Sabrant , lui dit son hôtesse en entrant chez elle , d'un air agité? — Moi ! ce que je lui ai fait? — Il vous abandonne. — Il m'abandonne! — Il est parti. — Parti! — Pour toujours. Il vous hait , il vous méprise , vous ne le verrez plus. — Ah ! madame , il veut donc ma mort. — Vous pleurez ! Il fallait pleurer avant de vous comporter avec lui , comme vous l'avez fait. — Quel est mon crime? — Et cet officier avec lequel il vous a vue , il n'y a pas une heure? — C'est pour cet officier? — A-t-il tant de tort ? Un homme comme lui , qui vous adorait , vous le trahissez pour le premier venu qui se présente ! — Cet officier , madame. — Hé bien ! cet officier ? — C'est mon frère. — Votre frère ? — Oui , madame ; il allait à sa garnison , je l'ai suivi à son auberge. Il voulait venir ici : je l'en ai empêché ; je n'ai pas osé lui dire que j'avais un amant. Mon frère est fier , monsieur du Sabrant l'est aussi :

je craignais les suites d'une entrevue. — Pauvre malheureuse ! — Pour la première fois de ma vie, j'ai trahi la vérité ; j'ai fait croire à mon frère que j'étais encore au spectacle. Il m'a ordonné de quitter cet état, il m'a remis de l'argent pour entrer dans un couvent. Il voulait m'emmener, je lui ai dit que cela ne se pouvait pas avant que j'eusse terminé quelques arrangements. Il est parti, en me faisant promettre de lui écrire. J'attendais monsieur du Sabrant, pour l'informer de cette rencontre inattendue, pour le prier de renoncer à moi. Je ne puis être son épouse, sa famille n'y consentirait pas. Demeurer encore ce que je suis : cela n'est plus possible. J'étais désespérée, je ne croyais pas pouvoir être plus malheureuse ; mais monsieur du Sabrant me soupçonne d'avoir pu le trahir, lui !... ah ! ce dernier coup est le plus sensible. — On peut le désabuser. — Non, madame, non, il sera moins à

plaindre sans doute en me croyant infidelle. Il m'oubliera , je souffrirai seule. Ne fallait-il pas nous quitter ? en aurais-je eu le courage ? je me serais perdue , je l'aurais suivi partout où il aurait voulu me conduire. Le ciel a eu pitié de moi , il a permis cette aventure pour m'arracher à mon égarement. Vous êtes bonne , madame , ne me délaissez pas. Faites-moi recevoir en qualité de pensionnaire , dans quelque une des communautés de cette ville , j'y pleurerai le reste de mes jours. Hélas ! madame , que je suis à plaindre ! ma faute a eu des suites funestes ; mes larmes ne vous annoncent-elles point ma triste position ? Si je peux consentir à vivre , c'est qu'un être infortuné me devra l'existence ; je commanderai à ma douleur pour ne pas le rendre victime de mon imprudent et involontaire amour.

L'hôtesse était une bonne femme , pleine de sensibilité. Le parti que

Zeila voulait prendre, était le seul qui convint à sa situation. Tant de raison dans un enfant la toucha ; elle fut à l'heure même parler à la supérieure d'un couvent, pour qui elle travaillait quelquefois. Cette religieuse était d'une famille distinguée ; un amour malheureux l'avait conduite dans le cloître ; elle espéra l'intéresser au sort d'une jeune personne, dont les aventures avaient tant de rapport avec les siennes. Elle ne se trompa point : cette histoire attendrit l'abbesse ; elle aima Zeila avant de la voir ; elle voulut qu'elle vînt chez elle à l'instant. Elle convint avec l'hôtesse, que l'on ferait passer Zeila pour une jeune personne dont l'époux était au service. L'hôtesse déposa entre les mains de la supérieure, la bourse que j'avais donnée en partant pour Zeila, qu'elle ne lui avait pas remise par oubli dans le premier moment, et dont elle ne voulut pas ensuite lui parler par délicatesse. Cet argent, joint à celui

que Zéila tenait de son frère, suffisait pour fournir longtems à ses besoins.

L'abbesse qui n'avait pas encore quarante ans, avait une ame aimante et douce. Elle n'eut pas plutôt vu Zeila qu'elle se passionna pour elle. Tout ce qui était romanesque lui plaisait infiniment. — Ah ça, mon enfant, lui dit-elle, quand elles furent seules ; votre hôtesse m'a appris la fin de vos aventures ; mais je n'en sais pas le commencement. Vous n'êtes point une personne ordinaire ; vous devez appartenir à des parens honnêtes. — Oui, madame. — On n'a point tant de délicatesse dans l'ame, quand on n'a pas reçu une éducation soignée. — On n'a rien négligé pour la mienne. — Il est aisé de s'en appercevoir. Êtes-vous musicienne ? — Je pince un peu de la harpe. — Tant mieux ! j'en ai une là ; j'en pince aussi ; mais bien moins que vous sans doute. Que j'aie le plaisir de vous entendre. — Zeila lui obéit : elle ne
savait

savait rien refuser ; elle chanta une romance tendre. Elle avait une exécution brillante, et une excellente méthode de chanter. J'ignorais qu'elle possédât ce talent ; jamais elle ne m'en avait parlé. Sa modestie était extrême ; rien ne l'égalait que sa timidité. Plus instruite qu'on ne l'est à son âge, il fallait lui faire violence, pour découvrir qu'elle avait de l'esprit. Je me flattais qu'il se développerait un jour. Quelquefois ses réparties m'étonnaient ; mais, comme je l'ai déjà dit, elle tremblait en ma présence ; j'en cherchais souvent la raison sans la deviner. Quelle idée avait-elle de moi ? était-ce mon physique, ou ma vivacité qui lui en imposaient ? Elle s'effrayait de mes fréquentes impatiences ; je m'en apercevais, je devenais plus calme. Elle n'était jamais rassurée. Elle ne redoutait qu'une chose, c'était de me déplaire, et cela cependant lui était impossible. Attentive, douce et pré-

venante, tout m'enchantait en elle, jusqu'à sa retenue.

L'abbesse ravie, enthousiasmée et de sa complaisance et du plaisir qu'elle lui avait fait, la combla de caresses. — Continuez, lui dit-elle, de m'instruire. Qui était votre père ? — Il se nommait Vandek ; c'était un riche banquier. — Vit-il encore ? — Hélas ! je l'ai perdu. — Et madame votre mère ? — Jamais je ne l'ai connue. — Pauvre petite ! n'avoir jamais connu sa mère ? j'ai été privé comme vous de la mienne. J'avais un père inflexible et dur : il ne voulut point me donner à celui que j'aimais : je me fis religieuse. Ah ! que j'ai pleuré long-tems dans ce cloître ! Le tems m'a consolée ; je suis heureuse aujourd'hui que je trouve en vous une tendre amie. Pardon, ma petite, je veux savoir tout ce qui vous touche, et je ne vous parle que de moi. Par quel hasard aviez-vous pris le théâtre ? cet état n'était pas fait pour vous. — Hélas !

madame, le besoin, la circonstance. — Détaillez-moi cela ; je veux tout savoir, tout entendre de vous. Songez que c'est à une amie indulgente que vous parlez. — Mon père essuya une banqueroute considérable. Il ne put survivre à la perte de sa fortune. Je fus recueillie par un frère de ma mère, qui était veuf, et qui était le plus méchant des hommes. Il était laid et vieux, il m'aima, il me le dit. — Il vous déplaisait ? — Oh ! oui, madame, à la mort. J'étais innocente alors ; j'ignorais ce qu'il exigeait de moi. Ses odieuses caresses, ses poursuites m'épouvantèrent. Un soir, il m'avait enfermée dans son cabinet : il était rouge et ardent ; il s'approcha de moi : il me fit peur : je criai. Quelqu'un vint à frapper à la porte ; il l'ouvrit : je saisis ce moment pour m'échapper. Je gagnai la rue sans savoir où je voulais aller ; je ne connaissais personne, chez qui je pusse me réfugier. J'avais quelque argent :

je cherchai à louer une chambre pour passer la nuit. Le hasard me conduisit dans la rue des Boucheries faubourg Saint-Germain. Un cabinet se trouva libre, je m'y logeai. A côté de moi, restait une femme d'un certain âge, chez qui j'allai rallumer ma chandelle qui venait de s'éteindre. C'était une actrice. Nous causâmes, sa conversation me plut. Sans lui dire qui j'étais, je l'instruisis du dessein où j'étais de quitter Paris. Je ne m'y croyais point en sûreté. J'aurais préféré d'être en proie à toutes les horreurs de la misère, plutôt que de rentrer dans la maison de mon persécuteur. Assez adroite dans tous les ouvrages de mon sexe, je voulais me mettre au service de quelque personne respectable, qui prît soin de ma jeunesse, et me sauvât des dangers de l'inexpérience. Cette actrice que je consultai, me conseilla de prendre le parti du théâtre. — Il peut, me dit-elle, puisque vous êtes sans

ressources, vous en fournir une, qui ne coûtera rien à votre délicatesse. Vous y vivrez du fruit de votre travail ; vous ne serez l'esclave que de vos devoirs ; vous ne craindrez point d'être en butte aux caprices d'une maitresse impérieuse peut-être, qui vous dédaignerait, qui n'aurait point pour vous les égards que vous semblez mériter. On est vertueuse au théâtre, comme dans tout autre état, quand on a dessein de l'être. Enfin, si je vous le propose, c'est que je puis vous être utile dans cette carrière, et que j'y vois moins d'humiliation à essayer et plus d'aisance que dans l'état de domesticité. Je connois un directeur de province, qui part demain pour Verdun. Il lui manque une jeune personne ; il lui suffira de vous voir pour s'intéresser à vous, et ma recommandation pourra le déterminer à vous emmener avec lui.

Je n'avais jamais vu d'acteurs

qu'au théâtre ; je leur croyais toute l'amabilité, tout l'esprit, toutes les vertus que les auteurs donnent à leurs héros. Je crus que je serais heureuse dans leur société. J'aimais à déclamer, je tenais ce goût de mon père, qui se plaisait à exercer ma mémoire et qui m'avait fait apprendre les passages les plus beaux des tragédies de Racine et de Voltaire. J'acceptai avec plaisir la proposition qui venait de m'être faite. J'allais mettre un intervalle immense entre mon oncle et moi. Cette idée m'empêcha de réfléchir à l'inconvenance du parti que je prenais. Hélas ! madame, j'éprouvai bientôt combien l'état que je venais d'embrasser est dangereux pour une jeune personne que la nature a formée sensible. Les études que je faisais ne me parlaient que des charmes de cette passion funeste qui fera le malheur de ma vie. Je n'avais point d'amour, et cependant j'aimais un objet inconnu. C'est à cet objet que

j'adressais ces expressions si passionnées qui se trouvent dans les ouvrages des poètes. Je goûtais un charme infini à réciter les vers touchans de Zaire et d'Andromaque. Je m'identifiais avec mes rôles , je croyais être celle que je représentais. Mes camarades ne m'offraient point le modèle de cet être imaginaire que je m'étais créé. Je les voyais avec indifférence. Cette foule d'hommes qui tue le sentiment en voulant l'acheter , me révoltait par ses aveux et ses discours insolens ; j'eus le bonheur de l'écartier. J'étais heureuse dans ma médiocrité , lorsque le hasard m'offrit un jeune officier , tel que je me figurais que devait être Orosmane, Nemours, ou Tancrède. Il m'inspira tout à-la-fois de l'amour , de l'estime et une sorte de crainte dont je n'ai jamais pu me défendre. Je lui parlais quand il était loin de moi , je ne savais que l'adorer, lorsque je le voyais. Je n'ai pas d'esprit , madame ; mais il m'a

crue plus idiote que je ne le suis. Sa taille avantageuse, ses traits mâles, sa voix sonore, ses vivacités, malgré la bonté de son cœur, tout en lui m'en imposait. Il m'a toujours été impossible de surmonter ma timidité en sa présence. Il me comblait de dons, ces dons m'humiliaient. Il était fâché quand je les refusais, et je les acceptais avec ce sentiment pénible qu'éprouve une âme généreuse, quand elle est dans l'impuissance de la réciprocité des bienfaits. Je lui sacrifiai mon orgueil, pour ne pas blesser le sien. C'est à ce tort sans doute, que je dois son injustice. Plus délicate, plus ferme dans mes projets de refus, il ne m'aurait point confondue avec ces femmes viles, qui font de l'amour un odieux trafic. Il aurait tout supposé avant de me croire capable de le trahir. Son mépris m'est insupportable : il me fera mourir. — Oh ! reprit l'abbesse, qui déjà raffo-
lait de Zeïla, je le désabuserai cet

homme ; je le ramènerai à vos pieds soumis et repentant. Puisque vous l'avez aimé , il doit avoir une belle ame. Il souffre autant que vous, je le parie. Il reviendra bientôt à Verdun, l'amour l'y ramènera malgré lui. Qu'il va être honteux de ses soupçons ? je lui ferai long-tems mériter sa grace, laissez-moi vous conduire : il vous doit une réparation ; il la fera. Vous serez bientôt mère , il doit un état à votre enfant. Bannissez vos chagrins ; vivez pour cette innocente créature, pour ce fruit infortuné de l'amour. Vous fûtes faible , mais votre faiblesse est moins un crime , qu'elle n'est l'ouvrage des circonstances. Des dévots insensibles et durs vous repousseraient : l'humanité , la charité m'ordonnent de vous plaindre et de vous consoler. Vous épouserez votre amant, s'il est digne de vous : s'il était capable de s'y refuser, j'ai trop bonne opinion de votre délicatesse, pour ne pas compter sur le triomphe de votre

raison. Cette maison où je commande deviendrait votre asile ; votre ame aimante serait sensible aux soins consolateurs de ma tendre amitié, nous pleurerions ensemble, et nos malheurs s'adoucieraient.

Cette bonne abbesse éprouva un chagrin réel, lorsqu'elle apprit que le régiment allait à Perpignan. Elle n'avait aucune connaissance dans cette ville ; elle ne savait à qui s'adresser pour avoir de mes nouvelles. Trop prudente pour confier le secret de sa protégée à des personnes indifférentes, elle ne renonçait pas à son projet ; mais elle attendait une occasion favorable pour chercher à l'exécuter.

Six mois s'écoulèrent dans cette anxiété. Que peut une pauvre recluse qui n'a que peu de relations avec les gens du monde ? Cependant l'esprit de Zeila se développait chaque jour. L'abbesse lui avait appris à vaincre

cette timidité enfantine , qui l'empêchait de paraître ce qu'elle était. Elle lui faisait voir de la société. Elle ne négligeait aucune occasion de faire briller les talens de son élève , qui répondait à ses soins , et dont les progrès rapides dans tous les genres passaient ses espérances.

La gazette de France, dont l'unique soin était d'annoncer les promotions nouvelles, apprit à l'abbesse que j'avais obtenu le brevet de colonel et que le régiment que j'allais commander était en garnison à Nancy. Cette nouvelle la combla de joie. Sa sœur était richement mariée dans cette ville au marquis de l'Aigle. Les deux sœurs s'aimaient tendrement. L'abbesse qui n'avait point de secret pour elle, lui parlait, dans toutes ses lettres, de l'esprit, des malheurs et des excellentes qualités de la bonne Zeila. Elle pria sa sœur de partir tout de suite pour Verdun, pour lui expliquer le projet qu'elle avait conçu et

qu'elles mirent à exécution de la manière dont je vais le raconter.

La maison que j'avais louée à Nancy, était vis-à-vis celle de la marquise. Comme elle tenait maison ouverte, je lui avais rendu visite en arrivant. J'allais chez elle habituellement. Un soir, elle annonça qu'elle allait faire un voyage de quelques jours : elle allait, prétendait-elle, à Paris, pour y chercher une de ses nièces, lâchement abandonnée par son mari. Elle parlait à une de ses amies, en ma présence, et sans avoir l'air de prendre garde à moi. — Vous aimerez ma petite nièce, disait-elle à la dame avec qui elle causait ; son esprit, ses talens, sa figure feront le charme de ma société. — J'étais bien éloigné de prévoir la surprise que l'on me ménageait. Malgré tous mes efforts pour oublier Zeïla, elle était toujours présente à ma pensée, et je m'en indignais. Je souffrais, je n'étais bien nulle part ; j'aurais voulu faire un

autre attachement. On ne commande point à son cœur, et j'attendais presque sans espoir que le tems adoucît mon chagrin.

Environ huit jours après le départ de la marquise, j'étais à ma fenêtre, plongé dans mes réflexions, et ces réflexions n'avoient toujours qu'un même objet. Je vis la berline de la marquise qui arrivait avec fracas, traînée par six chevaux de poste. — Elle ramène, dis-je, cette nièce dont elle a parlé. Un mouvement de curiosité me fit examiner les personnes qui descendaient de la voiture. Deux femmes - de - chambre en sortirent d'abord. Je les connaissais de vue. Elle donnèrent la main à une jeune femme, qui, tournant la tête de mon côté, et relevant un voile qui lui couvrait le visage, me fit appercevoir des traits que rien ne pouvait effacer de ma mémoire. Je poussai un cri de surprise : le nom de Zeïla

échappa de ma bouche. Quelle apparence que ce pût être elle ? Je ne le croyais point. — Par quelle fatalité, dis-je, le sort bizarre m'offret-il encore une fois l'image de cette Ambrosine pour me désespérer ? La nature, si variée dans ses formes, ne produit-elle que pour moi seul ces ressemblances cruelles ? Veut-elle donc que le tourment que j'éprouve soit éternel ? J'ai mal vu sans doute ; la préoccupation, le délire des sens, l'éloignement ont causé mon erreur.

J'attendais que cette jeune personne parût à quelque fenêtre de la maison, pour m'assurer de nouveau si mes yeux ne m'avaient point trompé. Je ne l'entrevis point. Mon trouble, mon impatience étaient extrêmes. Je résolus de les faire cesser. Je pouvais me présenter chez la marquise, pour la féliciter sur son retour. Je volai chez elle ; je la trouvai dans une salle basse. Je ne me donnai

pas le tems de lui dire ces phrases d'usage , que dicte la politesse. Mes yeux inquiets cherchaient sa nièce. Mon premier mot fut de lui en demander des nouvelles. Elle repose , me dit-elle ; la route l'a fatiguée. Son état exige des ménagemens.

On m'invita à souper. Jamais proposition ne fut accueillie avec plus d'empressement. Quelques amies particulières de la marquise vinrent. Elles étaient toutes dans la confiance. Elles allaient l'une après l'autre voir la nièce prétendue. On m'engagea dans une partie pour m'impatiser ; l'on y réussit ; je me faisais violence. Inattentif à mon jeu , j'écoutais ce qu'on disait de la jeune personne. Les récits de son éducation , de sa vie , de ses aventures me déroutaient. Rien n'avait de rapport à Zeïla.

Enfin on servit à souper ; la nièce parut. Je faillis à m'évanouir , tant je trouvais la ressemblance frappante.

Il me paraissait cependant que cette jeune personne était plus grande, plus formée que Zeila. Sa grossesse fort avancée, lui donnait un tout autre maintien. Je la saluai : elle me rendit mon salut comme à une personne que l'on voit pour la première fois de sa vie : le son de sa voix acheva de m'interdire. J'étais hors de moi. La conversation roula sur des sujets graves, ou légers. Cette nièce parla avec esprit et sagesse. Ses observations étaient tantôt fines et tantôt profondes. Elle avait, sur toutes les matières que l'on traita, des connaissances qui étonnent toujours dans une femme. — Oh ! ce n'est point elle, disais-je en moi-même. Zeila ne savait presque s'exprimer que par monosyllabes. Je l'interrogeai à mon tour. Un *oui, monsieur*, qu'elle me répondit avec cet accent qui avait tant d'empire sur moi, me déconcerta tout-à-fait. — Qu'avez-vous, me dit madame de

l'Aigle, seriez-vous indisposé? — Mais je ne suis pas bien. — Qui cause ce mal-aise? — La présence de votre nièce. J'ai aimé une jeune personne, je l'aurais adorée toute ma vie, si elle n'eût point été aussi perfide qu'elle était belle. Ses traits et ceux de madame ont tant de rapport, qu'il m'est impossible de résister à mon émotion. Examinez ce portrait, ajouté-je, en montrant celui que Zeila m'avait donné, et voyez si le trouble que je montre n'a pas une cause légitime. — Madame de l'Aigle prit le portrait de ma main. — Vous êtes fou, dit-elle, ce petit laidron que représente cette miniature, n'a jamais ressemblé à ma Sophie. Prononcez, mesdames. — Elles s'accordèrent toutes, pour me traiter de visionnaire. Je ne savais plus ce que je devais penser. J'admirais avec dépit ce jeu cruel de la nature; je ne revenais point de mon étonnement. Cepen-

dant je n'étais pas convaincu que ce fût une erreur qui m'abusât. Je soupçonnais en moi-même une partie de la vérité. J'arrangeais dans ma tête le plan que l'on avait conçu pour me surprendre. — Puisque madame de l'Aigle, disais-je, puisqu'une femme si vertueuse protège ma Zeïla, c'est qu'elle connaît son innocence. — Une seconde après, je retombais dans mon incertitude; tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais, justifiait mon doute.

Après souper, on passa dans le salon. Madame de l'Aigle pria sa nièce de chanter. On plaça une harpe devant elle; la manière sûre dont elle attaqua son instrument, pour préluder, me fit pousser un profond soupir. — Zeïla, dis-je tout bas, ne possédait point ce talent enchanteur. elle ne l'eût point acquis dans un si court espace de tems. — Je la dévorais des yeux. Les premiers sons de sa voix m'émurent jusqu'au fond de

DE MON PÈRE. 211

l'ame. Je l'écoutai en silence ; elle
chanta la romance suivante :

Andanté affectuoso.



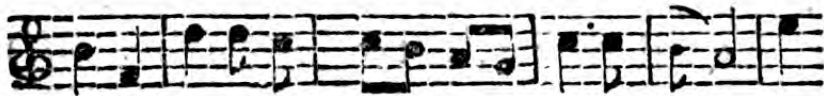
Pauvre Lise dans les al-



larmes, veux-tu passer tes plus beaux



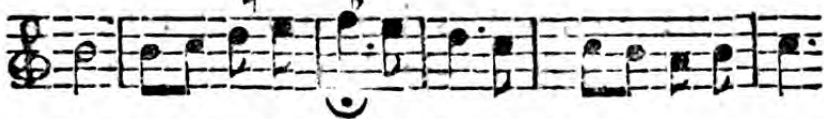
jours, l'ingrat qui fait cou--ler tes



larmes, les fera--t-il couler tou-jours ? ah!



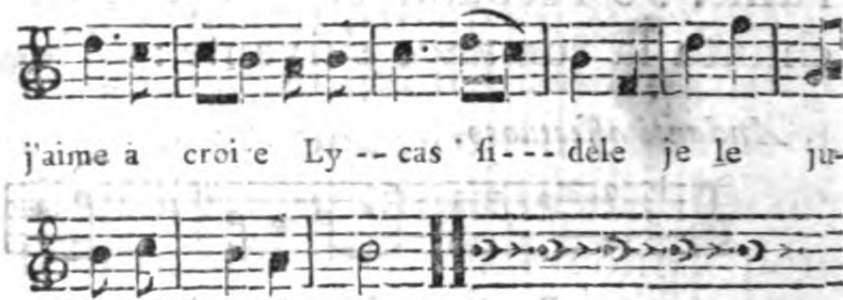
laissez moi, ré-pondoit-elle, peines d'a-



mour ont leur douceur ; j'aime à croire Ly-cas



fi---dè-le, je le juge d'a-près mon cœur ;



ge d'après mon cœur.

Il me crut volage, inconstante ;
 L'apparence put l'abuser ;
 Et dans le cœur de son amante,
 L'amour prend soin de l'excuser.
 S'il savait les maux que j'endure,
 Hélas ! je lui ferais pitié ;
 J'ai bien souffert de son injure...
 Qu'il vienne, et tout est oublié. (*bis.*)

Grand Dieu ! si sur mon innocence,
 Personne ne peut l'éclairer ;
 Dans les longs tourmens de l'absence,
 Je veux gémir et soupirer.
 Plaignez moins ma douleur profonde,
 Je me complais dans mon ennui ;
 Eh ! que ferais-je dans le monde,
 Si je ne pensais plus à lui ? (*bis.*)

Elle chanta cette romance simple
 avec tant d'ame et de sensibilité,
 elle y mit une expression si vraie et

si touchante, que je crus entendre Zeila qui se justifiait. Mes yeux se remplirent de larmes. Je fus prêt de tomber à ses pieds. — Hé bien ! me dit la marquise en se levant, osez-vous encore comparer cette petite fille, dont vous nous avez montré le portrait, à ma charmante nièce ? — Il ne lui manquait, pour être parfaite, que de réunir à sa beauté l'esprit et les talens que j'admire dans la charmante Sophie. — Cette romance, ajouta la marquise, c'est elle-même qui l'a composée ; c'est son histoire. Elle a la faiblesse de regretter un fou qui l'a abandonnée sur un simple soupçon, sans venir même s'en éclaircir avec elle. La pauvre petite ! elle pleure. Ne pensez plus, ma nièce, à ce méchant ; il ne vous méritait pas : contez votre histoire à monsieur, je suis sûre qu'il partagera notre indignation contre votre coupable époux.

Le salon était vaste. Les dames de

la société de la marquise se retirèrent dans un coin de l'appartement, sous prétexte d'y faire une partie. Je restai seul auprès de cette femme qui m'inspirait tant d'intérêt.—Quoi! lui dis-je avec émotion, il peut exister un homme assez cruel pour condamner vos beaux yeux à répandre des larmes, pour déchirer un cœur aussi sensible? — Hélas! répondit-elle, je ne l'accuse pas; je ne m'en prends qu'à la fatalité du sort qui me poursuit. Mon amant souffre autant que moi, sans doute; il me croit infidelle. L'apparence m'accusait; c'est moi qui me reproche une réserve qui causa son erreur. Il me rencontre avec un homme qui lui était inconnu, il me voit le suivre dans un lieu qui pouvait lui paraître suspect. Il ne savait pas que cet étranger était mon frère. — Mais, on s'explique, au moins. Cet homme est un monstre. — Si j'osais vous montrer son portrait, vous prendriez de lui

une opinion moins défavorable ; vous conviendriez avec moi que des traits si doux ne peuvent point cacher une ame cruelle , et je serais peut-être la seule que vous accuseriez. — Satisfaites mon impatience ; de quel état est-il ? — C'est un officier. — Je peux le connaître , j'irai le trouver , je le conduirai à vos pieds , il y tombera écrasé sous le poids de sa faute. — Hé bien ! monsieur , continuait-elle en baissant les yeux et en tirant avec peine un portrait de son sein , contentez votre curiosité , et jugez , en voyant cette image , si j'ai tort d'adorer celui qu'elle représente. — C'est moi , m'écriai-je en tombant à ses genoux , ô ma Zeïla , pardonne à ton amant les chagrins qu'il t'a faits.

Les dames , qui étaient dans l'appartement , moins attentives à leur jeu qu'à la scène qui se passait , et dont elles attendaient le dénouement , quittèrent leur partie , et nous entou-

rèrent. L'amour intéresse les femmes dans tous les âges de leur vie ; leurs cœurs , faits pour les sentimens doux , s'attendrissent aisément sur le sort d'une infortunée , lorsque la jalousie ne les rend point injustes. Je vis combien Zeila avait paru intéressante à toutes les personnes de la société de la marquise. Elles connaissaient ses aventures , elles ne la laissaient point parler ; elles se hâtaient de la justifier , en la comblant d'éloges. Ces éloges la faisaient rougir , ils m'enchantaient. Il est si doux d'entendre louer celle qu'on aime ! et l'on pouvait dire beaucoup de bien de Zeila , sans recourir au mensonge ou à la flatterie.

Quel est votre dessein , me dit l'aimable madame de l'Aigle ? — Mon dessein , madame , est de consacrer le reste de ma vie à réparer mes torts envers cette intéressante victime de mes cruels soupçons. Je ne puis être heureux que de son bonheur. — Ah ! je suis heureuse , répondit Zeila en versant

versant de douces larmes , ce moment efface le souvenir de mes peines. J'eus la force de les supporter , je crains de n'en pas avoir pour résister à l'émotion que j'éprouve.

Les expressions manquent pour peindre les délices de ces situations enchanteresses , où le cœur dilaté , l'imagination sans desirs , éprouvent ce charme , cette plénitude de félicité , que ne donneront jamais ni les jouissances de la fortune , ni les triomphes de l'orgueil satisfait.

La marquise voulut que Zeila restât chez elle jusques après ses couches. Que le titre auguste et tendre de mère rend encore plus intéressante la femme que l'on idolâtre ! Que je tremblai jusqu'au moment où Zeila eût payé à la nature ce tribut de douleurs qu'elle impose au sexe le plus faible ! Que je murmurai contre les décrets de cette providence , qui ne me permettait pas de la soustraire à cette crise souvent fatale !

Quelle fut ma joie, quand on m'annonça que je n'avais plus de dangers à craindre, quand je serrai dans mes bras l'innocente créature qui nous devait la vie. Un enfant a beau chérir les auteurs de ses jours, les sentimens qu'il a pour eux n'approcheront jamais de la douce sollicitude, de la tendresse inquiète d'un bon père, et surtout d'une mère vertueuse et sensible. Il me semblait démêler quelques traits de ma Zeila, dans la fille qui reposait sur son sein. Elle croyait y voir les miens, et ce rapport, que l'amour nous faisait trouver, et qui n'existait pas pour les autres, ajoutait un degré de plus d'intérêt à celui que nous éprouvions déjà. Zeila ne l'abandonna point à des soins étrangers; elle ne voulut point qu'un autre recueillît son premier sourire, reçût ses premières caresses. Je n'aurais point exigé ce qui paraît une gêne fatigante pour ces femmes qui n'ont de mère que le nom.

Zeïla , se livrant avec joie aux soins pénibles d'élever , de nourrir ce fruit de nos amours , m'en parut plus respectable , et , s'il est possible , m'en fut plus chère encore.

Zeïla instruisit la bonne abbesse de Verdun , de l'heureux succès du plan qu'elle avait imaginé. — Je suis séparée de vous , lui écrivait cette tendre amie ; j'en mourrais de douleur , si la félicité dont vous jouissez auprès de votre époux ne charrait pas les ennuis de ma solitude.

Excepté la marquise , tout le monde croyait que Zeïla était mon épouse. On ne l'appelait que madame du Sabrant. Je contractai avec elle un mariage secret sous les yeux de mon aimable amie. Je n'attendais , pour le ratifier , que l'instant où je serais majeur , si je n'amenais pas , avant cette époque , mon oncle à me donner son consentement. Il en paraissait fort éloigné , il tenait plus que jamais à ses projets. Il paraissait avoir attaché toute sa

félicité à leur exécution ; ses lettres me désespéraient. — Je lui conduirai Zeila , disais-je ; je mettrai ma fille dans ses bras. Ce n'est point un barbare , il ne les rejettera point ; s'il est inexorable , je renoncerai sans peine à la fortune que j'attends de lui. L'héritage de mon père est plus que suffisant pour assurer notre bonheur et notre indépendance.

Je passai deux années au corps , sans qu'il me vînt dans l'esprit que je pouvais jouir ailleurs de plaisirs plus bruyans. Je n'étais bien que chez moi entre ma femme et mon enfant. O ma Zeila ! c'est à toi que je dois une nouvelle existence. Tu m'as fait connaître des voluptés que j'ignorais ; ta belle ame se répand sur tout ce qui t'entoure , on ne peut t'approcher sans devenir vertueux. J'avais été vil et méprisable dans mon adolescence et dans ma première jeunesse : l'amour , ou plutôt ce que je prenais pour lui m'avait

égaré ; l'amour dans toute l'acception du mot, l'amour délicat me rendit aux sentimens honnêtes. Zeila m'apprit à faire de ma fortune un usage respectable ; l'or , que je prodiguais autrefois pour contenter de vains desirs , je l'employais , par ses soins , à secourir l'honorable indigence. Elle savait placer ses bienfaits avec discernement. Lorsqu'il lui venait l'idée d'une bonne action , quoiqu'elle l'eût proposée la première , elle avait l'art de me persuader qu'elle n'avait fait que seconder mes intentions. Elle savait me rendre content de moi-même ; j'éprouvais cet orgueil excusable qui est la récompense de la vertu. J'étais né violent et impétueux , son inaltérable douceur , sa complaisance sans bornes , triomphèrent de mes penchans. Combien , avant d'obtenir le prix de ses soins , elle eut à souffrir des écarts où je m'abandonnais sans cesse ! Ce ne fut que par degré que je sus me rendre

digne de la tendresse qu'elle avait pour moi.

La nature m'avait formé jaloux, je n'avais aucun motif pour l'être, et cependant j'éprouvais, en rougissant, les atteintes de cette passion fatale. Je souffrais souvent sans oser l'avouer; je m'indignais contre moi-même, et je me surprénais à pousser des soupirs. J'aurais querellé celui qui n'aurait pas trouvé Zeïla belle, et lorsque mes amis lui faisaient de ces civilités innocentes, et dont ils n'auraient pas pu se dispenser sans impolitesse, je rougissais, je pâlisais, et j'étais toujours sur le point d'outrager Zeïla. Un moment de réflexion me ramenait bien vite; mais les tourmens que j'éprouvais quelquefois, pour être passagers, n'en étaient pas moins cruels. Que la jalousie est une passion mesquine et désordonnée! elle court sans cesse au-devant de ce qu'elle redoute; elle prend, pour parvenir au terme du

malheur, les mêmes soins que l'on se donne avec tout autre penchant pour arriver à la félicité. Il faut avouer tous mes torts, il faut me peindre tel que je fus. Je voulus éprouver mon épouse pour me tranquilliser.

J'étais intimement lié avec un jeune capitaine, à-peu-près de mon âge, qui était de la figure la plus intéressante. Il était adoré d'une jeune femme qu'il idolâtrait. Il se plaisait dans la société de Zeïla; ils avaient l'un pour l'autre cette estime, ce plaisir à se voir, que font naître entre les amateurs des beaux arts, la sympathie du caractère et la culture des mêmes talens. Ils faisaient quelquefois de la musique ensemble; mais toujours en ma présence. J'étais de leurs concerts, où je faisais ma partie. Jamais mon ami ne se présentait devant mon épouse, que lorsqu'il savait que j'étais avec elle; il se retirait si j'étais absent. Il avait

deviné mon caractère, il restait quelquefois plusieurs jours sans venir à la maison ; il n'y retournait que parce que je l'en pressais. Je lui rendais justice, j'appréciais sa délicatesse ; et faible que j'étais, je connaissais aussi Zeïla, et je lui faisais intérieurement un crime d'accueillir un homme dont je lui ordonnais de souffrir les visites.

J'eus un jour une explication avec mon ami, au sujet d'une absence qu'il avait faite ; je voulais y trouver du mystère, une affectation dont je tirais des conséquences. Zeïla avait été indisposée, elle était souffrante ; je la crus rêveuse, affligée : j'interprétai tout, comme un jaloux interprète. Cependant je ne laissais pas échapper un mot qui décélât le poison qui me consumait, disant tout le contraire de ce que je pensais ; j'accusais mon ami de ne pas répondre à l'affection que je lui témoignais. — Vous vous trompez, me répliqua-t-il,

c'est parce que je vous aime que je me prive du plaisir de votre société. Vous adorez votre femme... — Oh ! Oui, je l'adore ! — Et vous l'outragez en secret ! — Moi ? — Le caractère de l'amitié véritable est la franchise, j'oserai vous dire ce que je pense ; vous êtes jaloux, mon colonel. Vous me priez d'exécuter un duo avec votre épouse ; elle s'en défend ainsi que moi ; vous insistez, nous obéissons. Je vois dans vos traits une pâleur mortelle. Placé derrière votre épouse, vos mouvemens lui échappent, je les vois, et dans l'instant je forme la résolution de vous épargner des soupçons injustes, dont je sais que vous rougissez ; mais ces soupçons font le malheur de votre vie, et je dois sacrifier mes plaisirs à votre tranquillité. ... — Je l'embrassai en pleurant. — Ah ! mon ami, lui dis-je, plaignez-moi d'être en proie à la faiblesse la plus honteuse ; apprenez-moi à en triompher, ne m'abandonnez point, gué-

rissez-moi , s'il est possible. — Quel remède puis-je employer ? Si en vous parlant le langage de la raison... — La raison est impuissante. — Que puis-je faire ? — Il me faut des preuves , je rougis en vous ouvrant mon cœur ; je n'ose plus lever les yeux sur vous. L'amitié est indulgente : compatissez aux maux que je souffre, enhardissez-moi à vous demander ce que j'attends de votre complaisance. — Parlez, mon ami , parlez , votre réserve me fait outrage. — Hé bien ! je vais le faire cet humiliant aveu, oui, je suis jaloux. — Je ne suis point à m'en appercevoir. — Et c'est vous, mon ami, vous... Voyez ma rougeur, mon embarras, mon trouble. Oui , si Zeila pouvait me trahir, vous seriez le seul pour qui elle manquerait à ses devoirs ; vos vertus, vos talens, votre esprit, les graces de votre personne, seraient son excuse. — Elle n'a rien vu de tout cela, je vous le jure ; il n'existe dans l'univers qu'un homme

pour elle, et cet homme c'est vous. — Si je ne le croyais pas, je mourrais à l'instant. — Que vous faut-il de plus que cette certitude? — La conviction qu'elle ne vous aime pas. — Oh! je vous en réponds. — Hé bien! elle est seule dans le jardin occupée à lire, allez la trouver. — Je vous entends, cette épreuve est odieuse. — Vous ne la jugez telle que parce que vous doutez du succès. — Ce mot me détermine; je n'aurais point cette condescendance, si je ne connaissais pas votre Zeila; je vais perdre son estime. -- Vous assurez mon repos, vous me rendez le bonheur...-- Mon ami hésitait encore, j'étais dans une agitation si violente, qu'il n'osa plus se refuser à mon ridicule projet, et dont je méritais de devenir victime. Je lui fis jurer sur son honneur d'employer tout son art auprès de Zeila. Il me fit ce serment pénible, et c'étoit là le dernier effort de l'amitié.

Je me rendis avant lui au jardin,

je me coulai doucement derrière un berceau de charmille, d'où je pouvais tout voir et tout entendre. Mon horrible frénésie m'empêcha de réfléchir sur la démarche la plus offensante pour une femme qui m'adorait ; mais les soupçons qui m'assaillaient malgré moi me rendaient à plaindre, et je pensais que je le serais moins, si je sortais de mon incertitude.

Mon ami arriva enfin, je craignais qu'il ne me manquât de parole. Zeila parut interdite à son approche : je frémis. Il ne lui dit d'abord que des choses indifférentes ; bientôt il hasarda quelques galanteries. Le ton sévère de Zeila l'eût glacé, s'il eût parlé avec sincérité : sa réserve l'enhardit. Zeila voulut le traiter avec mépris, il devint plus audacieux. Elle voulut fuir, il la retint. Plus Zeila souffrait, plus j'étais content d'elle. Mon ami, charmé de sa résistance, redoublait d'audace pour faire ressortir la vertu de mon épouse. Il

parvint à la mettre en colère ; pour la première fois je l'entendis parler avec force. Elle peignit, avec toute l'énergie du sentiment, et son indignation, du procédé d'un homme qui se disait mon ami, et l'amour qu'elle avait pour moi. Enfin, Sintré, c'était le nom du capitaine, tombe à ses genoux en la priant de me dérober sa faute, et en lui jurant de l'adorer toujours. Je me montre alors ; mon ami, bien convaincu que mon épouse n'avait rien à craindre de mon courroux, s'échappe et me laisse avec elle.

Enchanté de la conduite de Zeïla, guéri de mes affreux soupçons, j'aurais dû tomber à ses pieds. Une fausse honte me retint ; mon cœur était calme, j'affectai un front sévère. Zeïla était tremblante, elle me connaissait, elle redoutait ma violence. Elle attendait en silence ce que j'allais lui dire. Lui ferais-je l'injure de la soupçonner d'être d'intelligence avec

Sintré? Sa position était pénible, elle ne pouvait se justifier qu'en accusant mon ami, en nous exposant peut-être à périr l'un par l'autre. Elle redoutait également, ou de parler ou de se taire.

Un tort en amène un autre. Je venais d'éprouver sa vertu, je voulus encore éprouver sa patience. Comment est-il possible que sans être méchant, on trouve du plaisir à tourmenter ce qu'on aime plus que la vie? Ah! que l'amour, ou plutôt l'esprit de l'homme, est quelquefois sujet à d'inconcevables bizarreries! Je me promenais sans la regarder, j'affectais un air rêveur et sombre; tout d'un coup j'appelle un domestique. — Faites mettre, lui dis-je, les chevaux à la voiture. — On m'obéit; j'ordonne mystérieusement au cocher de me conduire sur la route de Metz. — Montez, madame, dis-je à la pauvre Zeïla, qui n'osait lever les yeux sur moi.....

Je prends place à côté d'elle. — Nous allons, lui dis-je, au couvent des Urselines de Pont-à-Mousson.... — Y avait-il un couvent de cet ordre dans cette petite ville? c'est ce que j'ignorais. — Puisque vous ne m'aimez plus, ajoutai-je, il faut nous séparer. — Je ne vous aime plus? — Les explications sont inutiles, ce que j'ai vu m'a tout appris. — Et ma fille? — Je la garde, je veillerai sur elle. — Monsieur, puisque vous m'arrachez votre cœur, puisque vous me défendez de me justifier, je dois vous obéir, je dois souffrir sans me plaindre; mais laissez-moi le soin de veiller sur cette faible créature, jusqu'au moment où vous pourrez sans danger la confier à des mains étrangères. Vous aimez votre enfant, il lui faut une nourrice : où en trouverez-vous une qui lui soit plus attachée que moi? Ne regardez pas ce qui peut me plaire; ne songez qu'à cet être innocent, qui ne partage pas ma faute; je

suis coupable à vos yeux, mon enfant ne l'est point. Ne le punissez pas de me devoir le jour, pensez que vous êtes son père... — Elle pleurait, elle étouffait ses sanglots ; elle me déchirait, je n'osais plus la regarder. La raison avait repris son empire sur mes sens, je me reprochais mes torts, je ne savais comment les avouer et je gardais le silence. Que la douceur patiente de mon épouse était une satire cruelle de ma conduite ! La voiture allait grand train. — Monsieur, me dit Zeila, ordonnez au cocher d'aller moins vite. — Pourquoi ? — C'est la dernière fois que je vous vois ; ne hâtez pas le moment d'une séparation qui causera ma mort.... — Cette prière qu'elle me fit avec un accent miséricordieux, si je puis employer ce terme, cette prière m'atterra. Je tombai à ses genoux, j'eus le courage de lui faire l'humiliant aveu de ma faiblesse, de m'accuser d'une jalousie outrageante pour la femme la

plus aimante et la plus vertueuse. — Ah ! ne vous justifiez point , me dit-elle , vous me rendez votre cœur , mon chagrin est évanoui. — Mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi ; l'excès de mon amour m'a seul rendu coupable. J'abjure à tes pieds une jalousie cruelle. — Je serais jalouse à mon tour , si je vous voyais auprès d'une autre femme. Votre amour est ma vie ; je cesserais d'exister si je vous devenais jamais indifférente. — O ma Zeila , que tu vaudrais mieux que moi ! mais je prends à tes genoux l'engagement sacré de t'ouvrir désormais mon ame toute entière. Si d'odieux soupçons m'assiègent encore ; c'est dans ton sein que je les déposerai. Plains - moi d'être souvent injuste malgré moi ; mais ne m'accable jamais de ta haine. — Dicter - moi la conduite que je dois tenir. — Ah ! je n'ai rien à t'ordonner ; c'est moi qui désormais me conformerai à tes moindres desirs.

Si je n'avais consulté que mon amour-propre, je n'aurais point raconté cette double épreuve, si peu honorable pour moi ; mais ce que je perds en estime, ma Zeïla le gagne, et je voudrais que l'univers entier lui rendit l'hommage que j'aime à lui rendre. Le remords que j'eus de ma faute, fit sur mon cœur une impression profonde. Je veillai sur les mouvemens impétueux de mon ame ; je me m'armai de ce courage qui sait dompter les passions, et je m'applaudis bientôt de ma victoire. Je me liai plus que jamais avec Sintré, avec sa vertueuse épouse. Zeïla et elle pensaient de la même manière ; nous passions nos journées ensemble, et nous étions, j'ose le dire, les quatre personnes les plus heureuses de la terre.

Les lettres seules de mon oncle m'affligeaient ; il me pressait de venir auprès de lui, pour me faire voir celle qu'il me destinait. En vain je lui

montrai de l'éloignement pour le mariage, il ne se donnait pas la peine de répondre à mes raisonnemens. Il m'ordonnait en maître de céder à ses volontés ; j'osai dans une réponse, à une de ses épîtres plus pressante que les autres, lui écrire que je n'étais plus le maître de disposer de mon cœur. En vain je fis un portrait touchant de celle que j'aimais, en lui cachant les nœuds secrets qui m'unissaient à elle. Il m'envoya une lettre pleine de menaces, où il m'enjoignait de partir à l'instant.

Je m'imaginai que la présence de Zeïla effacerait les impressions qu'il avait prises d'elle sans la connaître. Il me croyait subjugué par une aventurière. « Une fille sans fortune, m'écrivait-il, ne peut s'être attachée à vous que par intérêt.... » — Il consentait à ce que je lui fisse un sort heureux : l'idée de me voir unir ma destinée à la sienne, le révoltait.

Je cachai à Zeïla cette correspon-

dance pénible. Qu'il m'en coûtait pour avoir un visage riant auprès d'elle, quand la mort était dans mon cœur. Je la conduisis à Marseille, sans l'instruire des véritables raisons de mon voyage, auquel je prétextais des intérêts de famille. Je la laissai dans une auberge, et je fus seul à la terre de mon oncle. Son abord fut sévère. — Venez-vous, me dit-il, avec l'intention de m'obéir? — Je suis trop franc pour vous tromper, lui répondis-je; j'aime et j'aime pour la vie. — Ne prenez point un ton pathétique, qui ne me séduira point, je vous en avertis. Vous savez que rien au monde ne peut me faire renoncer à l'exécution des projets que j'ai formés. — Je serais indigne de vous appartenir, si je trahissais les sermens les plus augustes, si j'abandonnais la femme la plus respectable. — Vous l'abandonnerez cependant. — Jamais, mon oncle. — Je saurai vous y contraindre. — Voyez ma Zeïla, c'est la

seule grace que je sollicite à vos genoux , mettez à l'étudier le tems que vous voudrez. Epreuvez son cœur et son caractère , soyez le juge sévère de ses principes et de sa vertu. Si vous découvrez en elle , la trace de la plus légère imperfection , si vous n'êtes point enchanté de son esprit , de sa douceur , de sa façon de penser , je vous jure de renoncer à elle et de consentir à tout ce que vous voudrez. --- Je ne compose point avec ceux qui sont faits pour m'obéir. --- Vous êtes mon oncle ; mais je ne suis point votre esclave. Je vous dois du respect , je ne vous dois point le sacrifice de mon bonheur. --- Vous me résistez ? --- A regret. --- Songez que vous n'êtes point majeur encore. --- J'attendrai que je le sois. --- Que j'ai sur vous les droits d'un père. --- Non pas pour me tyranniser. --- Que je puis faire enlever votre Zeila. --- Gardez - vous de l'entreprendre. --- Téméraire ! vous osez me menacer ?

--- Je défendrai mon épouse. ---
Votre épouse ! -- Elle l'est. --- Je
romprai ce mariage. --- Je le con-
tracterai de nouveau quand les lois
m'y autoriseront. --- Jamais de mon
vivant. -- Eh ! mourez donc bientôt...
--- Cette réplique m'échappa malgré
moi : elle ne sortit point de mon
cœur. Ma vivacité naturelle se trouva
exaltée : je ne fus pas le maître de la
contenir. Elle m'emporta loin des
bornes du respect , dont je ne devais
pas m'écarter. Je dis, dans mon dés-
espoir , mille autres extravagances.
Mon oncle , aussi violent que moi ,
s'abandonna à tout l'excès de sa fu-
reur. Egaré , hors de moi , ne voyant
plus rien , n'entendant plus rien , les
cheveux et les vêtemens en désordre ;
j'errai près d'un quart-d'heure dans
sa maison qui m'était connue , sans
pouvoir retrouver la porte par la-
quelle j'étais entré. L'emportement
était dans mes gestes , la menace
dans ma bouche. Ses gens voulurent

me parler, je les repoussai, je les maltraitai sans doute. Je revins à Marseille, la fièvre faisait bouillonner mon sang. Zeila fut effrayée de mon état, je la serrais dans mes bras. — M'arracher mon épouse, m'écriais-je avec l'accent du désespoir ! Qu'il l'ose le barbare ! il apprendra si l'on m'offense impunément..... — La crise était trop forte pour que je pusse y résister. J'eus des convulsions et le délire, des médecins furent appelés. Il me fallait des consolations, ils m'ordonnèrent des remèdes : ils me rendirent malade. Zeila seule pouvait me calmer, on l'ôta d'auprès de moi, comme l'unique cause de mon mal. En vain je la redemandais : je ne la revis plus. Je voulais m'échapper des mains de ceux qui me gardaient, on m'enchaîna dans mon lit. Si je ne perdais pas la raison sans retour, ce ne fut pas la faute de ces empiriques, dont presque toute la science ne consiste

souvent que dans une routine usée, un vain étalage de mots qu'ils ne comprennent pas. Dans cette profession, pour un homme habile, on trouve cent charlatans. Le médecin instruit, s'enveloppe dans sa modestie; l'assassin s'affiche, et c'est à lui qu'on court. Ce fut à des gens de cette espèce que je fus confié.

Un jour j'entendis la voix de Zeïla qui m'appelait à son secours. On me persuada que je me trompais; on me promit de lui permettre d'être auprès de moi, quand je serais plus *calme*. Cet espoir ramena ma raison qui commençait à s'égarer. Hélas! je ne la recouvrai toute entière au bout d'un mois, que pour être plus malheureux encore. Mon valet-de-chambre, qu'on avait éloigné d'abord, et qui avait enfin obtenu la permission de me soigner, m'apprit, vaincu par mes larmes, que mon oncle avait fait enlever Zeïla, que j'étais moi-même dans les liens d'une lettre-de-cachet,
que

que mon oncle m'accusait d'avoir voulu attenter à ses jours. — On a cherché à l'empoisonner, me dit-il, il a été fort mal : il ose vous soupçonner de ce crime. Il a obtenu un ordre pour vous faire enfermer ; des gardes sont dans votre antichambre, d'autres dans la cour sous vos fenêtres. Les médecins ont déclaré que vous étiez assez fort pour supporter la route, et cette nuit on va vous conduire, je ne sais où. Pardon, si je vous apprends une nouvelle qu'il n'est plus possible de vous taire. Ne vous abandonnez point à votre désespoir. Si je n'avais consulté que mon attachement pour vous, j'aurais demandé à partager votre captivité : j'ai pensé que ma liberté vous serait plus utile. Je découvrirai la retraite de votre épouse, je saurai plus facilement encore dans quel lieu l'on va vous conduire. Je parviendrai peut-être à briser vos fers ; je me suis emparé de votre or, j'en ai caché

une partie, ainsi que vos bijoux dans les vêtemens que l'on vous laisse pour votre usage. Ce seront des ressources pour corrompre vos gardiens. De mon côté, j'emploierai la ruse, ou la séduction pour votre délivrance ; j'ose espérer que je réussirai dans ce projet louable, ou j'y perdrai la vie... — Je l'écoutais d'un air égaré sans lui répondre. Les remèdes violens que l'on m'avait donnés, avaient épuisé mes forces et m'avaient ôté toute mon énergie. Mes idées étaient vagues ; l'excès de mon infortune avait éteint ma sensibilité.

On me conduisit au château de Ham. Abîmé dans ma douleur, je ne prononçai point un mot pendant la route. Je me souviens cependant que je fus traité avec beaucoup d'égards, par l'exempt qui était chargé de répondre de moi. On me donna à ma destination un appartement commode. J'étais servi avec soin ; mais tout m'était indifférent. Je restai

plusieurs mois plongé dans une mélancolie profonde. Le passé ne se présentait à ma mémoire, que comme un songe confus, dont le souvenir pénible m'oppressait. J'aurais difficilement dit le sujet de ma peine. J'étais malheureux, je n'en savais plus la cause. Je passais les journées entières aux barreaux des fenêtres de ma prison, je regardais, sans voir. Cependant, je reprenais mon embonpoint; je sentais le retour de mes forces; je les essayais sans dessein et sans succès, contre les fers qui s'opposaient à ma fuite.

Un soir j'aperçus dans la cour la femme du gouverneur. Elle avait dans sa mise quelque rapport avec Zeïla. Je poussai un cri: mes larmes coulèrent avec abondance. Cette crise, utile à ma raison, me rendit le sentiment de mon infortune. Je prononçai le nom de Zeïla, je me rappelai tout ce qui m'était arrivé, jusqu'au discours que m'avait tenu mon valet.

de-chambre, un instant avant mon départ de Marseille. Je compris que mes sens avaient été troublés ; je tremblai de retomber dans le même état ; j'eus assez de force , assez d'empire sur moi , pour chercher à me distraire de mon chagrin.

Jusque-là je n'avais point répondu un seul mot aux questions que m'avaient souvent faites et' mon géolier et le gouverneur qui venait quelquefois me rendre visite. Quand on m'apporta mon soupé, je priai l'homme qui était chargé de ce soin, de me procurer des livres , un violon et de la musique. Il me répondit qu'il allait rendre compte de ma demande au gouverneur. Je le vis venir un moment après. Il m'aborda avec bonté ; son aspect me plut : il causa avec moi. La conversation roula sur des objets indifférens. J'évitais de m'entretenir de ce qui m'était personnel. Il resta long-tems avec moi : il me promit de revenir souvent : il m'ac-

corda tout ce qu'il était en sa puissance de m'accorder. Il était musicien , nous fîmes des duo ; nous parlâmes des arts , de la musique , de la poésie , du théâtre. Il était instruit ; son entretien me charma. Il me prêta des livres ; je lui demandai les plus gais. Je luttai sans cesse contre mon imagination ardente , qui me transportait toujours dans les lieux témoins de mon bonheur, dans ce séjour où mes jours s'écoulaient si sereins et si paisibles avec ma Zeïla , avec ma tendre fille. Je ne voulais point les oublier , je sentais qu'il m'était impossible de cesser de les adorer ; mais je retenais ma douleur captive. J'éprouvais , lorsque jem'y abandonnais quelques instans , que mes idées s'obscurcissaient , et je faisais tous mes efforts pour m'arracher à mes sombres rêveries.

Le gouverneur à qui je fis part de mon état , redoubla d'égards et d'attentions. Sa femme qui était fort

aimable , sans être jeune , venait aussi me tenir compagnie. Enfin , au bout de six mois , je me trouvai entièrement rétabli. Je parlais de mon épouse , j'en parlais avec attendrissement , sans retomber dans ces noirs accès qui faisaient craindre la perte absolue de ma raison. Le crime dont mon oncle m'accusait , révoltait également mon esprit et mon cœur. Il payait exactement ma pension , mais sans demander jamais de mes nouvelles. Le gouverneur lui écrivit pour l'émouvoir en ma faveur : il fut indigné de la dureté de mon oncle. Il me croyait coupable , rien ne pouvait le faire revenir de sa prévention. — Qu'il me traduise devant les tribunaux , disais-je avec indignation ; là , du moins , ma voix sera entendue. On connaîtra mon innocence. Par quel énorme abus d'autorité , me soustrait-on au supplice , si je le mérite , et m'arrache-t-on à la société , à mon enfant , à mon épouse , si je

ne suis point criminel ? Il existe des lois : l'opprimé les réclame en vain ; l'homme puissant les brave : tout fléchit devant le pouvoir arbitraire. C'est au nom d'un roi , qui l'ignore , que des ministres se jouent avec insouciance de tout ce que les hommes ont de plus sacré. Ils brisent le pacte social par caprice , ou par intérêt. Eh ! quoi ? les peuples le souffrent ! leurs bras ne renversent point ces innombrables bastilles , où l'homme de bien gémit oublié de la nature entière , où le scélérat respire , en méditant de nouveaux crimes , et brisera peut-être un jour ses fers , pour le malheur de ses semblables !

Mon sort avait touché l'épouse du gouverneur. O femmes ! femmes charmantes ! Je vous ai trouvées presque toutes , sensibles , bonnes et généreuses. Les hommes si fiers de leur supériorité , les hommes n'eurent jamais ces vertus qui vous caractérisent ! Belle moitié du genre humain , le ciel

vous forma pour adoucir notre férocité ! Du berceau jusques à la tombe, vous êtes nos consolatrices et nos amies. Si je ne suis point un méchant homme, si les penchans impétueux que je devais à la nature et surtout à mon éducation ; si ces penchans ont été changés ; si mes mœurs, mon caractère se sont adoucis ; c'est à vos soins, à votre amabilité, à vos exemples que j'en suis redevable.

Une nuit j'entends s'ouvrir la porte de ma chambre ; je ne dormais point, je rêvais à ma captivité, dont je n'entrevois point le terme ; je ne savais que penser de cette visite inattendue. — Ne craignez rien, me dit-on, en tournant une lanterne, dont la lumière éclaira mon appartement, ne craignez rien, c'est moi : je viens vous sauver..... — Je reconnais la femme du gouverneur. — Habillez-vous promptement, ajouta-t-elle, les momens sont précieux. J'ai trouvé une double clef de votre

chambre que l'on croyait perdue ; mon époux dort, les geoliers reposent : l'instant est favorable. Cette échelle de corde vous fera descendre sans danger, par un lieu où je vais vous conduire. Prenez cet or. — Je vous rends grace, femme généreuse, j'en possède : voyez.... — Je lui montrai celui que mon valet - de - chambre avait caché dans mes habits, ainsi que plusieurs diamans d'une assez grande valeur. — Mais, madame, ajouté-je, vous vous exposez. — A rien, ou à peu de chose. Mon mari pourra perdre sa place, c'est ce que je souhaite. Une succession que je viens de faire, nous met en état de nous en passer. Avant de quitter ce lieu, je veux en arracher un infortuné qui m'intéresse.... — Je me jetai à ses pieds. — Le plaisir de vous sauver est ma récompense, dit-elle, suivez-moi. Quand vous serez parti, avec cet instrument je ferai une ouverture autour de ce verrou,

qui pourra laisser soupçonner que vous avez travaillé seul à votre délivrance.... — Cet ouvrage est au-dessus de vos forces. — Mon cœur m'en donnera.... — Malgré ses instances, je me chargeai de ce travail ; en moins d'une demi-heure, avec un vilebrequin, je cernai et enlevai le bois, où le verrou était attaché. Ma libératrice me conduisit en silence à travers l'obscurité ; nous fîmes plusieurs détours sous de longs corridors ; enfin nous arrivâmes à une espèce de plateforme. Elle accrocha l'échelle à un crampon de fer qu'elle avait d'avance disposé pour l'exécution de son projet. Elle m'embrassa avec tendresse, je la serrai dans mes bras ; elle s'en arracha doucement. — Fuyez, dit-elle, je ne serai contente que lorsque je vous verrai dehors de cette triste enceinte.... --- Je descendis de fort haut ; enfin, je touchai la terre. Cette femme compatissante me dit à demi-voix un der-

nier adieu. Elle retira l'échelle et disparut dans l'ombre.

Je suivis , pour sortir du fossé , la route qu'elle m'avait indiquée. Je me trouvai bientôt au milieu de la campagne , l'air était froid et humide. Il n'était guère plus de minuit , l'obscurité était grande , le silence effrayant ; mais l'intempérie de la saison , le désert où je semblais être , me parurent mille fois préférable à toutes les commodités dont je jouissais dans ma prison. Je ne souffrais point , j'étais libre , l'horison n'était plus borné autour de moi , mes yeux se plongeaient dans un espace sans limites. Mes mains ne trouvaient plus ces gros murs , ces énormes barreaux de fer , qui font sentir à l'homme captif sa faiblesse et son impuissance. J'étais sur une grande route , je la suivais sans me fatiguer. Je traversai quelques villages , tout dormait ; mais je veillais , moi , pour sentir mon bonheur. A l'aube du jour , je vis une

voiture publique qui sortait d'une auberge ; je demandai au conducteur s'il lui restait une place à donner. — Volontiers , me répondit-il ; vous voulez donc aller à Amiens ? — Précisément. — Hé bien ! montez , la compagnie ne vous ennuiera pas : vous serez seul dans la voiture. — Je ne fus point fâché de ce hasard , j'avais assez de quoi m'entretenir avec moi-même , pour pouvoir me passer de l'entretien des autres.

J'arrivai le soir même dans la capitale de la Picardie. Je ne m'arrêtai point à l'auberge de la diligence , je fus me loger dans une autre. Je fis venir un tailleur pour changer de costume. L'uniforme que je portais pouvait trop aisément me faire remarquer. Je me procurai du linge et une chaise de poste. Je résolus d'aller à Nanci , Zeila pouvait avoir écrit à madame de l'Aigle , à mon hôte , à la bonne abbesse de Verdun. Hélas ! cette course fut infructueuse ,

mon hôte avait quitté Nanci, madame de l'Aigle était à Paris, l'abbesse n'existait plus. Où aller pour trouver mon épouse? — Sans doute, disais-je, elle souffre comme j'ai souffert de la barbarie de mon oncle, il ne l'aura pas plus épargnée que moi. Elle gémit dans quelque maison de force, confondue avec ces malheureuses victimes de la misère ou de la débauche. Oh! je la découvrirai en quelque lieu qu'elle soit, je briserai sa chaîne. Je résolus de commencer mes recherches par la capitale. Je possédais près de cent mille livres en or ou en bijoux; j'avais de quoi suffire longtemps à mes besoins, sans être obligé d'importuner mes amis. Je voulais ne me confier à personne, ma sûreté exigeait que je restasse inconnu. Je changeai de nom. On ne demandait point alors de passe-port à ceux qui voyageaient avec un air d'opulence, et je me déguisai assez pour n'être

point reconnu au premier abord, sur mon signalement.

Je me souvins de l'obligeante madame Loke. Je préférâi sa maison à celle de mon ami Duprat, où j'aurais été plus en vue. Mon ancienne hôtesse m'accueillit avec cette cordialité qui lui était naturelle. Née à Paris, je pensai qu'elle pourrait m'être utile dans mes recherches. Je ne me trompai point. Ce ne fut pas sans répandre des larmes qu'elle entendit le récit de mes aventures. Il est vrai qu'elle était très-facile à s'attendrir. — Vous m'avez oublié, me dit-elle, quand vous étiez un grand seigneur ; vous vous souvenez de moi quand vous êtes malheureux : cela prouve que vous me rendez justice. Si votre Zeila est à Paris, je la découvrirai ; je connais tant de monde ! Je me faufile partout. On sait que j'aime à parler ; mes questions seront sans conséquence. Je demanderai tant de

choses à-la-fois , qu'on ne devinera pas quelle est celle que j'ai le plus envie de savoir. Il vous en coûtera quelques courses de fiacre. Ce Paris est si vaste ! et je n'ai plus mes jambes de vingt ans. — N'épargnez rien, ma bonne amie , et croyez que je saurai reconnaître vos soins. — Ne parlez pas de cela ; si je pensais que vous voulussiez acheter mes services , je renoncerais à vous en rendre. L'amitié des bons cœurs , voilà ma récompense. — Je me gardai bien de blesser sa délicatesse ; je l'embrassai. — Me voilà payée d'avance , me dit-elle. Adieu , je pars , reposez - vous sur moi.

J'étais dans la chambre que j'avais déjà occupée , lorsque la voix de stentor d'un colporteur , qui annonçait l'arrêt de mort d'un grand criminel , me fit entendre un nom que je n'avais point oublié , celui du plus méchant des hommes , de cet odieux étranger , dont le souvenir m'était en horreur.

J'appelai le crieur public ; la feuille imprimée qu'il vendait me confirma ce que sa voix m'avait appris. — La justice des hommes , dis-je , s'est donc appesantie sur ce scélérat ? — Il en a bien fait assez pour cela , me répondit le colporteur. — Est-il bien vrai qu'il soit condamné ? — Est-ce que je crierais son arrêt , s'il en était autrement ? Si vous en doutez , allez à la place de Grève. On va l'y conduire à l'instant.... — Non , je le jure , ce me fut point pour jouir du spectacle affreux de voir expirer un homme que j'abhorrais , que je me mêlai dans la foule , que la célébrité de ses forfaits avait attirée sur son passage. J'eus la curiosité de voir si ce mortel impie et féroce , qui bravait la vengeance du ciel , qui l'outrageait sans cesse par ses horribles blasphèmes , conserverait son audace sacrilège , et si l'aspect d'un trépas inévitable pourrait l'intimider. La voix publique m'apprit les détails des crimes

dont on l'avait convaincu ; ils étaient si atroces , si nouveaux , qu'il serait impossible d'en donner une idée , sans souiller l'imagination du lecteur le moins scrupuleux.

Je le vis bientôt paraître. Il était pâle et tremblant ; je l'aurais reconnu , même sans être prévenu que c'était lui que j'allais voir. L'effroi , le désespoir , la rage impuissante se peignaient tour-à-tour dans ses traits altérés ; une sueur froide coulait de son front , ses yeux étaient baissés , et sa bouche livide. Cet aspect me fit frémir , je m'éloignai rapidement de cet objet de terreur. Je ne pouvais le plaindre , je ne pouvais accuser ses juges de sévérité , et pourtant j'éprouvai un serrement de cœur qui ressemblait à la pitié. — Voilà donc , disais-je , où peuvent conduire l'oubli des principes , l'abus de l'esprit et le délire de l'imagination ? Né avec tous les avantages qui font distinguer les hommes , fait pour être

honoré et chéri, s'il l'eût voulu, il meurt en exécration au monde, et laisse une mémoire abhorrée. Sa vie fut un scandale perpétuel, puisse sa fin terrible effrayer à jamais tous ceux qui lui ressemblent ! La longue impunité dont on le laissa jouir fut un crime. La justice tardive et lente vient enfin de l'atteindre ; mais réparera-t-elle les maux qu'il a causés ? Ses nombreuses victimes se roulent dans la fange, ou s'abreuvent de désespoir. Ses sectateurs corrompus méditent des forfaits moins hardis, sans doute, mais aussi révoltans. Ils échapperont peut-être au sort qu'il vient d'éprouver, pour le malheur de la société.

Il était plus de minuit quand madame Loke rentra chez elle. Les réflexions continuelles que j'avais faites sur la fin tragique et méritée de l'étranger m'avaient trop occupé pour avoir compté les momens de son absence. J'étais loin de croire

d'ailleurs qu'elle pût sitôt me donner des éclaircissemens sur ce que je desirais tant d'apprendre. Je m'étais armé de patience et je m'attendais à des recherches longues et peut-être infructueuses.

Vous vous êtes bien impatienté à m'attendre, me dit-elle, en entrant dans ma chambre d'un air joyeux ? Si j'avais été sorcière, ou mieux avisée, j'aurais commencé mes courses par où je les ai finies. Lasse de ne rien apprendre dans tous les couvens, dans toutes les maisons de force, où j'ai quelques connaissances, je me suis rappelé qu'il existait un certain inspecteur de police nommé *Quidor*, qui est chargé de toutes les opérations qui concernent les femmes galantes. Il tient un registre curieux, (1) où il écrit les aventures de

(1) Le registre dont parle madame Loke, a réellement existé. C'était une nomenclature historique de toutes les femmes à qui

toutes celles qu'il connaît et il les connaît toutes. On trouve là l'histoire d'une princesse à côté de celle d'une ravaudeuse. Ce sera un drole de livre, si jamais il le fait imprimer. Les maris le paieraient pour n'en rien faire. — Oh ! abrégez. — Mon ami, il faut que je parle : chacun a son défaut, et c'est le mien. J'abrège cependant autant qu'il m'est possible. Un autre n'en serait pas quitte à si bon marché ; je ne lui ferais pas grace de la plus

leurs aventures galantes donnaient quelque célébrité. Quidor a eu la délicatesse de ne point livrer à l'impression ce livre singulier. Il l'a emporté avec lui en quittant son emploi en 1790 ou 91. Ce Quidor était un homme instruit, d'un extérieur agréable, parlant bien et écrivant de même ; personne n'a porté plus loin la surveillance dans cette partie délicate de la police. Quoiqu'il servît le pouvoir arbitraire, il n'en était pas le partisan, et l'on peut dire qu'il était au-dessus de sa place.

(Note de l'éditeur.)

petite circonstance de mon voyage. Ne m'interromps plus si tu veux être promptement instruit de ce que j'ai à t'apprendre..... — Je ne me fis pas répéter l'invitation. Elle continua ainsi : — Ce Quidor, est un garçon d'esprit ; il aime à obliger. Je lui ai rendu un léger service, il y a dix ans : il s'en souvient toujours, et quand il peut m'être utile, il ne s'y épargne pas. Sans tourner autour du pot, je lui ai nettement dit, que je venais pour savoir ce qu'était devenue une jeune personne, belle comme l'amour, qui avait épousé en secret un certain marquis du Sabrant, que l'on a mis en cage je ne sais où. — Au château de Ham, m'a-t-il répondu. Il s'en est évadé depuis environ quinze jours. — Tu vois que ces gens savent tout. — Qu'il soit où il voudra, ai-je répliqué, cela m'est égal ; mais c'est sa pauvre petite femme, dont je voudrais connaître la retraite. — Tu t'intéresses donc à cette infortunée, a-t-il

ajouté. — Beaucoup. Elle appartient à d'honnêtes gens qui ne savent où la retrouver. — Je vais t'en donner des nouvelles ; il a pris son registre ; voilà sa note, m'a-t-il ajouté. Il me l'a lue : j'avais peur de l'oublier. On est venu l'appeler ; restée seule dans son cabinet, j'ai vite pris une plume et de l'encre, j'ai copié l'article tant bien que mal. Lis si tu peux. Je ne promettrais pas d'en venir à bout. Sans vanité, je parle bien : tu peux en juger ; mais je lâche un peu la main sur l'ortographe..... — Elle avait raison ; avec bien de la peine, je déchiffrai enfin ce qui suit,

« La nommée Angélique Vandek,
» surnommée Zeila, fille d'un ban-
» quier, quelque tems actrice de
» province, ensuite mariée en secret
» au jeune marquis du Sabrant, qui
» l'adorait, en a été séparée par l'oncle
» du jeune homme. Il a fait enfermer
» son neveu. Le prétexte de la lettre-
» de-cachet, est une accusation d'em-

» poisonnement, auquel les gens sen-
» sés ne croient point. La moralité
» du jeune marquis le met au-dessus
» du soupçon. La raison véritable,
» est que le jeune homme s'est ma-
» rié à sa fantaisie, et que l'oncle
» voulait le marier à la sienne. Cet
» oncle, d'un caractère violent et
» d'un entêtement sans exemple, a
» étendu sa vengeance sur l'intéres-
» sante Zeïla, dont la beauté est
» peut-être le moindre des charmes.
» Il l'avait d'abord fait mettre à
» Sainte-Pélagie ; c'est là que j'ai
» connu cette victime de l'amour. J'ai
» obtenu d'un médecin une ordon-
» nance pour la faire changer d'air.
» J'ai également obtenu qu'on lui
» rendît sa fille, et je les ai transférées
» rue du Chemin Verd, près du
» boulevard, dans une maison de
» santé, où on répondrait d'elles,
» où elles ne seraient point confon-
» dues avec des misérables. Elles y

» jouissaient de la promenade dans
» un jardin assez vaste, et de la so-
» ciété de quelques pensionnaires qui
» avaient la liberté de sortir. Un
» homme qui avait pris le nom de
» Berville, mais dont le nom véri-
» table est Dumond, et que l'on sait
» avoir été attaché au marquis en
» qualité de valet-de-chambre, est
» venu s'établir dans cette pension.
» Ce Dumond, au bout d'un mois,
» a trouvé le secret de faire évader
» Zeïla et son enfant. Il a disparu
» avec elles. J'ai su qu'il avait con-
» duit l'épouse de son maître à Mon-
» télimar, chez son père qui y tient
» une petite auberge. Il m'eût été
» facile de les faire arrêter. Je pour-
» suis les scélérats ; je protège les
» innocens quand cela m'est pos-
» sible, et c'est à regret que je me
» vois souvent contraint de servir
» les passions haineuses des gens en
» place, qui disposent de l'autorité.

» Zeïla

» Zeïla est actuellement à Montéli-
 » mar, où elle passe pour une parente
 » de Dumond. Elle vit fort retirée.

Quidor est rentré, me dit madame Loke, au moment où je venais d'achever ma besogne et de serrer mon papier dans ma poche. — Assure, m'a-t-il dit, ceux qui s'intéressent à Zeïla, que l'on ne fera aucune recherche pour la découvrir. Il n'en est pas ainsi du jeune homme. Le crime dont on l'accuse, le crédit de son oncle qui est fort bien avec le ministre, sont cause qu'on le guette. On le soupçonne à Paris dans ce moment. S'il y reste, il n'échappera point aux *observateurs* qui le cherchent. Si je le rencontrais, ou que je pusse lui faire passer un avis salutaire, je lui conseillerais de quitter Paris. Il sera plus en sûreté partout ailleurs, où la surveillance est moins grande et où les agens du Gouvernement ont moins d'astuce. — Tu vois, mon cher

te fait une loi de partir. Vole à Montélimar ; emmène ton épouse bien loin, bien loin, et qu'excepté la mère Loke et l'honnête Dumond, personne dans l'univers ne connaisse le lieu de votre retraite.

Je n'avais pas besoin qu'elle me donnât ce conseil. Il fallut cependant attendre le jour, pour obtenir une permission pour avoir des chevaux de poste. La bonne madame Loke se chargea de ce soin ; je perdis, malgré moi, un tems considérable. Ma voiture était chez un sellier dans un faubourg opposé à la route que je devais prendre. Il était près de neuf heures quand je montai en chaise. J'embrassai ma protectrice, je mis à son doigt une bague de diamant, qu'elle n'accepta que parce qu'elle n'en soupçonnait pas la valeur.

Le tems me durait d'être dehors de Paris. Il semblait que j'eusse un pressentiment de l'évènement qui m'attendait. L'avis que Quidor avait

donné à madame Loke, me causait la plus vive inquiétude ; je n'étais point à mon aise, je regardais autour de moi avec crainte. Je prenais mes précautions en cas d'attaque, un pistolet d'une main et un sabre nu de l'autre, j'étais résolu de ne point me laisser entraîner vivant. Je préférais la mort à une captivité nouvelle.

J'étais parvenu à une petite place, qui est avant le jardin des Plantes, lorsque je vis une vingtaine d'hommes à figures sinistres, et de tous costumes, accourir de différens côtés, pour cerner ma voiture. Ils crient au postillon d'arrêter, je lui ordonne de redoubler de vitesse. On lui barre le chemin ; je saute à bas de ma chaise, où je ne pouvais opposer aucune résistance. Un recors veut me saisir, d'un coup du pommeau de mon sabre je le renverse ; je fais le moulinet, j'écarte mes assaillans. Ils ne cherchaient pas à me blesser, je ne les épargnais point. J'en mets dans moins

d'une minute plusieurs hors de combat. Ils me jettent leurs bâtons aux jambes, je chancelle, je suis prêt à devenir leur proie, lorsque deux hommes bien armés, que je ne reconnais pas d'abord, volent à mon secours. Ils frappent à coups redoublés sur les mouchards, qui tombent de droite et de gauche. Le postillon secouru alors mes défenseurs avec son fouet, dont il se servait avec beaucoup d'adresse. Le peuple qui est toujours pour l'opprimé, lorsqu'on l'encourage, se joint à nous, notre victoire est complète. L'exempt qui commandait la troupe prend la fuite. Quelle est ma surprise, quand le trouble et la fureur qui m'empêchaient de distinguer les objets qui m'environnaient, sont assez calmés pour me laisser reconnaître mon oncle et mon fidèle Dumond: la foule s'ouvre aux cris d'une femme qui m'appelle, et qui tient un enfant dans ses bras. C'est ma Zeïla, c'est ma

filles. Je doute si je veille; je ne peux ni répondre aux questions qu'on me fait, ni suffire aux mouvemens qui m'agitent; mon oncle, ma femme, ma fille, me pressaient, me serraient dans leurs bras, m'accablaient de caresses. Le peuple criait, battait des mains, je n'entendais qu'un bruit confus.

Cependant l'exempt avait été chercher du secours. Une garde nombreuse, tant à pied qu'à cheval, nous entoure. La foule se disperse; on nous arrête; on nous sépare; on nous conduit chez un commissaire de police. Mon oncle écumait de rage: il jurait, il tempêtait; il criait. — C'est moi qui suis l'oncle, le capitaine du Sabrant. C'est moi qui ai obtenu l'ordre; c'est moi qui le révoque, misérables! Je vous ferai tous pendre... — On l'entraînait, on ne l'écoutait pas.

Enfin nous voici devant le commissaire, qui, sachant qui nous étions, nous traita avec ces égards, que les

gens comme lui, ne refusaient jamais aux personnes de qualité. Mon oncle demande la parole : il l'obtient. — Voici le fait, dit-il : Un coquin d'hommes d'affaires, à qui j'avais fait une pension dont il ne devait jouir qu'après ma mort, jaloux d'en accélérer l'époque et d'éviter de me rendre ses comptes, résolut de m'empoisonner. J'avais eu une querelle violente avec mon neveu. Nous avions tort l'un et l'autre ; nous nous emportâmes : c'est tout simple. Nous sommes Provençaux tous les deux, et les gens de ce pays ne sont pas endurans. L'homme d'affaires saisit cette circonstance pour exécuter son projet. Je ne mourus point, puisque me voilà. L'infernal scélérat accuse mon neveu d'être l'auteur de ce crime ; j'ai l'inconcevable faiblesse de le croire. J'obtiens un ordre : je fais enfermer mon neveu et sa femme, oui, sa femme qui ne m'avait point offensé ! cet ange ado-

rable, que vous voyez et que j'aime autant à présent que je la haïssais avant de la connaître. Le monstre, auteur du forfait le plus noir, est attaqué d'une maladie sans remède. Il me fait appeler à l'article de la mort, pour m'avouer son épouvantable perfidie. Juge alors, mon neveu, de tout mon désespoir; juge de ce que m'a fait souffrir le sentiment de mon injustice envers toi. Je volais à Paris pour briser tes fers et ceux de ton épouse, pour vous réunir : je ne voyais que ce moyen pour me réconcilier avec toi. Par le hasard le plus singulier, ma chaise se brise en entrant à Montélimar, à la porte d'une petite auberge. Je m'étais démis l'épaule ; on me transporte dans une chambre, où une femme charmante me prodigue ses soins. C'était ta femme ! La vue de ta fille me rappelle tes traits. J'aimais cet enfant ; je ne pouvais m'en séparer. Ton épouse, par ses attentions, ses soins,

sa prévenance, son esprit, ses talens, me charma, me ravit en admiration. Je m'étonnais de trouver dans un état si obscur, un assemblage de tant de qualités réunies dans une seule personne. J'oubliais auprès d'elle mes souffrances; je ne les sentais pas. — Ah! m'écriai-je un jour, puisse cette Zeila que j'ai persécutée, que je brûle de connoître, ressembler à cette femme céleste! — Je la vis pâlir, trembler et sourire tour-à-tour. — Zeila, me dit-elle? — Vous la connaissez, madame? — Oui, monsieur... — Mon cœur étoit plein. Je lui racontai, avec cette effusion d'une ame pénétrée, les torts que j'avais eus envers toi. Elle fut convaincue de ma sincérité. Ma confiance appela la sienne, et rien n'égala ma joie quand je me vis entre ma nièce et cette jeune enfant, qui un jour vaudra sa mère; cette bonne petite que j'adopte et qui me chérit déjà presque autant que je l'aime.

Dès que je me sentis assez fort pour supporter la route, je partis avec ma nièce, monsieur le commissaire, pour aller délivrer mon neveu. Je ne lui écrivis point, parce que je voulais le surprendre. Peignez-vous mon étonnement en arrivant à Paris de le reconnaître au milieu d'une bande d'assassins. Je saute sur mes armes; je m'élançe de ma voiture. Dumond, le brave Dumond me suit et me seconde. Je crois que nous avons un peu houspillé ces marauds : mais c'est égal; s'il y en a de morts, je les paierai suivant la taxe, dix écus, vingt écus, cent louis, s'il le faut. J'aurai soin des blessés; je ne marchandé pas; mais pour dieu, que l'on nous laisse libres, ou, voyez-vous, je ne répons de rien; je suis prêt à recommencer.

Le commissaire rit de cette fanfaronnade. Mon oncle se fâcha. Si nous eussions été des pauvres gens, on nous eût envoyés en prison; mais

le commissaire savait vivre , il nous traita en personnes *comme il faut*. Nous eûmes la liberté de nous retirer après avoir donné nos noms , et celui de l'hôtel où nous devions loger. L'affaire s'arrangea sans bruit. Les recors , dont aucun n'était blessé d'une manière dangereuse , reçurent de l'argent , et ne furent pas du tout fâchés de l'aventure.

Mon neveu , me dit mon oncle , peux-tu me pardonner mon crime ? Oui , mon crime : c'en est un que de persécuter la vertu malheureuse. Zeïla et moi nous l'accablâmes de caresses. Mon oncle était extrême dans ses affections : il ne savait ni haïr , ni aimer faiblement. Plein d'égards pour moi , il prévenait mes desirs ; il était aux petits soins avec ma femme ; il jouait avec ma fille , il n'était bien qu'avec nous ; aussi nous ne le quittions pas une seule minute.

Dès que ma lettre de cachet fut

levée, ce qui ne tarda pas à avoir lieu, nous partîmes pour la terre de mon oncle, qui maria mon jeune frère à celle qu'il m'avait destinée. Cet arrangement le combla de joie et lui rendit toute sa belle humeur. Il avait pris des engagements avec la famille de ma prétendue, qui en agréant mon frère, ne perdit rien au change. Il joignait au physique le plus avantageux, toutes les qualités qui rendent un homme estimable, et l'on n'avait jamais eu de reproche à lui faire.

Que semblait-il manquer à ma félicité? Rien, cependant je n'étais pas content encore; un souvenir cruel me tourmentait. Il existait deux êtres vertueux, dont j'avais autrefois perdu l'estime, dont j'avais trahi la confiance. Je n'y pensais jamais sans un sentiment pénible. J'ouvris mon cœur à Zeila: -- Hé bien! me dit-elle, partons pour Orléans. -- Tu obtiendras donc ma grace de Sinval et de

la belle Sophie ? — Ils sont bons , ils seront généreux. Les remords de mon époux fléchiront leur colère , s'il est possible qu'il leur en reste encore.

Je ne différerai point l'exécution de ce projet. Il eut l'approbation de mon oncle. Zeïla se présenta d'abord aux regards de Sophie. — Je viens , lui dit-elle , implorer votre miséricorde. — Vous , madame , répondit , avec douceur , l'aimable Sophie ? Que puis-je faire pour vous ? je sens qu'il me sera impossible de vous rien refuser. Parlez , je vous en prie. — C'est mon mari pour qui j'intercède. Il fut coupable envers vous : le souvenir de son crime est le poison de sa vie. — Je ne me souviens pas que personne m'ait offensée. — Vous l'oubliez ; ce trait peint votre ame ; mais il ne l'oublie point lui , et il sera éternellement malheureux , si vous ne lui permettez point d'embrasser vos genoux. — Oh ! qu'il vienne ! Je n'ai

jamais hai personne, et l'époux d'une femme aussi intéressante que vous doit compter sur l'indulgence de tout le monde.... — Je m'élançai à ces mots, de l'anti-chambre. J'avais tout entendu. Je tombai aux pieds de Sophie; elle me releva avec bonté. — Mon mari et moi, dit-elle, nous espérons toujours de vous revoir; nous faisons des vœux pour votre bonheur; mais en voyant madame, on ne peut plus rien vous souhaiter. -- Que votre amitié, repliquai-je, et mon pardon... -- Sival parut alors; il me défendit toute explication. -- Comment pourrais-je vous en vouloir, dit-il, c'est à vous que je dois mon bonheur! Les torts que vous eûtes ne furent point votre ouvrage, et vos remords les ont bien expiés.

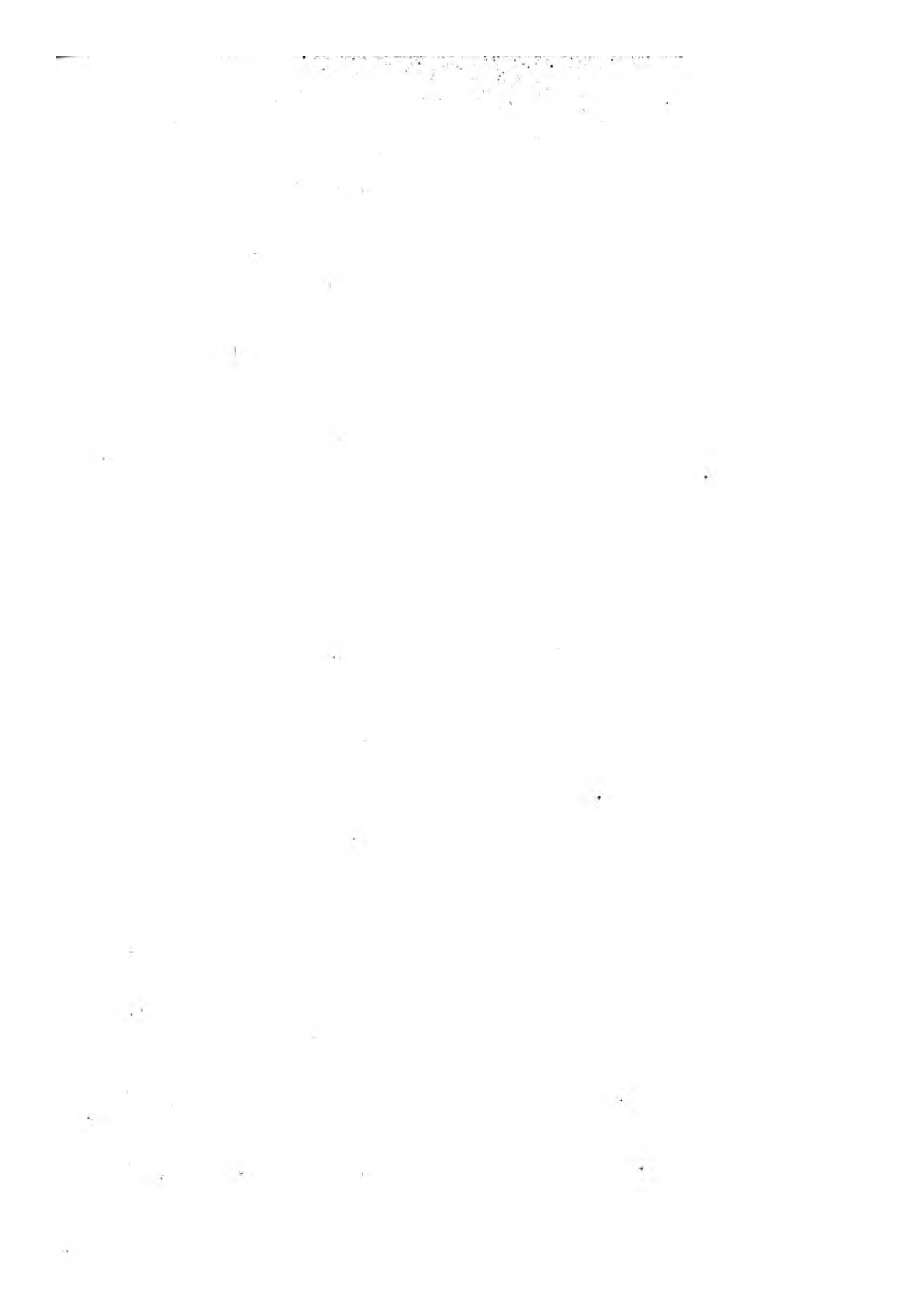
La plus étroite intimité s'établit entre nous, et chaque jour, depuis quinze ans, paraît l'accroître encore. J'achetai une terre auprès d'Orléans, pour être plus à portée de cultiver

l'amitié de ce couple intéressant. Le ciel a béni l'union de ces deux personnes si bien assorties. Leur fils aîné qui a toutes les vertus de son père, un peu plus âgé que ma fille, ne la voit point avec indifférence. Elle n'est point insensible à son hommage. Bientôt un lien sacré va unir nos deux maisons. Ce moment sera un des plus beaux de ma vie. Tout rit à mes vœux ; mon oncle, mon frère, son épouse, ses enfans, les miens, mes amis, tout se réunit pour embellir mon existence. J'ignore si Zeila brille aux yeux des autres des mêmes attraits ; ils me charment toujours. Je la trouve chaque jour plus belle. Ma femme est tout pour moi ; elle est mon amante, elle est plus, elle est mon amie. Sa beauté peut s'effacer ; ce n'est point elle, c'est son cœur que j'idolâtre. Le cœur ne vieillit point. Les objets de ma tendresse se sont multipliés. Deux fils ont augmenté ma famille. Je veux les

préservé des erreurs dont je fus la victime. J'étudierai leurs goûts, je ne contraindrai point leurs penchans ; je tâcherai de leur rendre la vertu aimable. Cela leur sera facile, ils ont sous les yeux l'exemple de leur mère.

F I N.

920027



920027

